

Jean Tréjean avait été repris.

On nous saura gré de passer rapidement sur des détails douloureux. Nous nous bornons à transcrire un article publié par les journaux du temps quelques mois après les événements que nous venons de raconter.

Cet article est un peu sommaire. On se souvient qu'il n'existait pas encore à cette époque de Gazette des Tribunaux.

«Juillet 1823 – Un ancien forçat libéré nommé Jean Tréjean vient de comparaître devant la cour d'assises du Var dans des circonstances faites pour appeler l'attention. Ce scélérat était parvenu à tromper la vigilance de la police; il avait changé de nom et avait réussi à se faire nommer maire d'une de nos petites villes du Nord. Il avait établi dans cette ville un commerce assez considérable. Il a été enfin démasqué et arrêté, grâce au zèle infatigable du ministère public. Il avait pour concubine une fille publique qui est morte de saisissement au moment de son arrestation. Ce misérable, qui est doué d'une force herculéenne, avait trouvé moyen de s'évader, mais trois ou quatre jours après son évasion, la police mit de nouveau la main sur lui, à Paris même, au moment où il montait dans une de ces petites voitures qui font le trajet de la capitale au village de Montfermeil (Seine et Oise). On dit qu'il avait profité de l'intervalle de

ces trois ou quatre jours de liberté pour rentrer en possession d'une somme considérable placée par lui chez un de nos principaux banquiers. On évalue cette somme à cinq ou six cent mille francs. A en croire l'acte d'accusation, il l'aurait enfouie en un lieu connu de lui seul et l'on n'a pas pu la saisir. Quoi qu'il en soit, le nommé Jean Tréjean vient d'être traduit aux assises du département du Var comme accusé d'un vol de grand chemin commis à main armée, il y a huit ans environ, sur la personne d'un de ces honnêtes enfants qui, comme l'a dit le patriarche de Ferney en vers immortels,

...de Savoie arrivent tous les ans
Et dont la main légèrement essuie
Ces longs canaux engorgés par la suie.

«Ce bandit a renoncé à se défendre. Il a été établi, par l'habile et éloquent organe du ministère public, que le vol avait été commis de complicité et que Jean Tréjean faisait partie d'une bande de voleurs dans le Midi. En conséquence Jean Tréjean, déclaré coupable, a été condamné à la peine de mort. Il avait refusé de se pourvoir en cassation. Le roi, dans son inépuisable clémence, a daigné commuer sa peine en celle des travaux forcés à perpétuité. Jean Tréjean a été immédiatement dirigé sur le bagne de Toulon.»

On n'a pas oublié que Jean Tréjean avait à M. sur M. des habitudes religieuses. Quelques journaux, entre autres le Constitutionnel, présentèrent cette commutation comme un triomphe du parti prêtre.

Du reste, disons-le pour n'y plus revenir, avec M. Madeleine la prospérité de M. sur M. disparut. Tout ce qu'il avait prévu dans sa nuit de fièvre et d'hésitation se réalisa; lui de moins, ce fut en effet, l'âme de moins. Après sa chute, il se fit à M. sur M. ce partage égoïste des

grandes existences tombées, ce fatal dépècement des choses florissantes qui s'accomplit tous les jours obscurément dans la communauté humaine et que l'histoire n'a remarqué qu'une fois, parce qu'il s'est fait après la mort d'Alexandre. Les lieutenants se couronnent rois; les contremaîtres s'improvisèrent fabricants. Les rivalités envieuses surgirent. Les grands ateliers de M. Madeleine furent fermés; les bâtiments tombèrent en ruine, les ouvriers se dispersèrent. Les uns quittèrent le pays, les autres quittèrent le métier. Tout se fit désormais en petit, au lieu de se faire en grand; pour le lucre au lieu de se faire pour le bien. Plus de centre; la concurrence partout, et l'acharnement. M. Madeleine dominait tout, et dirigeait. Lui tombé, chacun tira à soi. L'esprit de lutte succéda à l'esprit d'organisation, l'âpreté à la cordialité, la haine de l'un contre l'autre à la bienveillance du fondateur pour tous; les fils noués par M. Madeleine se brouillèrent ou se rompirent; on falsifia les procédés, on avilit les produits, on tua la confiance; les débouchés diminuèrent, moins de commandes; le salaire baissa, les ateliers chômèrent, la faillite vint. Et puis plus rien pour les pauvres. Tout s'évanouit.

L'état lui-même s'aperçut que quelqu'un avait été écrasé quelque part. Moins de quatre ans après les événements que nous venons de raconter, les frais de perception de l'impôt étaient doublés dans l'arrondissement de M. sur M.; et M. de Villèle en faisait l'observation à la tribune au mois de février 1827.

Avant d'aller plus loin, il est à propos de raconter avec quelque détail un fait singulier qui se passa vers la même époque à Montfermeil et qui n'est peut-être pas sans coïncidence avec certaines conjectures du ministère public.

Il y a dans le pays de Montfermeil une superstition très ancienne, d'autant plus curieuse, et d'autant plus précieuse qu'une superstition populaire dans le voisinage de Paris est comme un aloès en Sibérie. Nous sommes de ceux qui respectent tout ce qui est à l'état de plante rare. Voici donc la superstition de Montfermeil. On croit que le diable a, de temps immémorial, choisi la forêt pour y cacher ses trésors. Les bonnes femmes affirment qu'il n'est pas rare de rencontrer à la chute du jour dans les endroits écartés du bois un homme noir, ayant la mine d'un charretier ou d'un bûcheron, chaussé de sabots, vêtu d'un pantalon et d'un sarrau de toile, et reconnaissable en ce qu'au lieu de bonnet ou de chapeau il a deux immenses cornes sur la tête. Ceci doit le rendre reconnaissable en effet. Cet homme est habituellement occupé à creuser un trou. Il y a trois manières de tirer parti de cette rencontre. La première, c'est d'aborder l'homme et de lui parler. Alors on s'aperçoit que cet homme est tout bonnement un paysan, qu'il semble noir parce qu'on est au crépuscule, qu'il ne creuse pas le moindre trou, mais qu'il coupe de

l'herbe pour ses vaches, et que ce qu'on avait pris pour des cornes n'est autre chose qu'une fourche à fumier qu'il porte sur son dos et dont les dents, grâce à la perspective du soir, semblaient lui sortir de la tête. On rentre chez soi, et l'on meurt dans la semaine. La seconde manière, c'est de l'observer, d'attendre qu'il ait creusé son trou, qu'il l'ait refermé et qu'il s'en soit allé; puis de courir bien vite à la fosse, de la rouvrir et d'y prendre le «trésor» que l'homme noir y a nécessairement déposé. En ce cas, on meurt dans le mois. Enfin la troisième manière, c'est de ne point parler à l'homme noir, de ne point le regarder, et de s'enfuir à toutes jambes. On meurt dans l'année.

Comme les trois manières ont leurs inconvénients, la seconde, qui offre du moins quelques avantages, entr'autres celui de posséder un trésor, ne fût-ce qu'un mois, est la plus généralement adoptée. Les hommes hardis que toutes les chances tentent ont donc, assez souvent, à ce qu'on assure, rouvert les trous creusés par l'homme noir et essayé de voler le diable. Il paraît que le résultat est médiocre. Du moins, s'il faut en croire la tradition et en particulier les deux vers énigmatiques en latin barbare qu'a laissés sur ce sujet un mauvais moine normand, un peu sorcier, appelé Tryphon. Ce Tryphon est enterré à l'abbaye de St Georges de Bocherville près Rouen, et il naît des crapauds sur sa tombe.

On fait donc des efforts énormes, ces fosses-là sont ordinairement très creuses, on sue, on fouille, on travaille toute une nuit, car c'est la nuit que cela se fait, on mouille sa chemise, on brûle sa chandelle, on ébrèche sa pioche, et lorsqu'on est arrivé enfin au fond du trou, lorsqu'on met la main sur «le trésor»; que trouve-t-on? qu'est-ce que c'est que le trésor du diable? Un sou, parfois un écu,

une pierre, un squelette, un cadavre saignant, quelquefois un spectre plié en quatre comme une feuille de papier dans un portefeuille, quelquefois rien. C'est ce que semblent annoncer aux curieux indiscrets les vers de Tryphon :

Fodit, et in fossa thesauros condit hianti,

As, nummos, lapides, cadaver, simulacra, nihilque.

Il paraît que de nos jours on y trouve aussi, tantôt une poire à poudre avec des balles, tantôt un vieux jeu de cartes gras et roussi qui a évidemment servi aux diables. Tryphon n'enregistre point ces deux dernières trouvailles, attendu que Tryphon vivait au douzième siècle et qu'il ne semble point que le diable ait eu l'esprit d'inventer la poudre avant Roger Bacon et les cartes avant Charles VI.

Du reste, si l'on joue avec ces cartes, on est sûr de perdre tout ce qu'on possède; et quant à la poudre qui est dans la poire, elle a la propriété de vous faire éclater votre fusil à la figure.

Or, fort peu de temps après l'époque où il sembla au ministère public que le forçat libéré Jean Tréjean, pendant son évasion de quelques jours, avait rôdé autour de Montfermeil, on remarqua dans ce même village qu'un certain cantonnier appelé Boulatruelle avait «des allures» dans le bois. On croyait savoir dans le pays que ce Boulatruelle avait été au bagne; il était soumis à de certaines surveillances de police, et comme il ne trouvait d'ouvrage nulle part, l'administration l'employait au rabais comme cantonnier sur le chemin de traverse de Gagny à Lagny.

Ce Boulatruelle était un homme vu de travers par les gens de l'endroit, trop respectueux, trop humble, prompt à ôter son bonnet à tout le monde, tremblant et souriant devant les gendarmes, probablement affilié à des bandes,

disait-on, suspect d'embuscade au coin des taillis à la nuit tombante. Il n'avait que cela pour lui qu'il était ivrogne.

Voici ce qu'on croyait avoir remarqué :

Depuis quelque temps, Boulatruelle quittait de fort bonne heure sa besogne d'empierrement et d'entretien de la route et s'en allait dans la forêt avec sa pioche. On le rencontrait vers le soir dans les clairières les plus désertes, dans les fourrés les plus sauvages, ayant l'air de chercher quelque chose, quelquefois creusant des trous. Les bonnes femmes qui passaient le prenaient d'abord pour le diable, puis elles reconnaissaient Boulatruelle, et n'étaient guère plus rassurées. Ces rencontres paraissaient contrarier vivement Boulatruelle. Il était visible qu'il cherchait à se cacher, et qu'il y avait un mystère dans ce qu'il faisait.

On disait dans le village : – C'est clair que le diable a fait quelque apparition. Boulatruelle l'a vu, et cherche. Au fait, il est fichu pour empoigner le magot de Belzébuth. – Les voltairiens ajoutaient : Sera-ce Boulatruelle qui attrapera le diable, ou le diable qui attrapera Boulatruelle? – Les vieilles femmes faisaient beaucoup de signes de croix.

Cependant les manèges de Boulatruelle dans le bois cessèrent, et il reprit régulièrement son travail de cantonnier. On parla d'autre chose.

Quelques personnes toutefois étaient restées curieuses, entr'autres le maître d'école et le gargotier Thénardier lequel était l'ami de tout le monde et n'avait point dédaigné de se lier avec Boulatruelle. – Il a été aux galères? disait Thénardier. Hé mon Dieu! on ne sait ni qui y est, ni qui y sera.

Un soir le maître d'école affirmait qu'autrefois la

justice se serait enquis de ce que Boulatruelle allait faire dans le bois, et qu'il aurait bien fallu qu'il parlât, et qu'on l'aurait mis à la torture au besoin, et que Boulatruelle n'aurait point résisté, par exemple, à la question de l'eau. – Donnons-lui la question du vin, dit Thénardier.

On se mit à quatre et l'on fit boire le cantonnier. Boulatruelle but énormément, et parla peu. Il combina, avec un art admirable et dans une proportion magistrale, la soif d'un goinfre avec la discrétion d'un juge. Cependant, à force de revenir à la charge, et de rapprocher et de presser les quelques paroles obscures qui lui échappaient, voici ce que le Thénardier et le maître d'école crurent comprendre :

Boulatruelle un matin, en se rendant au point du jour à son ouvrage, aurait été surpris de voir dans un coin du bois sous une broussaille une pelle et une pioche, comme qui dirait cachées. Cependant il aurait pensé que c'étaient probablement la pelle et la pioche du père Six-Fours, le porteur d'eau, et il n'y aurait plus songé. Mais le soir du même jour il aurait vu, sans pouvoir être vu lui-même, étant masqué par un gros arbre, se diriger de la route vers le plus épais du bois «un particulier qui n'était pas du tout du pays, et que lui Boulatruelle connaissait très bien». Traduction par Thénardier : un camarade du bain. Boulatruelle s'était obstinément refusé à dire le nom. Ce particulier portait un paquet, quelque chose de carré comme une grande boîte ou un petit coffre. Surprise de Boulatruelle. Ce ne serait pourtant qu'au bout de sept ou huit minutes que l'idée de suivre «le particulier» lui serait venue. Mais il était trop tard, le particulier était déjà dans le fourré, la nuit s'était faite, et Boulatruelle n'avait pu le rejoindre. Alors il avait pris le parti d'observer la lisière

du bois. «Il faisait lune.» Deux ou trois heures après, Boulatruelle avait vu ressortir du taillis son particulier portant maintenant, non plus le coffre, mais une pioche et une pelle. Boulatruelle avait laissé passer le particulier et n'avait pas eu l'idée de l'aborder, parce qu'il s'était dit que l'autre était trois fois plus fort que lui, et armé d'une pioche, et l'assommerait probablement en le reconnaissant et en se voyant reconnu. Touchante effusion de deux vieux camarades qui se retrouvent. Mais la pelle et la pioche avaient été un trait de lumière pour Boulatruelle; il avait couru à la broussaille du matin, et n'y avait plus trouvé ni pelle ni pioche. Il en avait conclu que son particulier, entré dans le bois, y avait creusé un trou avec la pioche, avait enfoui le coffre, et avait refermé le trou avec la pelle. Or, le coffre était trop petit pour contenir un cadavre, donc il contenait de l'argent. De là ses recherches. Boulatruelle avait exploré, sondé et fureté toute la forêt, et fouillé partout où la terre lui avait paru fraîchement remuée. En vain.

Il n'avait rien «déniché». Personne n'y songea plus dans Montfermeil.

Vers la fin d'octobre de cette même année 1823, les habitants de Toulon virent rentrer dans leur port, à la suite d'un gros temps et pour réparer quelques avaries, le vaisseau l'Orion qui a été plus tard employé à Brest comme vaisseau-école et qui faisait alors partie de l'escadre de la Méditerranée.

C'était l'époque de ce que la restauration a appelé la guerre d'Espagne. Cette guerre contenait beaucoup d'événements dans un seul. Une grosse affaire de famille pour la maison de Bourbon; la branche aînée de France secourant et protégeant la branche cadette de Castille; un retour apparent à la politique de Louis XIV compliqué d'obéissance aux cabinets du nord; M. le duc d'Angoulême, surnommé par les feuilles libérales le héros d'Andujar, comprimant, dans une attitude herculéenne le vieux terrorisme du saint-office aux prises avec le jeune terrorisme des jacobins; les soldats de l'empire se remettant en campagne, mais après huit années de repos, vieillis, tristes, et sous le drapeau blanc; le drapeau tricolore agité à l'étranger par une héroïque poignée de Français comme le drapeau blanc l'avait été à Coblenz trente ans auparavant; les moines mêlés à nos troupiers; l'esprit de liberté et de nouveauté mis à la raison par les baïonnettes; les principes matés à coups de canon; la France défaisant par ses armes ce qu'elle avait

fait par son esprit; du reste, les chefs ennemis vendus, les soldats hésitants, les villes assiégées par des millions; point de périls militaires et pourtant des explosions possibles, comme dans toute mine surprise et envahie; peu de sang versé, peu d'honneur conquis, de la honte pour quelques-uns, de la gloire pour personne; telle fut cette guerre, faite par des princes qui descendaient de Louis XIV et conduite par des généraux qui sortaient de Napoléon. Elle eut ce triste sort de ne rappeler ni la grande guerre ni la grande politique; pourtant il faut reconnaître que, bien que maladroite et mesquine, tout en combattant les principes de la France, elle servait un vieil intérêt français; car ce semble être la destinée de l'Espagne de nous contraindre, quand nos affaires se combinent avec les siennes, tantôt à abandonner nos idées pour défendre nos intérêts, tantôt à sacrifier nos intérêts pour soutenir nos idées.

Pendant les opérations de l'armée, une escadre croisait dans la Méditerranée. Nous venons de dire que l'Orion était de cette escadre et qu'il fut ramené par des événements de mer dans le port de Toulon.

La présence d'un vaisseau de guerre dans un port a je ne sais quoi qui appelle et qui occupe la foule. C'est que cela est grand, et que la foule aime ce qui est grand.

Un vaisseau de ligne est une des plus magnifiques rencontres qu'ait le génie de l'homme avec la grandeur de la nature.

Un vaisseau de ligne est composé à la fois de ce qu'il y a de plus lourd et de ce qu'il y a de plus léger, parce qu'il a affaire en même temps aux trois formes de la substance, au solide, au liquide, au fluide, et qu'il doit lutter contre toutes les trois. Il a onze griffes de fer pour

saisir le granit au fond de la mer, et plus d'ailes et plus d'antennes que la bigaille pour prendre le vent dans les nuées. Son haleine sort par ses cent vingt canons comme par des clairons énormes, et répond fièrement à la foudre. L'océan cherche à l'égarer dans l'effrayante similitude de ses vagues, mais le vaisseau a son âme, sa boussole, qui le conseille et lui montre toujours le nord. Dans les nuits noires ses fanaux suppléent aux étoiles. Ainsi contre le vent il a la corde et la toile, contre l'eau le bois, contre le rocher le fer, le cuivre et le plomb, contre l'ombre la lumière, contre l'immensité une aiguille.

Si l'on veut se faire une idée de toutes ces proportions gigantesques dont l'ensemble constitue le vaisseau de ligne, on n'a qu'à entrer sous une des cales couvertes à six étages des ports de Brest ou de Toulon. Les vaisseaux en construction sont là sous cloche, pour ainsi dire. Cette poutre colossale, c'est une vergue; cette grosse colonne de bois couchée à terre à perte de vue, c'est le grand mât. Il est long de soixante toises, et il a trois pieds de diamètre à sa base. La marine de nos pères employait des câbles, la nôtre emploie des chaînes. Le simple tas de chaînes d'un vaisseau de cent canons a quatre pieds de haut, vingt pieds de large, huit pieds de profondeur.

Il vient une heure pourtant où la rafale brise comme une paille cette vergue de soixante pieds de long, où le vent ploie comme un jonc ce mât de quatre cents pieds de haut, où cette ancre qui pèse dix milliers se tord dans la gueule de la vague comme l'hameçon d'un pêcheur dans la mâchoire d'un brochet, où ces canons monstrueux poussent des rugissements plaintifs et inutiles que l'ouragan emporte dans le vide et dans la nuit, où toute

cette puissance et toute cette majesté s'abîment dans une puissance et dans une majesté supérieures.

Toutes les fois qu'une force immense se déploie pour aboutir à une immense faiblesse, cela fait rêver les hommes. De là, dans les ports, les curieux qui abondent, sans qu'ils s'expliquent eux-mêmes parfaitement pourquoi, autour de ces merveilleuses machines de guerre et de navigation.

Tous les jours donc, du matin au soir, les quais, les musoirs et les jetées du port de Toulon étaient couverts d'une quantité d'oisifs et de badauds, comme on dit à Paris, ayant pour affaire de regarder l'Orion.

L'Orion était un navire malade depuis longtemps. Dans ses navigations antérieures des couches épaisses de coquillages s'étaient amoncélées sur sa carène au point de lui faire perdre la moitié de sa marche; on l'avait mis à sec l'année précédente pour gratter ces coquillages, puis il avait repris la mer. Mais ce grattage avait altéré les boulonnages de la carène. A la hauteur des Baléares le bordé s'était fatigué et ouvert, et, comme le vaigrage ne se faisait pas alors en tôle, le navire avait fait de l'eau. Un violent coup d'équinoxe était survenu, qui avait défoncé à bâbord la poulaine et un sabord et endommagé le porte-haubans de misaine. A la suite de ces avaries, l'Orion avait regagné Toulon.

Il était mouillé près de l'Arsenal. Il était en armement et on le réparait. La coque n'avait pas été endommagée à tribord, mais quelques bordages y étaient décloués çà et là selon l'usage pour laisser pénétrer de l'air dans la carcasse.

Un matin la foule qui le contemplait fut témoin d'un accident.

L'équipage était occupé à enverguer les voiles. Le gabier chargé de prendre l'empointure du grand hunier tribord perdit l'équilibre. On le vit chanceler, la multitude amassée sur le quai de l'Arsenal jeta un cri, la tête emporta le corps, l'homme tourna autour de la vergue les mains étendues vers l'abîme; il saisit, au passage, il était temps, le faux marchepied d'une main d'abord, puis de l'autre, et il y resta suspendu. La mer était au-dessous de lui à une profondeur vertigineuse. La secousse de sa chute avait imprimé au faux marchepied un violent mouvement d'escarpolette. L'homme allait et venait au bout de cette corde comme la pierre d'une fronde.

Aller à son secours, c'était courir un risque effrayant. Aucun des matelots, tous pêcheurs de la côte nouvellement levés pour le service, n'osait s'y aventurer. Cependant le malheureux gabier se fatiguait; on ne pouvait voir son angoisse sur son visage, mais on distinguait dans tous ses membres son épuisement. Ses bras se tendaient dans un tiraillement horrible. Chaque effort qu'il faisait pour remonter ne servait qu'à augmenter les oscillations du faux marchepied. Il ne criait pas de peur de perdre de la force. On n'attendait plus que la minute où il lâcherait la corde et par instants toutes les têtes se détournaient afin de ne pas le voir passer. Il y a des moments où un bout de corde, une perche, une branche d'arbre, c'est la vie même, et c'est une chose affreuse de voir un être vivant s'en détacher et tomber comme un fruit mûr.

Tout à coup, on aperçut un homme qui grimpa dans le grément avec l'agilité d'un chat-tigre. Cet homme était vêtu de rouge, c'était un forçat; il avait un bonnet vert, c'était un forçat à vie. Arrivé à la hauteur de la hune,

un coup de vent emporta son bonnet et laissa voir une tête toute blanche, ce n'était pas un jeune homme.

Un forçat en effet, employé à bord avec une corvée du bagne, avait dès le premier moment couru à l'officier de quart et au milieu du trouble et de l'hésitation de l'équipage, pendant que tous les matelots tremblaient et reculaient, il avait demandé à l'officier la permission de risquer sa vie pour sauver le gabier. Sur un signe affirmatif de l'officier, il avait rompu d'un coup de marteau la chaîne rivée à la manille de son pied, puis il avait pris une corde, et il s'était élancé dans les haubans. Personne ne remarqua en cet instant-là avec quelle facilité cette chaîne fut brisée. Ce ne fut que plus tard qu'on s'en souvint.

En un clin d'œil il fut sur la vergue. Il s'arrêta quelques secondes et parut la mesurer du regard. Ces secondes, pendant lesquelles le vent balançait le gabier à l'extrémité d'un fil, semblèrent des siècles à ceux qui regardaient. Enfin le forçat leva les yeux au ciel, et fit un pas en avant. La foule respira. On le vit parcourir la vergue en courant. Parvenu à la pointe, il y attacha un bout de la corde qu'il avait apportée, et laissa pendre l'autre bout, puis il se mit à descendre avec les mains le long de cette corde, et alors ce fut une inexplicable angoisse, au lieu d'un homme suspendu sur le gouffre, on en vit deux.

On eût dit une araignée venant saisir une mouche; seulement ici l'araignée apportait la vie et non la mort. Dix mille regards étaient fixés sur ce groupe. Pas un cri, pas une parole, le même frémissement fronçait tous les sourcils. Toutes les bouches retenaient leur haleine, comme si elles eussent craint d'ajouter le moindre souffle

au vent qui secouait les deux misérables.

Cependant le forçat était parvenu à s'affaler près du matelot. Il était temps, une minute de plus, l'homme, épuisé et désespéré, se laissait tomber dans l'abîme. Le forçat l'avait amarré solidement avec la corde à laquelle il se tenait d'une main pendant qu'il travaillait de l'autre. Enfin on le vit remonter sur la vergue et y haler le matelot, il le soutint là un instant pour lui laisser reprendre ses forces, puis il le saisit dans ses bras et le porta, en marchant sur la vergue jusqu'au chouquet, et de là dans la hune où il le laissa dans les mains de ses camarades.

A cet instant la foule applaudit; il y eut de vieux argousins de chiourme qui pleurèrent, les femmes s'embrassaient sur le quai, et l'on entendit toutes les voix crier avec une sorte de fureur attendrie : «La grâce de cet homme!»

Lui cependant s'était mis en devoir de redescendre immédiatement pour rejoindre sa corvée. Pour être plus promptement arrivé, il se laissa glisser dans le gréement et se mit à courir sur une basse vergue. Tous les yeux le suivaient. A un certain moment, on eut peur; soit qu'il fût fatigué, soit que la tête lui tournât, on crut le voir hésiter et chanceler. Tout à coup la foule poussa un grand cri, le forçat venait de tomber à la mer.

La chute était périlleuse. La frégate l'Algésiras était mouillée auprès de l'Orion, et le pauvre galérien était tombé entre les deux navires. Il était à craindre qu'il ne glissât sous l'un ou sous l'autre. Quatre hommes se jetèrent en hâte dans une embarcation. La foule les encourageait, l'anxiété était de nouveau dans toutes les âmes. L'homme n'était pas remonté à la surface. Il avait

disparu dans la mer sans y faire un pli, comme s'il fût tombé dans une tonne d'huile. On sonda, on plongea. Ce fut en vain. On chercha jusqu'au soir; on ne retrouva pas même le corps.

Le lendemain, le journal de Toulon imprimait ces quelques lignes : – «17 novembre 1823. – Hier, un forçat de corvée à bord de l'Orion, en revenant de porter secours à un matelot, est tombé à la mer et s'est noyé. On n'a pu retrouver son cadavre. On présume qu'il se sera engagé sous le pilotis de la pointe de l'Arsenal. Cet homme était écroué sous le no 9430 et se nommait Jean Tréjean.»

Montfermeil est situé entre Livry et Chelles sur ce haut plateau qui sépare l'Ourcq de la Marne. Aujourd'hui c'est un assez gros bourg orné, toute l'année, de villas en plâtre et, le dimanche, de bourgeois épanouis. En 1823, il n'y avait à Montfermeil ni tant de maisons blanches ni tant de bourgeois satisfaits. Ce n'était qu'un village dans les bois. Il y avait bien çà et là quelques maisons de plaisance du dernier siècle reconnaissables à leur grand air, à leurs balcons en fer tordu et à ces longues fenêtres dont les petits carreaux font sur le blanc des volets fermés toutes sortes de verts différents. Mais Montfermeil n'en était pas moins un village. Les marchands de drap retirés et les agrées en villégiature ne l'avaient pas encore découvert. C'était un endroit paisible et charmant, qui n'était sur la route de rien. On y vivait à bon marché de cette vie paysanne si abondante et si facile. Seulement l'eau y était rare à cause de l'élévation du plateau.

Il fallait aller la chercher assez loin. Le bout du village qui est du côté de Gagny puisait son eau aux magnifiques étangs qu'il y a là dans les bois; l'autre bout qui entoure l'église et qui est du côté de Chelles ne trouvait d'eau potable qu'à une petite source à mi-côte, près de la route de Chelles, à environ un quart d'heure de Montfermeil.

C'était donc une assez rude besogne pour chaque

ménage que cet approvisionnement de l'eau. Les grosses maisons, l'aristocratie, la gargote Thénardier en faisait partie, payaient un liard par seau d'eau à un bonhomme dont c'était l'état et qui gagnait à cette entreprise des eaux de Montfermeil environ huit sous par jour. Mais ce bonhomme ne travaillait que le jour, et une fois la nuit venue, une fois les volets des rez-de-chaussée clos, qui n'avait pas d'eau à boire en allait chercher ou s'en passait.

C'était là la terreur de ce pauvre être que le lecteur n'a peut-être pas oublié, de la petite Cosette. On se souvient que Cosette était utile aux Thénardier de deux manières, ils se faisaient payer par la mère et se faisaient servir par l'enfant. Aussi quand la mère cessa tout à fait de payer, on vient de lire pourquoi dans les chapitres précédents, les Thénardier gardèrent Cosette. Elle leur remplaçait une servante. En cette qualité c'était elle qui allait chercher de l'eau quand il en manquait. Aussi l'enfant fort épouvantée de l'idée d'aller à la fontaine la nuit, avait-elle grand soin que l'eau ne manquât jamais à la maison.

La Noël de l'année 1823 fut particulièrement brillante à Montfermeil. Le commencement de l'hiver avait été doux; il n'avait encore ni gelé ni neigé. Des bateleurs venus de Paris avaient obtenu de M. le maire la permission de dresser leurs baraques dans la grande rue du village, et une bande de marchands ambulants avait, sous la même tolérance, construit ses échoppes sur la place de l'église et jusque dans la ruelle du Boulanger où était située, on s'en souvient peut-être, la gargote des Thénardier. Cela emplissait les auberges et les cabarets et donnait à ce petit pays tranquille une vie bruyante et

joyeuse. Nous devons même dire, pour être fidèle historien, que parmi les curiosités étalées sur la place, il y avait une ménagerie dans laquelle d'affreux gredins vêtus de loques et venus on ne sait d'où montraient en 1823 aux paysans de Montfermeil un de ces effrayants vautours du Brésil que notre Muséum royal ne possède que depuis 1845 et qui ont pour oeil une cocarde tricolore. Quelques bons vieux soldats bonapartistes retirés dans le village allaient voir cette bête avec dévotion. Les bateleurs donnaient la cocarde tricolore comme un phénomène unique et miraculeux.

Dans la soirée même de Noël, plusieurs hommes, rouliers et colporteurs, étaient attablés et buvaient autour d'une chandelle dans la salle basse de l'auberge Thénardier. Cette salle ressemblait à toutes les salles de cabaret; des tables, des brocs d'étain, des bouteilles, des buveurs, des fumeurs; peu de lumière, beaucoup de bruit. La date de l'année 1823 était pourtant indiquée par les deux objets à la mode alors dans la classe bourgeoise qui étaient sur une table, savoir un kaléidoscope et une lampe de fer-blanc moiré. La Thénardier surveillait le souper qui rôtissait devant un bon feu clair; le mari Thénardier buvait avec ses hôtes et parlait politique.

Cosette était à sa place ordinaire assise sur la traverse de la table de cuisine près de la cheminée. Elle était en haillons, elle avait ses pieds nus dans des sabots, et elle tricotait à la lueur du feu des bas de laine destinés aux petites Thénardier. Un tout jeune chat jouait sous les chaises. On entendait rire et jaser dans une pièce voisine deux fraîches voix d'enfants; c'était Palmyre et Malvina.

Au coin de la cheminée, un martinet était suspendu à un clou.

Qu'était-ce que ce couple Thénardier? le lecteur l'entrevoit déjà, nous allons tâcher de compléter en deux mots l'idée qu'il peut s'en faire.

Le mari avait cinquante ans, la femme en avait trente.

La Thénardier était grande, blonde, rouge, charnue, carrée, énorme et agile; elle tenait de la race de ces femmes géantes qui se cambrent dans les foires avec des pavés pendus à leur chevelure. Elle faisait tout dans le logis, les lits, les chambres, la lessive, la cuisine, la pluie, le beau temps, le diable. Elle n'avait qu'une servante qui était Cosette; une souris au service d'un éléphant. Tout tremblait au son de sa voix, les vitres, les meubles et les gens. Sa large face criblée de taches de rousseur, avait l'aspect d'une écumoire. Elle avait de la barbe. C'était l'idéal d'un homme habillé en femme. Elle se vantait de casser une noix d'un coup de poing; elle jurait splendidement. Jamais l'idée ne fût venue à personne de dire d'elle : c'est une femme. Quand on l'entendait parler, on disait : C'est un gendarme. Quand on la regardait boire on disait : C'est un charretier; quand on la voyait manier Cosette, on disait : C'est le bourreau.

Le Thénardier était un homme petit, maigre, blême, chétif, qui avait l'air malade et qui se portait à merveille. Il parlait peu et était poli à peu près avec tout le monde, même avec le mendiant auquel il refusait un liard. Il avait le regard d'une fouine et la mine d'un homme de lettres. Il ressemblait beaucoup aux portraits de Voltaire. Sa coquetterie consistait à boire avec les rouliers. Personne n'avait jamais pu le griser. Il fumait dans une grosse pipe; il portait une blouse et sous sa blouse un vieil habit noir. Il était libéral, classique et bonapartiste. Il avait souscrit pour le champ d'Asile. On disait dans le village qu'il

avait étudié pour être prêtre. Néanmoins, le maître d'école avait remarqué qu'il faisait – «des cuirs». Il composait la carte à payer des voyageurs avec supériorité, mais des yeux exercés y trouvaient parfois des fautes d'orthographe. Thénardier était hypocrite, gourmand, flâneur et habile. Il exerçait sur sa femme un empire absolu. Il ne dédaignait pas les servantes, ce qui faisait que sa femme n'en avait plus.

Outre toutes ses autres qualités, Thénardier était attentif et pénétrant, silencieux ou bavard à l'occasion, et toujours avec une haute intelligence. Il avait quelque chose du regard des marins accoutumés à cligner des yeux dans les lunettes d'approche.

Tout nouveau venu qui entrait dans la gargote disait en voyant la Thénardier : Voilà le maître de la maison. Erreur. Elle n'était même pas la maîtresse. Le maître et la maîtresse, c'était le mari. Elle faisait, lui créait. Il dirigeait tout par une sorte d'action magnétique invisible et continuelle. Un mot lui suffisait, quelquefois un signe; la grosse femme obéissait. Son mari était pour elle sans qu'elle s'en rendit compte une espèce d'être particulier et souverain. A de certains moments, elle le voyait comme une chandelle allumée, dans d'autres elle le sentait comme une griffe.

Cette femme était une créature haineuse et formidable qui n'aimait que ses enfants et ne craignait que son mari. Lui n'avait qu'une pensée, s'enrichir.

Il n'y réussissait point. Un digne théâtre manquait à ce grand talent. Thénardier se ruinait à Montfermeil; en Suisse ou dans les Pyrénées il fut devenu millionnaire. Mais où le sort attache l'aubergiste, il faut qu'il broute. En cette année 1823, il était endetté d'environ quinze

cents francs de dettes criardes, ce qui le rendait soucieux.

Quelle que fût envers lui l'injustice opiniâtre de la destinée, le Thénardier était un des hommes qui comprenaient le mieux, avec le plus de profondeur et de la façon la plus moderne, cette chose qui est une vertu chez les peuples barbares et une marchandise dans la société civilisée, l'hospitalité.

Somme toute avec son air d'homme qui ne fait rien, il était encore plus mauvais que sa femme. Il avait un certain rire froid et paisible qui était particulièrement dangereux.

Cet homme et cette femme, c'était ruse et violence mariées ensemble, attelage hideux et terrible.

Tels étaient ces deux êtres. Cosette était entr'eux, subissant leur double pression, comme une créature qui serait à la fois broyée par une meule et déchiquetée par une tenaille. L'homme et la femme avaient chacun une manière différente; Cosette était rouée de coups, cela venait de la femme. Elle allait pieds nus l'hiver; cela venait du mari.

Pendant que le mari ruminait et combinait, la Thénardier, elle, ne pensait pas aux créanciers, absente, n'avait souci d'hier ni de demain, et vivait avec emportement, toute dans la minute.

Ce jour de Noël, elle rayonnait, ce qui ne l'empêchait pas d'être fort méchante; cela allait bien, l'auberge était pleine. Rien que dans la soirée il était arrivé quatre nouveaux voyageurs. Cosette songeait tristement, car quoiqu'elle n'eût que six ans elle avait déjà tant souffert qu'elle rêvait avec l'air lugubre d'une vieille femme.

Cosette pensait donc qu'il était nuit noire, qu'il avait fallu remplir à l'improviste les pots et les carafes dans les

chambres des voyageurs survenus, et qu'il n'y avait plus d'eau dans la fontaine.

Ce qui la rassurait un peu, c'est qu'on ne buvait pas beaucoup d'eau dans la maison Thénardier; il ne manquait pas là de gens qui avaient soif, mais c'était de cette soif qui s'adresse plus volontiers au broc qu'à la cruche. Qui eût demandé un verre d'eau parmi ces verres de vin eût semblé un sauvage à tous ces hommes. Il y eut pourtant un moment où l'enfant trembla; la Thénardier souleva le couvercle d'une casserole qui bouillait sur le fourneau, puis saisit un verre et s'approcha vivement de la fontaine. Elle tourna le robinet, l'enfant avait levé la tête et suivait tous ses mouvements. Un maigre filet d'eau coula du robinet et remplit le verre à moitié. – Tiens, dit-elle, il n'y a plus d'eau! Puis elle eut un moment de silence. L'enfant ne respirait pas. – Bah, reprit la Thénardier en examinant le verre à demi plein, il y en aura assez comme cela.

Cosette se remit à son travail, mais pendant plus d'un quart d'heure elle sentit son cœur sauter comme un gros flocon dans sa poitrine.

Elle comptait les minutes qui s'écoulaient ainsi, et eût bien voulu être au lendemain matin.

De temps en temps un des buveurs regardait dans la rue et s'exclamait : – Il fait noir comme dans un four! – ou : Il faut être chat pour aller dans la rue sans lanterne à cette heure-ci! – et Cosette tressaillait.

Tout à coup, un des marchands logés dans l'auberge entra, et dit d'une voix dure :

– On n'a pas donné à boire à mon cheval.

– Si fait vraiment, dit la Thénardier.

– Je vous dis que non, la mère, reprit le marchand.

Cosette était sortie de dessous la table.

– Oh! si! monsieur! dit-elle, le cheval a bu, et même que c'est moi qui lui ai porté à boire dans le seau, plein le seau.

Cela n'était pas vrai. Cosette mentait.

– En voilà une qui est grosse comme le poing et qui vendrait le bon Dieu, s'écria le marchand. Je te dis qu'il n'a pas bu, petite drôlesse! Il a une manière de souffler quand il n'a pas bu que je connais bien.

Cosette persista, et ajouta d'une voix qu'on entendait à peine :

– Et même qu'il a bien bu!

– Allons, reprit le marchand avec colère, ce n'est pas tout ça, qu'on donne à boire à mon cheval et que cela finisse!

Cosette rentra sous la table.

– Au fait, c'est juste, dit la Thénardier, si cette bête n'a pas bu, il faut qu'elle boive.

Puis regardant autour d'elle : – Eh bien, où est donc cette autre?

Elle se pencha et découvrit Cosette blottie à l'autre bout de la table presque sous les pieds des buveurs. – Vas-tu venir, cria la Thénardier!

Cosette sortit de l'espèce de trou où elle s'était cachée. La Thénardier reprit :

– Mademoiselle Chien-faute-de-nom, va porter à boire à ce cheval.

– Mais, madame, dit Cosette faiblement, c'est qu'il n'y a pas d'eau.

La Thénardier ouvrit la porte de la rue.

– Eh bien, va en chercher!

Cosette baissa la tête, et alla prendre un grand seau

vide qui était au coin de la cheminée.

Ce seau était plus grand qu'elle et l'enfant aurait pu s'asseoir dedans et y tenir à l'aise.

La Thénardier se remit à son fourneau et goûta avec une cuillère de bois ce qui était dans la casserole, tout en grommelant :

– Il y en a à la source. Ce n'est pas plus malin que ça. Je crois que j'aurais mieux fait de passer mes oignons.

Puis elle fouilla dans un tiroir où il y avait des sous, du poivre et des échalottes.

– Tiens, mamzelle Crapaud, ajouta-t-elle, en revenant tu prendras un gros pain chez le boulanger. Voilà une pièce-quinze-sous.

Cosette avait une petite poche de côté à son tablier; elle prit la pièce sans dire un mot, et la mit dans cette poche.

Puis elle resta immobile, le seau à la main, la porte ouverte derrière elle. Elle semblait attendre qu'on vînt à son secours.

– Va donc, cria la Thénardier!

Cosette sortit. La porte se referma derrière elle.

La file de boutiques en plein vent qui partait de l'église se développait, on s'en souvient, jusqu'à l'auberge Thénardier. Ces boutiques, à cause du passage prochain des bourgeois allant à la messe de minuit, étaient toutes illuminées de chandelles brûlant dans des entonnoirs de papier, ce qui, comme le disait le maître d'école de Montfermeil attablé en ce moment chez Thénardier, faisait «un effet magique». En revanche, on ne voyait pas une étoile au ciel.

La dernière de ces baraques, établie précisément en face de la porte des Thénardier, était une boutique de

bimbeloterie, toute reluisante de clinquants, de verroteries et de choses magnifiques en fer-blanc. Au premier rang, et en avant, le marchand avait placé, sur un fond de serviettes blanches, une immense poupée haute de près de deux pieds qui était vêtue d'une robe de crêpe rose avec des épis d'or sur la tête et qui avait de vrais cheveux et des yeux en émail. Toute la journée cette merveille avait été étalée à l'ébahissement des passants de moins de huit ans sans qu'il se fût trouvé à Montfermeil une mère assez riche, ou assez prodigue, pour la donner à son enfant. Palmyre et Malvina avaient passé des heures à la contempler, et Cosette elle-même, furtivement il est vrai, avait osé la regarder.

Au moment où Cosette sortit, son seau à la main, si morne et si accablée qu'elle fût, elle ne put s'empêcher de lever les yeux vers cette prodigieuse poupée, vers la dame, comme elle l'appelait. La pauvre enfant s'arrêta pétrifiée. Toute cette boutique lui semblait un palais; cette poupée n'était pas une poupée, c'était une vision. C'était la joie, la splendeur, la richesse, le bonheur qui apparaissaient dans une sorte de rayonnement chimérique à ce malheureux petit être englouti si profondément dans une misère funèbre et froide. Cosette mesurait avec cette sagacité naïve et triste de l'enfance l'abîme qui la séparait de cette poupée. Elle se disait qu'il fallait être reine ou au moins princesse pour avoir une «chose» comme cela. Elle considérait cette belle robe rose, ces beaux cheveux lisses, et elle pensait : Comme elle doit être heureuse, cette poupée-là! Ses yeux ne pouvaient se détacher de cette boutique fantastique. Plus elle regardait, plus elle s'éblouissait. Elle croyait voir le paradis. Il y avait d'autres poupées derrière la grande qui lui paraissaient

des fées et des génies. Le marchand qui allait et venait au fond de sa baraque lui faisait un peu l'effet d'être le père éternel.

Dans cette adoration elle oubliait tout, même la dure commission dont elle était chargée. Tout à coup la voix rude de la Thénardier la rappela à la réalité : – Comment, péronnelle, tu n'es pas partie! Attends! je vais à toi! Je vous demande un peu ce qu'elle fait là! Petit monstre, va!

La Thénardier avait jeté un coup d'œil dans la rue et aperçu Cosette en extase.

Cosette s'enfuit emportant son seau et faisant les plus grands pas qu'elle pouvait.

Comme l'auberge Thénardier était dans cette partie du village qui est près de l'église, c'était à la source du bois du côté de Chelles que Cosette devait aller chercher de l'eau.

Elle ne regarda plus un seul étalage de marchand. Tant qu'elle fut dans la ruelle du Boulanger et dans les environs de l'église, les boutiques illuminées éclairaient le chemin, mais bientôt la dernière lueur de la dernière baraque disparut. La pauvre enfant se trouva dans l'obscurité. Elle s'y enfonça. Seulement, comme une certaine émotion la gagnait, tout en marchant, elle agitait le plus qu'elle pouvait l'anse du seau. Cela faisait un bruit qui lui tenait compagnie.

Plus elle avançait, plus les ténèbres devenaient profondes. Il n'y avait plus personne dans les rues. Pourtant elle rencontra une femme qui se retourna en la voyant passer, et qui resta immobile, grommelant entre ses lèvres : Mais où peut donc aller cet enfant?

Cosette traversa ainsi le labyrinthe de rues tortueuses et désertes qui termine du côté de Chelles le village de

Montfermeil. Tant qu'elle eut des maisons et même seulement des murs des deux côtés de son chemin, elle alla assez hardiment. De temps en temps elle voyait le rayonnement d'une chandelle à travers la fente d'un volet, c'était de la lumière et de la vie, il y avait là des gens, cela la rassurait. Cependant, à mesure qu'elle avançait, sa marche se ralentissait comme machinalement.

Quand elle eut passé l'angle de la dernière maison, Cosette s'arrêta. Aller au delà de la dernière boutique, cela avait été difficile, aller plus loin que la dernière maison, cela était effrayant. Elle posa le seau à terre, plongea sa main dans ses cheveux et se mit à se gratter lentement la tête, geste propre aux enfants terrifiés et indécis. Ce n'était plus Montfermeil, c'étaient les champs. L'espace noir et désert était devant elle. Elle regarda avec désespoir cette obscurité où il n'y avait plus personne, où il y avait des bêtes, où il y avait peut-être des revenants. Elle regarda bien, et elle entendit les bêtes qui marchaient dans l'herbe et elle vit distinctement les revenants qui remuaient dans les arbres. Alors elle ressaisit le seau, la peur lui donna de l'audace. – Bah! dit-elle, je lui dirai qu'il n'y avait plus d'eau! – Et elle rentra résolument dans Montfermeil.

A peine eut-elle fait cent pas qu'elle s'arrêta encore, et sa main retourna dans ses cheveux. Maintenant, c'était la Thénardier qui lui apparaissait; la Thénardier hideuse avec sa bouche d'hyène. L'enfant jeta un regard lamentable en avant et en arrière. Que faire? que devenir? où aller? Devant elle le spectre de la Thénardier; derrière elle tous les fantômes de la nuit et des bois. Ce fut devant la Thénardier qu'elle recula. Elle reprit le chemin de la

source et se mit à courir. Elle sortit du village en courant, elle entra dans le bois en courant, ne regardant plus rien, n'écoulant plus rien. Elle n'arrêta sa course que lorsque l'haleine lui manqua, mais elle n'interrompit point sa marche. Elle allait devant elle, éperdue.

Le frémissement nocturne de la forêt l'enveloppait tout entière. Elle ne pensait plus, elle ne voyait plus. C'était une sorte de tournoiement vertigineux. Elle éprouvait ce je ne sais quoi d'inouï qu'éprouve l'âme en tombant dans l'abîme.

Il n'y avait que sept ou huit minutes de la lisière du bois à la source. Cosette connaissait le chemin pour l'avoir fait plusieurs fois le jour. Chose étrange, elle ne se perdit pas. Un reste d'instinct la conduisait vaguement. Elle ne jetait cependant les yeux ni à droite ni à gauche, de crainte de voir des choses dans les branches et dans les broussailles. Elle arriva ainsi à la source.

C'était une petite cuve naturelle creusée par l'eau dans un sol glaiseux, profonde d'environ deux pieds, entourée de mousses et de grandes herbes, et pavée de quelques grosses pierres. Un ruisseau s'en échappait avec un petit bruit doux.

Cosette ne prit pas le temps de respirer. Elle se suspendit du bras gauche aux branches d'un jeune chêne penché sur la source et plongea le seau dans l'eau. Elle était dans un moment si violent que ses forces étaient triplées. Pendant qu'elle était ainsi penchée, elle ne fit pas attention que la poche de son tablier se vidait dans la source. La pièce de quinze sous tomba dans l'eau. Cosette ne la vit ni ne l'entendit tomber. Elle retira le seau presque plein et le posa sur l'herbe.

Cela fait, elle s'aperçut qu'elle était épuisée. Elle eût

bien voulu repartir tout de suite; mais l'effort de remplir le seau avait été tel qu'il lui fut impossible de faire un pas. Elle fut bien forcée de s'asseoir. Elle se laissa tomber sur l'herbe et y demeura accroupie.

Elle ferma les yeux, puis elle les rouvrit, sans savoir pourquoi, mais ne pouvant faire autrement.

A côté d'elle l'eau agitée dans le seau faisait des cercles qui ressemblaient à des serpents de feu blanc.

Au-dessus de sa tête, le ciel était couvert de grands nuages ténébreux qui étaient comme des pans de fumée.

Jupiter se couchait à l'horizon. L'enfant regardait d'un oeil égaré cette grosse étoile qu'elle ne connaissait pas et qui lui faisait peur. L'astre en effet était en ce moment très près de l'horizon et traversait une épaisse couche de brume qui lui donnait une rougeur horrible. On eût dit une plaie lumineuse.

Un vent froid soufflait de la plaine. Le bois était ténébreux, sans aucun froissement de feuilles, sans aucune des lueurs de l'été. De grands branchages s'y dressaient affreusement. Des buissons chétifs et affreux sifflaient dans les clairières. Les hautes herbes fourmillaient sous la bise comme des anguilles. Les ronces se tordaient comme de longs bras armés de griffes cherchant à prendre quelque chose; quelques bruyères sèches, chassées par le vent, passaient rapidement et avaient l'air de s'enfuir avec épouvante devant quelque chose qui arrivait. De tous les côtés il y avait des étendues sinistres.

Sans se rendre compte de ce qu'elle éprouvait, l'enfant se sentait saisir par cette immensité profondément mystérieuse de la nature. Ce n'était plus seulement de la terreur qui la pénétrait, c'était quelque

chose de plus terrible même que la terreur. Elle frissonnait. Les expressions manquent pour dire ce qu'avait d'étrange ce frisson qui la glaçait jusqu'au fond du cœur. Son oeil était devenu farouche. Elle croyait sentir qu'elle ne pourrait peut-être pas s'empêcher de revenir à la même heure le lendemain.

Alors, par une sorte d'instinct, pour sortir de cet état violent, elle se mit à compter à haute voix un, deux, trois, quatre, jusqu'à dix, et quand elle eut fini, elle recommença. Cela lui rendit la conscience vraie des choses qui l'entouraient. Elle sentit le froid à ses mains qu'elle avait mouillées en puisant de l'eau. Elle se leva. La peur lui était revenue, une peur naturelle et insurmontable. Elle n'eut plus qu'une pensée, s'enfuir; s'enfuir à toutes jambes, à travers bois, à travers champs, jusqu'aux maisons, jusqu'aux fenêtres, jusqu'aux chandelles allumées. Son regard tomba sur le seau qui était devant elle. Tel était l'effroi que lui inspirait la Thénardier qu'elle n'osa pas s'enfuir sans le seau d'eau. Elle saisit l'anse à deux mains.

Elle fit ainsi une douzaine de pas, mais le seau était plein, il était lourd, elle fut forcée de le reposer à terre. Elle respira un instant, puis elle enleva l'anse de nouveau, et se remit à marcher, cette fois un peu plus longtemps. Mais il fallut s'arrêter encore. Après quelques secondes de repos, elle repartit. Elle marchait penchée en avant, la tête baissée, comme une vieille; l'anse de fer achevait d'engourdir et de geler ses petites mains mouillées; de temps en temps elle était forcée de s'arrêter, et chaque fois qu'elle s'arrêtait l'eau froide qui débordait du seau tombait sur ses jambes nues. Cela se passait au fond d'un bois, la nuit, loin de tout regard humain; il n'y avait que

Dieu en ce moment qui voyait cette chose triste.

Et sans doute sa mère, hélas!

Car il est des choses qui font ouvrir les yeux aux mortes dans leur tombeau.

Elle soufflait avec une sorte de râlement douloureux; des sanglots lui serraient la gorge, mais elle n'osait pas pleurer, tant elle avait peur de la Thénardier, même loin. C'était son habitude de se figurer toujours que la Thénardier était là.

Cependant elle ne pouvait pas faire beaucoup de chemin de la sorte, et elle allait bien lentement. Elle avait beau diminuer la durée des stations et marcher entre chaque le plus longtemps possible. Elle pensait avec angoisse qu'il lui faudrait plus d'une heure pour retourner ainsi à Montfermeil et que la Thénardier la battrait. Cette angoisse se mêlait à son épouvante d'être seule dans le bois la nuit. Elle était harassée de fatigue et n'était pas encore sortie de la forêt. Parvenue près d'un vieux châtaignier qu'elle connaissait, elle fit une dernière pause plus longue que les autres pour se bien reposer, puis elle rassembla toutes ses forces, reprit le seau et se remit à marcher courageusement. Cependant le pauvre petit être désespéré ne put s'empêcher de s'écrier : Ô mon Dieu! mon Dieu!

En ce moment, elle sentit tout à coup que le seau ne pesait plus rien. Une main, qui lui parut énorme, venait de saisir l'anse et la soulevait vigoureusement. Elle leva la tête. Une grande forme noire, droite et debout, marchait auprès d'elle dans l'obscurité. C'était un homme qui était arrivé derrière elle et qu'elle n'avait pas entendu venir. Cet homme, sans dire un mot, avait empoigné l'anse du seau qu'elle portait.

Il y a des instincts pour toutes les rencontres de la vie. L'enfant n'eut pas peur.

Dans l'après-midi de cette même journée de Noël 1823, un homme se promena assez longtemps dans la partie la plus déserte du boulevard de l'Hôpital. Cet homme avait l'air de quelqu'un qui cherche un logement, et semblait s'arrêter de préférence aux plus humbles maisons de cette lisière délabrée du faubourg Saint-Marceau.

On verra plus loin que cet homme avait en effet loué une chambre dans ce quartier isolé.

Cet homme, dans son vêtement comme dans toute sa personne, réalisait le type de ce qu'on pourrait nommer le mendiant de bonne compagnie, l'extrême misère combinée avec l'extrême propreté. C'est là un mélange assez rare qui inspire aux cœurs intelligents ce double respect qu'on éprouve pour celui qui est très pauvre et pour celui qui est très digne. Il avait un chapeau rond fort vieux et fort broissé, une redingotte râpée jusqu'à la corde en gros drap jaune d'ocre, couleur qui n'avait rien de trop étrange à cette époque, un grand gilet à poches de forme séculaire, des culottes noires devenues grises aux genoux, des bas de laine noirs et d'épais souliers à boucles de cuivre. On eût dit un ancien précepteur de bonne maison revenu de l'émigration. A ses cheveux tout blancs, à son front ridé, à ses lèvres livides, à son visage où tout respirait l'accablement et la lassitude de la vie, on lui eût

supposé beaucoup plus de soixante ans. A sa démarche ferme, quoique lente, à la vigueur singulière empreinte dans tous ses mouvements, on ne lui en eût pas donné cinquante. Il portait de la main gauche un petit paquet noué dans un mouchoir; de la droite il s'appuyait sur une espèce de bâton coupé dans une haie. Ce bâton avait été travaillé avec quelque soin, et n'avait pas trop méchant air; on avait tiré parti des nœuds, et l'on avait figuré un pommeau de corail avec de la cire rouge; c'était un gourdin, et cela avait l'air d'une canne.

Il y a peu de passants sur ce boulevard, surtout l'hiver. Cet homme, sans affectation pourtant, semblait les éviter plutôt que les chercher.

A cette époque le roi Louis XVIII allait presque tous les jours à Choisy-le-Roi. C'était une de ses promenades favorites. Vers deux heures, presque invariablement, on voyait passer au galop, sur le boulevard de l'Hôpital, la voiture royale toute dorée, avec de grosses branches de lys sur les panneaux.

Cela tenait lieu de montre et d'horloge aux pauvresses du quartier qui disaient : – Il est deux heures, le voilà qui s'en retourne aux Tuileries.

Le promeneur à la redingote jaune n'était évidemment pas du quartier, et probablement pas de Paris, car il ignorait ce détail. Lorsqu'à deux heures la voiture royale entourée d'un escadron de gardes-du-corps galonnés d'argent déboucha sur le boulevard après avoir tourné la Salpêtrière, il parut surpris et presque effrayé. Il n'y avait que lui dans la contre-allée, il se rangea vivement derrière un angle de mur d'enceinte, ce qui n'empêcha pas M. le duc d'Havré de l'apercevoir. M. le duc d'Havré, comme capitaine des gardes de service ce

jour-là, était assis dans la voiture vis-à-vis du roi. Il dit à sa majesté : Voilà un homme d'assez mauvaise mine. Des gens de police, qui éclairaient le passage du roi, le remarquèrent également, et l'un d'eux reçut l'ordre de le suivre. Mais l'homme s'enfonça dans les petites rues solitaires du faubourg, et comme le jour commençait à baisser, l'agent perdit sa trace; ainsi que cela est constaté par un rapport adressé le soir même à M. le comte Anglès, alors préfet de police.

Quand l'homme à la redingote jaune eut dépisté l'agent, il doubla le pas, non sans s'être retourné bien des fois pour s'assurer qu'il n'était pas suivi. A quatre heures moins un quart, c'est-à-dire à la nuit close, il passait devant le théâtre de la Porte-Saint-Martin où l'on donnait ce jour-là les deux Forçats. Cette affiche éclairée par les réverbères du théâtre, le frappa, car, quoiqu'il marchât vite, il s'arrêta pour la lire. Un instant après, il était dans le cul-de-sac de la Planchette, et il entra au Plat d'étain, où était alors le bureau de la voiture de Lagny. Cette voiture partait à quatre heures. Les chevaux étaient attelés, et les voyageurs, appelés par le cocher, escaladaient en hâte le haut escalier de fer du coucou.

L'homme demanda :

- Avez-vous une place?
- Une seule, à côté de moi, sur le siège, dit le cocher.
- Je la prends.
- Montez.

Cependant, avant de partir, le cocher jeta un coup d'œil sur le costume inquiétant du voyageur, sur la petitesse de son paquet, et se fit payer.

- Allez-vous jusqu'à Lagny, demanda le cocher?
- Oui, dit l'homme.

Le voyageur paya jusqu'à Lagny.

On partit. Quand on eut passé la barrière, le cocher essaya de nouer la conversation, mais le voyageur ne répondait que par monosyllabes. Le cocher prit le parti de siffler et de jurer après ses chevaux.

Le cocher s'enveloppa dans son manteau. Il faisait froid. L'homme ne paraissait pas y songer. On traversa ainsi Gournay et Neuilly-sur-Marne.

A six heures du soir on était à Chelles. Le cocher s'arrêta pour laisser souffler ses chevaux, devant l'auberge à rouliers installée dans les vieux bâtiments de l'abbaye royale.

– Je descends ici, dit l'homme.

Il prit son paquet et son bâton, et sauta à bas de la voiture.

Un moment après il avait disparu.

Il n'était pas entré dans l'auberge.

Quand au bout de quelques minutes la voiture repartit pour Lagny, elle ne le rencontra pas dans la grande rue de Chelles.

Le cocher se tourna vers les voyageurs de l'intérieur.

– Voilà, dit-il, un homme qui n'est pas d'ici, car je ne le connais pas. Il a l'air de n'avoir pas le sou, cependant il ne tient pas à l'argent, il paye pour Lagny, et il ne va que jusqu'à Chelles. Il est nuit, toutes les maisons sont fermées, il n'entre pas à l'auberge, et on ne le retrouve plus. Il s'est donc enfoncé dans la terre.

L'homme ne s'était pas enfoncé dans la terre, mais il avait arpenté en hâte dans l'obscurité la grande rue de Chelles, puis il avait pris à gauche avant d'arriver à l'église le chemin vicinal qui mène à Montfermeil, comme quelqu'un qui eût connu le pays et qui y fût déjà

venu.

Il suivit ce chemin rapidement. A l'endroit où il est coupé par l'ancienne route bordée d'arbres qui va de Gagny à Lagny, il entendit venir des passants. Il se cacha précipitamment dans un fossé, et y attendit que les gens qui passaient se fussent éloignés. La précaution était d'ailleurs presque superflue, car, comme nous l'avons déjà dit, c'était une nuit de décembre très noire. On voyait à peine deux ou trois étoiles au ciel.

C'est à ce point-là que commence la montée de la colline. L'homme ne rentra pas dans le chemin de Montfermeil, il prit à droite, à travers champs, et gagna à grands pas le bois.

Quand il fut dans le bois, il ralentit sa marche, et se mit à regarder soigneusement tous les arbres, avançant pas à pas, comme s'il cherchait et suivait une route mystérieuse connue de lui seul. Il y eut un moment où il parut se perdre et où il s'arrêta indécis. Enfin il arriva, de tâtonnements en tâtonnements, à une clairière où il y avait un tas de grosses pierres blanchâtres. Il se dirigea vivement vers ces pierres et les examina avec attention à travers la brume de la nuit, comme s'il les passait en revue. Un gros arbre couvert de verrues était à quelques pas du tas de pierres. Il alla à cet arbre, et promena sa main sur l'écorce du tronc, comme s'il cherchait à reconnaître et à compter toutes les verrues.

Puis il piétina pendant quelque temps sur le sol dans l'espace compris entre l'arbre et les pierres, comme quelqu'un qui s'assure que la terre n'a pas été fraîchement remuée.

Cela fait, il s'orienta et reprit sa marche à travers le bois.

C'était cet homme qui venait de rencontrer Cosette.

Cosette, nous l'avons dit, n'avait pas eu peur.

L'homme lui adressa la parole. Il parlait d'une voix grave et presque basse.

– Mon enfant, c'est bien lourd pour vous ce que vous portez là.

Cosette leva la tête et répondit :

– Oui, monsieur.

– Donnez, reprit l'homme. Je vais vous le porter.

Cosette lâcha le seau. L'homme se mit à cheminer près d'elle.

– C'est très lourd en effet, dit-il entre ses dents. Puis il ajouta :

– Petite, quel âge as-tu?

– Six ans, monsieur.

– Et viens-tu de loin comme cela?

– De la source qui est dans le bois.

– Et est-ce loin où tu vas?

– A un bon quart d'heure d'ici.

L'homme resta un moment sans parler, puis reprit brusquement :

– Tu n'as donc pas de mère?

– Je ne sais pas, dit l'enfant.

Avant que l'homme eût eu le temps de reprendre la parole, elle ajouta :

– Je ne crois pas. Les autres en ont. Moi, je n'en ai

pas. Je crois que je n'en ai jamais eu.

L'homme s'arrêta, il posa le seau à terre, se pencha et mit ses deux mains sur les deux épaules de l'enfant, faisant effort pour la regarder et voir son visage dans l'obscurité. La figure maigre et chétive de Cosette se dessinait vaguement à le lueur livide du ciel.

– Comment t'appelles-tu, dit l'homme?

– Cosette.

L'homme la regarda encore, puis il se releva, reprit le seau, et se remit à marcher.

Au bout d'un instant il reprit :

– Petite, où demeures-tu?

– A Montfermeil, si vous connaissez, dit l'enfant.

– C'est là que nous allons?

– Oui, monsieur.

Il fit encore un silence, puis recommença :

– Qui est-ce donc qui t'a envoyée à cette heure chercher de l'eau dans le bois?

– C'est madame Thénardier.

L'homme repartit d'un son de voix indifférent :

– Qu'est-ce qu'elle fait, ta madame Thénardier?

– C'est ma bourgeoise, dit l'enfant. Elle tient l'auberge.

– L'auberge, dit l'homme? Eh bien, je vais aller y loger cette nuit. – Conduis-moi.

L'homme marchait assez vite. Cosette le suivait sans peine. Elle ne sentait plus la fatigue. De temps en temps elle levait les yeux vers cet homme avec une sorte de tranquillité et de confiance inexprimables. Jamais on ne lui avait appris à se tourner vers Dieu et à prier. Cependant elle sentait en elle quelque chose qui ressemblait à de l'espérance et à de la joie et qui s'en

allait vers le ciel.

Quelques minutes s'écoulèrent. L'homme reprit :

– Est-ce qu'il n'y a pas de servante chez madame Thénardier?

– Non, monsieur.

– Est-ce que tu es seule?

– Oui, monsieur. – C'est-à-dire il y a deux petites filles.

– Quelles petites filles?

– Palmyre et Malvina.

– Qu'est-ce que c'est que Palmyre et Malvina?

– Ce sont les demoiselles de madame Thénardier.

Comme qui dirait ses filles.

– Et que font-elles, celles-là?

– Oh! dit l'enfant, elles ont de belles poupées, des choses où il y a de l'or, tout plein d'affaires. Elles jouent, elles s'amuse.

– Toute la journée?

– Oui, monsieur.

– Et toi?

– Moi, je travaille.

– Toute la journée?

L'enfant leva ses grands yeux où il y avait une larme qu'on ne voyait pas à cause de la nuit, et répondit doucement :

– Oui, monsieur.

Elle poursuivit après une pause :

– Des fois, quand j'ai fini l'ouvrage et qu'on veut bien, je m'amuse aussi.

– Comment t'amuses-tu?

– Comme je peux. On me laisse. Mais je n'ai pas beaucoup de joujoux. Palmyre et Malvina ne veulent pas

que je joue avec leurs poupées. Je n'ai qu'un petit sabre en plomb, pas plus long que ça.

L'enfant montrait son petit doigt.

– Et qui ne coupe pas?

– Si, monsieur, dit l'enfant. Ca coupe la salade et les têtes de mouches.

Ils atteignirent le village; Cosette guida l'étranger dans les rues. Ils passèrent devant la boulangerie, mais Cosette ne songea pas au pain qu'elle devait rapporter. L'homme avait cessé de lui faire des questions et gardait maintenant un silence morne. Quand ils eurent laissé l'église derrière eux, l'homme voyant toutes ces boutiques en plein vent demanda à Cosette :

– C'est donc la foire ici?

– Non, monsieur, c'est Noël.

Comme ils approchaient de l'auberge, Cosette lui toucha le bras timidement :

– Monsieur?

– Quoi, mon enfant?

– Nous voilà tout près de la maison.

– Eh bien?

– Voulez-vous me laisser reprendre le seau à présent?

– Pourquoi?

– C'est que si madame voit qu'on me l'a porté, elle me battra.

L'homme lui remit le seau. Un moment après, ils étaient à la porte de la grotte.

Cosette ne put s'empêcher de jeter un regard de côté à la grande poupée toujours étalée chez le bimbolotier, puis elle frappa. La porte s'ouvrit. La Thénardier parut une chandelle à la main.

– Ah! c'est toi, petite gueuse! Dieu merci, tu y as mis

le temps! elle se sera amusée, la drôlesse!

– Madame, dit Cosette toute tremblante, voilà un monsieur qui vient loger.

La Thénardier remplaça sa mine bourrue par sa grimace aimable, changement à vue propre aux aubergistes, et chercha avidement des yeux le nouveau venu.

– C'est monsieur, dit-elle?

– Oui, madame, répondit l'homme en portant la main à son chapeau.

Les voyageurs riches ne sont pas si polis. Ce geste et l'inspection du costume et du bagage de l'étranger que la Thénardier passa en revue d'un coup d'œil firent évanouir la grimace aimable et repaître la mine bourrue. Elle reprit sèchement :

– Entrez, bonhomme.

Le «bonhomme» entra. La Thénardier lui jeta un second coup d'œil, examina particulièrement sa redingote qui était absolument râpée et son chapeau qui était un peu défoncé, échangea un regard et un haussement d'épaules avec son mari, lequel buvait toujours avec les rouliers dans un coin, puis s'écria :

– Ah ça, brave homme, je suis bien fâchée, mais c'est que je n'ai plus de place.

– Mettez-moi où vous voudrez, dit l'homme, au grenier, à l'écurie. Je payerai comme si j'avais une chambre.

– Quarante sous.

– Quarante sous.

– A la bonne heure.

– Quarante sous, dit un roulier bas à la Thénardier! mais ce n'est que vingt sous.

– C’est quarante sous pour lui, répliqua la Thénardier du même ton. Je ne loge pas des pauvres à moins. Ca gêne une maison.

Cependant l’homme, après avoir laissé sur un banc son paquet et son bâton, s’était assis à une table où Cosette s’était empressée de poser une bouteille de vin et un verre. Le marchand qui avait demandé le seau d’eau était allé lui-même le porter à son cheval. Cosette avait repris sa place sous la table de cuisine et son tricot.

L’homme, qui avait à peine trempé ses lèvres dans le verre de vin qu’il s’était versé, considérait l’enfant avec une attention profonde.

Cosette était laide. Heureuse, elle eût peut-être été jolie. Nous avons déjà esquissé cette petite figure triste. Cosette était maigre et blême. Ses grands yeux enfoncés dans une sorte d’ombre profonde étaient presque éteints à force d’avoir pleuré. La bouche avait ce pli de l’angoisse habituelle, propre aux condamnés et aux malades désespérés. Ses mains étaient, comme sa mère l’avait deviné, «perdues d’engelures». Le feu qui l’éclairait en ce moment faisait saillir les angles de ses os et rendait sa maigreur affreusement visible. Comme elle grelottait toujours, elle avait pris l’habitude de serrer ses deux genoux l’un contre l’autre. Tout son vêtement n’était qu’un haillon qui eût fait pitié l’été et qui faisait horreur l’hiver. Elle n’avait sur elle que de la toile trouée; pas un chiffon de laine. On voyait sa peau çà et là, et on y distinguait partout des taches bleues ou noires qui indiquaient les endroits où la Thénardier l’avait touchée. Ses jambes nues étaient rouges et grêles. Toute la personne de cette enfant, son allure, son attitude, le son de sa voix, ses intervalles entre un mot et l’autre, son

regard, son silence, son moindre geste, exprimaient et traduisaient une seule idée : la crainte.

Cette crainte était telle qu’en arrivant, toute mouillée comme elle était, Cosette n’avait pas osé s’aller sécher au feu et s’était remise silencieusement à son travail.

L’expression du regard de cette enfant de cinq ans était habituellement si morne et parfois si tragique qu’il semblait, à de certains moments, qu’elle fût en train de devenir une idiote ou un démon.

Jamais, nous l’avons dit, elle n’avait su ce que c’est que prier, jamais elle n’avait mis le pied dans une église. – Est-ce que j’ai le temps, disait la Thénardier?

L’homme à la redingote jaune ne quittait pas Cosette des yeux.

Tout à coup la Thénardier s’écria :

– A propos! et ce pain?

Cosette, selon sa coutume toutes les fois que la Thénardier élevait la voix, sortit bien vite de dessous la table.

Elle avait complètement oublié ce pain. Elle eut recours à l’expédient des enfants toujours effrayés. Elle mentit.

– Madame, le boulanger était fermé.

– Il fallait cogner.

– J’ai cogné, madame.

– Eh bien?

– Il n’a pas ouvert.

– Je saurai demain si c’est vrai, dit la Thénardier, et si tu mens, tu auras une fière danse. En attendant, rends-moi la pièce-quinze-sous.

Cosette fouilla dans la poche de son tablier, et devint verte. La pièce de quinze sous n’y était plus.

– Ah çà, dit la Thénardier, m’as-tu entendue?

Cosette fouilla dans sa poche et la retourna, il n’y avait rien. Elle + + + La pauvre enfant ne trouva pas une parole. Elle était pétrifiée.

– Est-ce que tu l’as perdue, râla la Thénardier, ou bien veux-tu me la voler?

En même temps elle allongea le bras vers le martinet suspendu à la cheminée.

Ce geste terrible rendit à Cosette la force de crier :

– Grâce! madame! madame! je ne le ferai plus.

La Thénardier détacha le martinet.

Cependant l’homme à la redingotte jaune avait fouillé dans le gousset de son gilet sans qu’on eût remarqué ce mouvement. D’ailleurs les autres voyageurs buvaient ou jouaient aux cartes et ne faisaient attention à rien.

Cosette se pelotonnait avec terreur dans l’angle de la cheminée, tâchant de ramasser et de dérober ses pauvres membres demi-nus. La Thénardier leva le bras.

– Pardon, madame, dit-il, mais tout à l’heure j’ai vu quelque chose qui est tombé de la poche du tablier de cette petite et qui a roulé. C’est peut-être cela.

En même temps il se baissa et parut chercher à terre un instant.

– Justement. Voici, reprit-il en se relevant.

Et il tendit une pièce d’argent à la Thénardier.

– Oui, c’est cela, dit-elle.

Ce n’était pas cela, car c’était une pièce de vingt sous, mais la Thénardier y trouvait du bénéfice. Elle mit la pièce dans sa poche, et se borna à jeter un regard farouche à l’enfant en disant : – Que cela ne t’arrive plus, toujours!

Cosette rentra dans ce que la Thénardier appelait «sa niche», et son grand oeil, fixé sur le voyageur inconnu, commença à prendre une expression qu’il n’avait jamais eue depuis qu’elle était au monde, celle de la reconnaissance et de l’amour.

Le voyageur s’était fait servir du fromage et du pain, et mangeait.

– A propos, voulez-vous souper, demanda la Thénardier au voyageur?

Il ne répondit pas. Il semblait songer profondément.

– Qu’est-ce que c’est que cet homme-là, dit-elle entre ses dents? C’est quelque affreux pauvre. Cela n’a pas le sou pour souper. Me payera-t-il mon logement seulement?

Cependant les deux petites Thénardier étaient entrées, deux jolies petites filles. Elles étaient fort coquettement ajustées, fort chaudement. Et à leur toilette, à leur gaîté, au bruit qu’elles faisaient, on voyait qu’elles étaient l’amour de leur mère. Quand elles entrèrent la Thénardier leur dit d’un ton grondeur, qui était plein d’adoration : – Ah! vous voilà donc, bonnes pièces!

Elles vinrent s’asseoir au coin du feu. Elles avaient une poupée qu’elles tournaient et retournaient sur leurs genoux avec toutes sortes de gazouillements joyeux. De temps en temps, Cosette levait les yeux de son tricot, et les regardait jouer d’un air lugubre.

Palmyre et Malvina ne regardaient pas Cosette. C’était pour elles comme le chien. Ces trois petites filles n’avaient pas quinze ans à elles trois et elles représentaient déjà toute la société des hommes; d’un côté l’envie, de l’autre le dédain.

La poupée des sœurs Thénardier était très fanée et

très vieille et toute cassée, mais elle n'en paraissait pas moins admirable à Cosette, qui de sa vie n'avait eu une poupée, une vraie poupée, pour nous servir d'une expression que tous les enfants comprendront.

Tout à coup la Thénardier, qui continuait d'aller et de venir dans la salle, s'aperçut que Cosette avait des distractions et qu'au lieu de travailler, elle s'occupait des petites qui jouaient.

– Ah! je t'y prends, cria-t-elle! C'est comme cela que tu travailles! Je vais te faire travailler à coups de martinet, moi.

L'étranger s'était levé.

– Madame, dit-il doucement, laissez-la jouer!

De la part de tout voyageur qui eût mangé une tranche de gigot et bu deux bouteilles de vin à son souper et qui n'eût pas eu l'air d'un affreux pauvre, un pareil souhait eût été un ordre. Mais qu'un homme qui avait ce chapeau se permît d'avoir un désir et qu'un homme qui avait cette redingote se permît d'avoir une volonté, c'est ce que la Thénardier ne crut pas devoir tolérer. Elle repartit aigrement :

– Il faut qu'elle travaille puisqu'elle mange. Je ne la nourris pas à rien faire.

– Qu'est-ce qu'elle fait donc? reprit l'étranger de cette voix douce qui contrastait si étrangement avec ses habits de mendiant et ses épaules de portefaix.

La Thénardier daigna répondre :

– Des bas, s'il vous plaît. Des bas pour mes petites filles qui n'en ont pas, autant dire, et qui vont tout à l'heure pieds nus.

L'homme continua :

– Quand aura-t-elle fini cette paire de bas?

– Elle en a encore au moins pour trois ou quatre grands jours, la paresseuse.

– Et combien peut valoir cette paire de bas, quand elle sera faite?

La Thénardier lui jeta un coup d'œil méprisant.

– Au moins quarante sous.

– La donneriez-vous pour cinq francs, reprit l'homme?

– Pardieu, s'écria avec un gros rire un roulier qui écoutait! cinq francs? je crois fichtre bien! Un tigre à cinq griffes!

Le Thénardier crut devoir prendre la parole.

– Oui, monsieur, si c'est votre fantaisie, on vous donnerait cette paire de bas pour cinq francs. Nous ne savons rien refuser aux voyageurs.

– Il faudrait payer tout de suite, dit la Thénardier avec sa façon brève et péremptoire.

– J'achète cette paire de bas, répondit l'homme, et, ajouta-t-il en tirant de sa poche une pièce de cinq francs qu'il posa sur la table, – je la paye.

Puis il se tourna vers Cosette.

– Maintenant ton travail est à moi. Joue, mon enfant.

Le roulier fut si ému de la pièce de cinq francs qu'il se leva de table.

– C'est pourtant vrai, cria-t-il en l'examinant! Une vraie roue de derrière! et pas fausse!

Le Thénardier approcha et mit silencieusement la pièce dans son gousset.

La Thénardier n'avait rien à répliquer. Elle se mordit les lèvres, et son visage prit une expression de haine.

Cependant Cosette tremblait. Elle se risqua à demander :

– Madame, est-ce que c'est vrai? est-ce que je peux jouer?

– Joue! dit la Thénardier d'une voix terrible.

– Merci, madame, dit Cosette.

Et pendant que sa bouche remerciait la Thénardier, toute sa petite âme remerciait le voyageur.

Le Thénardier s'était remis à boire. Sa femme lui dit à l'oreille :

– Qu'est-ce que ça peut être que cet homme jaune?

– J'ai vu, répondit magistralement Thénardier, des millionnaires qui avaient des redingotes comme cela.

Cosette avait laissé là son tricot, mais elle n'était pas sortie de sa place. La pauvre enfant bougeait toujours le moins possible. Elle avait pris dans une boîte derrière elle quelques vieux chiffons et son petit sabre de plomb.

Palmyre et Malvina ne faisaient aucune attention à ce qui se passait. Elles venaient d'exécuter une opération fort importante; elles s'étaient emparées du chat. Elles avaient jeté la poupée à terre, et Malvina, qui était l'aînée, emmaillottait le petit chat, malgré ses miaulements et ses contorsions, avec une foule de nippes et de guenilles rouges et bleues. Tout en faisant ce grave et difficile travail, elle disait à sa sœur dans ce doux et adorable langage des enfants dont la grâce, pareille à la splendeur de l'aile des papillons, s'en va quand on veut la fixer :

– Vois-tu, ma sœur, cette poupée-là est plus amusante que l'autre. Elle remue, elle crie, elle est chaude. Vois-tu, ma sœur, jouons avec. Ce serait ma petite fille. Je serais une dame. Je viendrais te voir et tu la regarderais. Peu à peu tu verrais ses moustaches, et cela t'étonnerait. Et puis tu verrais ses oreilles, et puis tu verrais sa queue, et cela t'étonnerait. Et tu me dirais : Ah

mon Dieu! et je te dirais : Oui, madame, c'est une petite fille que j'ai comme ça. Les petites filles sont comme ça à présent.

Palmyre écoutait Malvina avec admiration.

Cependant les buveurs s'étaient mis à chanter une chanson obscène dont ils riaient à faire trembler le plafond. Le Thénardier les encourageait et les accompagnait.

Comme les oiseaux font un nid avec tout, les enfants font une poupée avec n'importe quoi. Pendant que Malvina et Palmyre emmaillotaient le chat, Cosette de son côté avait emmaillotté le sabre. Cela fait, elle l'avait couché sur ses bras, et elle chantait doucement pour l'endormir.

La poupée est un des plus impérieux besoins et en même temps un des plus charmants instincts de l'enfance féminine. Soigner, vêtir, parer, habiller, déshabiller, rhabiller, enseigner, un peu gronder, bercer, dorloter, endormir, se figurer que quelque chose est quelqu'un, tout l'avenir de la femme est là. Tout en rêvant et tout en jasant, tout en faisant de petits trousseaux et de petites layettes, tout en cousant de petites robes, de petits corsages et de petites brassières, l'enfant devient jeune fille, la jeune fille devient grande fille, la grande fille devient femme. Le premier enfant continue la dernière poupée.

Une petite fille sans poupée est à peu près aussi malheureuse et tout à fait aussi impossible qu'une femme sans enfant.

Cosette s'était donc fait une poupée avec le sabre.

La Thénardier, elle, s'était rapprochée de l'homme jaune. – Mon mari a raison, pensait-elle, c'est peut-être

un Rothschild. Il y a des riches si farces!

Elle vint s'accouder à sa table.

– Monsieur, dit-elle ...

A ce mot monsieur, l'homme se retourna. La Thénardier ne l'avait encore appelé que brave homme ou bonhomme.

– Voyez-vous, monsieur, poursuivit-elle en prenant son air douceâtre qui était encore plus fâcheux à voir que son air féroce, je veux bien que l'enfant joue, je ne m'y oppose pas, mais c'est bon pour une fois, parce que vous êtes généreux. Voyez-vous, cela n'a rien. Il faut que cela travaille.

– Elle n'est donc pas à vous, cette enfant, demanda l'homme?

– Oh mon Dieu non, monsieur! c'est une petite pauvre que nous avons recueillie comme cela, par charité. Une espèce d'enfant imbécile. Elle doit avoir de l'eau dans la tête. Elle a la tête grosse, comme vous voyez. Nous faisons pour elle ce que nous pouvons, car nous ne sommes pas riches. Nous avons beau écrire à son pays, voilà six mois qu'on ne nous répond plus. Il faut croire que sa mère est morte.

– Ah! dit l'homme, et il retomba dans sa rêverie.

– C'était une pas grand chose que cette mère, ajouta la Thénardier. Elle abandonnait son enfant.

Pendant toute cette conversation, Cosette, comme si un instinct l'eût avertie qu'on parlait d'elle, n'avait pas quitté des yeux la Thénardier. Elle écoutait vaguement.

Cependant les buveurs, tous ivres aux trois quarts, répétaient leur refrain immonde avec un redoublement de gaîté. C'était une gaillardise de haut goût où étaient mêlés la Vierge et l'enfant Jésus. La Thénardier était allée

prendre sa part des éclats de rire. Cosette sous la table regardait le feu qui se réverbérait dans son oeil fixe; elle s'était remise à bercer l'espèce de maillot qu'elle avait fait, et tout en le berçant, elle chantait à voix basse : Ma mère est morte! ma mère est morte! ma mère est morte!

Sur de nouvelles insistances de l'hôtesse, l'homme jaune, «le millionnaire», consentit enfin à souper. – Que veut monsieur? – Du pain et du fromage, dit l'homme. – Décidément c'est un gueux, pensa la Thénardier.

Les ivrognes chantaient toujours leur chanson, et l'enfant, sous la table, chantait aussi la sienne.

Tout à coup Cosette s'interrompit. Elle venait de se retourner et d'apercevoir la poupée des petites Thénardier qu'elles avaient laissée à terre à quelques pas de la table de cuisine.

Alors elle laissa tomber la fausse poupée qu'elle s'était faite, puis elle promena lentement ses yeux autour de la salle. La Thénardier parlait bas à son mari, et comptait de la monnaie, Malvina et Palmyre jouaient avec le chat, les voyageurs mangeaient et buvaient, aucun regard n'était fixé sur elle. Elle n'avait pas un moment à perdre. Elle sortit de dessous la table en rampant sur ses genoux et sur ses mains, s'assura encore une fois qu'on ne la guettait pas, puis se glissa vivement jusqu'à la poupée, et la saisit. Un moment après elle était à sa place, assise, immobile, tournée seulement de manière à faire de l'ombre sur la poupée qu'elle tenait dans ses bras. Ce bonheur de jouer avec une poupée était tellement rare pour elle qu'il avait toute la violence d'une volupté.

Personne ne l'avait vue, excepté le voyageur, qui mangeait lentement son maigre souper.

Cette joie dura près d'un quart d'heure.

Mais, quelque précaution que prit Cosette, elle ne s'apercevait pas qu'un des pieds de la poupée – passait, – et que le feu de la cheminée l'éclairait très vivement. Ce pied rose et lumineux qui sortait de l'ombre frappa subitement le regard de Palmyre qui dit à Malvina : Tiens! ma sœur!

Les deux petites filles s'arrêtèrent, stupéfaites. Cosette avait osé prendre la poupée!

Malvina se leva, et, sans lâcher le chat, alla vers sa mère et se mit à la tirer par sa jupe.

– Mais laisse-moi donc, dit la mère. Qu'est-ce que tu me veux?

– Mère, dit l'enfant, regarde donc!

Et elle désignait du doigt Cosette.

Cosette, elle, tout entière aux extases de la possession, ne voyait et n'entendait plus rien.

Le visage de la Thénardier prit cette expression particulière qui se compose du terrible mêlé aux riens de la vie et qui a fait nommer ces sortes de femmes, mégères.

Cette fois l'orgueil blessé exaspérait encore sa colère. Cosette avait franchi tous les intervalles, Cosette avait attenté à la poupée de «ces demoiselles». Une czarine qui verrait un mougick essayer le grand cordon bleu de son fils n'aurait pas une autre figure.

Elle cria d'une voix que la fureur enrouait.

– Cosette!

Cosette tressaillit comme si la terre eût tremblé sous elle. Elle se retourna.

– Cosette, répéta la Thénardier.

Cosette prit la poupée et la posa doucement à terre avec une sorte de respect mêlé de désespoir. Alors, sans

la quitter des yeux, elle joignit les mains, et ce qui est effrayant à dire dans un enfant de cet âge, elle se les tordit; puis, ce que n'avait pu lui arracher aucune des émotions de la journée, ni la course dans le bois, ni la pesanteur du seau d'eau, ni la perte de l'argent, ni la vue du martinet, ni même la sombre parole qu'elle avait entendu dire à la Thénardier, – elle éclata en sanglots.

Cependant le voyageur s'était levé.

– Qu'est-ce donc, dit-il à la Thénardier?

– Vous ne voyez pas? dit la Thénardier en montrant du doigt le corps du délit qui gisait aux pieds de Cosette.

– Hé bien, quoi? reprit l'homme.

– Cette gueuse, répondit la Thénardier, s'est permis de toucher à la poupée des enfants!

– Tout ce bruit pour cela, dit l'homme! Eh bien, quand elle jouerait avec cette poupée?

– Elle y a touché avec ses mains sales, poursuivit la Thénardier! avec ses affreuses mains!

Ici Cosette redoubla ses sanglots.

– Te tairas-tu! cria la Thénardier.

L'homme alla droit à la porte de la rue, l'ouvrit et sortit.

Il faut croire que depuis plus d'une heure qu'il était là, au milieu de sa rêverie, il avait confusément remarqué cette boutique de bimbeloterie éclairée de lampions et de chandelles si splendidement qu'on l'apercevait à travers la vitre du cabaret comme une illumination.

Dès qu'il fut sorti, la Thénardier profita de son absence pour allonger à Cosette un grand coup de pied sous la table.

La porte se rouvrit, l'homme reparut, il portait dans ses deux mains la poupée fabuleuse dont nous avons parlé

et que tous les enfants du village contemplaient depuis le matin, et il la posa debout devant Cosette en disant :

– Tiens, c'est pour toi.

Cosette leva les yeux, elle avait vu venir l'homme à elle avec cette poupée comme elle eût vu venir le soleil, elle entendit ces paroles inouïes, c'est pour toi, elle le regarda, elle regarda la poupée, puis elle recula lentement, et s'alla cacher tout au fond sous la table dans le coin du mur.

La Thénardier, Palmyre, Malvina, étaient autant de statues. Les buveurs eux-mêmes s'étaient arrêtés. Il s'était fait un silence solennel dans tout le cabaret.

La Thénardier, pétrifiée et muette, recommençait ses conjectures : – Qu'est-ce que c'est que ce vieux? est-ce un pauvre? est-ce un millionnaire? C'est peut-être les deux, c'est-à-dire un voleur.

Le visage du mari Thénardier avait pris cette expression particulière qui se produit sur la figure humaine chaque fois que l'instinct dominant y apparaît avec toute sa puissance bestiale. Le gargottier considérait tour à tour la poupée et le voyageur; il semblait flairer cet homme comme il eût flairé un sac d'argent. Cela ne dura que le temps d'un éclair. Il s'approcha de sa femme et lui dit bas : – Cette machine coûte au moins trente francs. Pas de bêtises. A plat ventre devant l'homme!

Les natures grossières ont cela de commun avec les natures naïves qu'elles n'ont pas de transitions.

– Eh bien, Cosette, dit la Thénardier d'une voix qui voulait être douce et qui était toute composée de ce miel aigre des méchantes femmes, est-ce que tu ne prends pas ta poupée?

Cosette se hasarda à sortir de son trou.

– Ma petite Cosette, reprit le Thénardier d'un air caressant, monsieur te donne une poupée. Prends-la. Elle est à toi.

Cosette considérait la poupée merveilleuse avec une sorte de terreur. Son visage était encore inondé de larmes, mais ses yeux commençaient à s'emplier, comme le ciel au crépuscule du matin, des rayonnements étranges de la joie. Ce qu'elle éprouvait en ce moment-là était un peu pareil à ce qu'elle eût ressenti si on lui eût dit brusquement : Petite, vous êtes la reine de France.

Il lui semblait que si elle touchait à cette poupée le tonnerre en sortirait.

Ce qui était vrai jusqu'à un certain point, car elle se disait que la Thénardier gronderait, – et la battrait.

Pourtant l'attraction l'emporta. Elle finit par s'approcher, et murmura timidement en se tournant vers la Thénardier :

– Est-ce que je peux, madame?

Aucune expression ne saurait rendre cet air à la fois désespéré, épouvanté et ravi.

– Pardi, fit la Thénardier. C'est à toi. Puisque monsieur te la donne.

– Vrai, monsieur, reprit Cosette? est-ce que c'est vrai? c'est à moi, la dame?

L'étranger paraissait avoir les yeux pleins de larmes. Il semblait être à ce point d'émotion où l'on ne parle pas pour ne pas pleurer. Il fit un signe de tête à Cosette, et mit la main de «la dame» dans sa petite main.

Cosette retira vivement sa main, comme si celle de la dame la brûlait, et se mit à regarder le pavé. Nous sommes forcé d'ajouter qu'en cet instant-là elle tirait la langue d'une façon démesurée. Tout à coup elle se

retourna et saisit la poupée avec emportement.

– Je l'appellerai Catherine, dit-elle.

Ce fut un moment bizarre que celui où les haillons de Cosette rencontrèrent et étreignirent les rubans et les fraîches mousselines roses de la poupée.

– Madame, reprit-elle, est-ce que je peux la mettre sur une chaise?

– Oui, mon enfant, répondit la Thénardier.

Maintenant c'étaient Malvina et Palmyre qui regardaient Cosette avec envie.

Cosette posa Catherine sur une chaise, puis s'assit à terre devant elle, et demeura immobile, sans dire un mot, dans l'attitude de la contemplation.

– Joue donc, Cosette, dit l'étranger.

– Oh! je joue, répondit l'enfant.

Cet étranger, cet inconnu qui semblait une visite que la Providence faisait à Cosette, était en ce moment-là ce que la Thénardier haïssait le plus au monde. Pourtant il fallait se contraindre. C'était plus d'émotions qu'elle n'en pouvait supporter, si habituée qu'elle fût à la dissimulation par la copie qu'elle tâchait de faire de son mari dans toutes ses actions. Elle se hâta d'envoyer ses filles coucher, puis elle demanda à l'homme-jaune la permission d'y envoyer aussi Cosette, – qui a bien fatigué aujourd'hui, ajouta-t-elle d'un air maternel. Cosette s'alla coucher emportant Catherine entre ses bras.

La Thénardier allait de temps en temps à l'autre bout de la salle où était son homme, pour se soulager l'âme, disait-elle. Elle échangeait avec son mari quelques paroles d'autant plus furieuses qu'elle n'osait les dire tout haut :

– Vieille bête! qu'est-ce qu'il a donc dans le ventre?

venir nous déranger ici! vouloir que ce petit monstre joue! lui donner des poupées! donner des poupées de quarante francs à une chienne que je donnerais moi pour quarante sous! encore un peu il lui dirait votre majesté comme à la duchesse de Berry! Y a-t-il du bon sens? il est donc enragé, ce vieux mystérieux-là?

– Pourquoi? C'est tout simple, répliquait le Thénardier. Si ça l'amuse! Toi, ça t'amuse que la petite travaille, lui, ça l'amuse qu'elle joue. Il est dans son droit. Un voyageur, ça fait ce que ça veut quand ça paye. Si ce vieux est un philanthrope, qu'est-ce que ça te fait? Si c'est un imbécile, ça ne te regarde pas. De quoi te mêles-tu, puisqu'il a de l'argent?

Langage de maître et raisonnement d'aubergiste qui n'admettaient ni l'un ni l'autre la réplique.

L'homme s'était accoudé sur la table et avait repris son attitude de rêverie. Tous les autres voyageurs, marchands et rouliers, s'étaient un peu éloignés et ne chantaient plus. Ils le considéraient à distance avec une sorte de crainte respectueuse. Ce particulier si pauvrement vêtu, qui tirait les tigres à cinq griffes de sa poche avec tant d'aisance et qui prodiguait des poupées gigantesques à de petites souillons en sabots était certainement un bonhomme magnifique et redoutable.

Plusieurs heures s'écoulèrent. La messe de minuit était dite, le réveillon était fini, les buveurs s'en étaient allés, le cabaret était fermé, la salle basse était déserte, le feu s'était éteint, l'étranger était toujours à la même place et dans la même posture. De temps en temps il changeait le coude sur lequel il s'appuyait. Voilà tout. Mais il n'avait pas dit un mot depuis que Cosette n'était plus là.

Les Thénardier seuls, par convenance et par

curiosité, étaient restés dans la salle. – Est-ce qu’il va passer la nuit comme ça, grommelait la Thénardier? Comme deux heures du matin sonnaient, elle se déclara vaincue et dit à son mari : – Je vais me coucher. Fais-en ce que tu voudras. – Le mari s’assit à une table dans un coin, alluma une chandelle et se mit à lire le Constitutionnel.

Une bonne heure passa ainsi. Le digne aubergiste avait lu au moins trois fois le Constitutionnel. L’étranger ne bougeait pas.

Le Thénardier remua, toussa, cracha, se moucha, fit craquer sa chaise. Aucun mouvement de l’homme. – Est-ce qu’il dort, pensa Thénardier? – L’homme ne dormait pas, mais rien ne pouvait l’éveiller.

Enfin Thénardier ôta son bonnet, s’approcha doucement, et s’aventura à dire :

– Est-ce que monsieur ne va pas reposer?

Ne va pas se coucher lui eût semblé excessif et familier. Reposer sentait le luxe et était du respect. Ces mots-là ont la propriété mystérieuse et admirable de gonfler le lendemain matin le chiffre de la carte à payer. Une chambre où l’on couche coûte vingt sous; une chambre où l’on repose coûte vingt francs.

– Tiens! dit l’étranger. Vous avez raison. Où est votre écurie?

– Monsieur, fit le Thénardier avec un sourire, je vais conduire monsieur.

Il prit la chandelle, l’homme prit son paquet et son bâton, et Thénardier le mena dans une chambre au premier qui était d’une rare splendeur, toute meublée en acajou avec un lit-bateau et des rideaux de calicot rouge.

– Qu’est-ce que c’est que cela, dit le voyageur?

– C’est notre propre chambre de noce, dit l’aubergiste. Nous en habitons une autre, mon épouse et moi. On n’entre ici que trois ou quatre fois dans l’année.

– J’aurais autant aimé l’écurie, dit l’homme brusquement.

Le Thénardier n’eut pas l’air d’entendre cette réflexion peu obligeante.

Il alluma deux bougies de cire toutes neuves qui figuraient sur la cheminée. Un assez bon feu flambait dans l’âtre.

Il y avait sur cette cheminée, sous un bocal, une coiffure de femme en fils d’argent et en fleurs d’oranger.

– Et ceci, qu’est-ce que c’est, reprit l’étranger?

– Monsieur, dit le Thénardier, c’est le chapeau de mariée de ma femme.

Le voyageur regarda l’objet d’un regard qui semblait dire : il y a donc eu un moment où ce monstre a été une vierge!

Quand le voyageur se retourna, l’hôte avait disparu. Le Thénardier s’était éclipsé discrètement, sans oser dire bonsoir, ne voulant pas traiter avec une cordialité irrespectueuse un homme qu’il se proposait d’écorcher royalement le lendemain matin.

L’aubergiste se retira dans sa chambre. Sa femme était couchée, mais elle ne dormait pas. Quand elle entendit le pas de son mari elle se tourna et lui dit :

– Tu sais que je flanque demain Cosette à la porte.

Le Thénardier répondit froidement :

– Comme tu y vas!

Ils n’échangèrent pas d’autres paroles et quelques minutes après leur chandelle était éteinte.

De son côté le voyageur avait déposé dans un coin

son bâton et son paquet. L'hôte parti, il s'assit sur un fauteuil et resta quelque temps pensif. Puis il ôta ses souliers, prit une des deux bougies, souffla l'autre, poussa la porte et sortit de la chambre, regardant autour de lui comme quelqu'un qui cherche. Il traversa un corridor et parvint à l'escalier. Là il entendit un petit bruit très doux qui ressemblait à une respiration d'enfant. Il se laissa conduire par ce bruit et arriva à une espèce d'enfoncement triangulaire pratiqué sous l'escalier ou pour mieux dire formé par l'escalier même. Cet enfoncement n'était autre chose que le dessous des marches. Là, parmi toutes sortes de vieux paniers et de vieux tessons, dans la poussière et dans les toiles d'araignées, il y avait un lit; si l'on peut appeler lit une paillasse trouée jusqu'à montrer la paille et une couverture trouée jusqu'à laisser voir la paillasse. Point de draps. Cela était posé à terre sur le carreau. Dans ce lit Cosette dormait.

L'homme s'approcha, et la considéra.

Cosette dormait profondément, elle était toute habillée. L'hiver elle ne se déshabillait pas pour avoir moins froid. Elle tenait serrée contre elle la poupée dont les grands yeux ouverts brillaient dans l'obscurité. De temps en temps elle poussait un grand soupir comme si elle allait se réveiller, et elle étreignait la poupée dans ses bras presque convulsivement. Il n'y avait à côté de son lit qu'un de ses sabots.

Une porte ouverte près du galetas de Cosette laissait voir une assez grande chambre sombre. L'étranger y pénétra. Au fond, à travers une porte vitrée on apercevait deux petits lits jumeaux très blancs. C'étaient ceux de Malvina et de Palmyre. L'étranger conjectura que cette

chambre communiquait avec celle des époux Thénardier. Il allait se retirer quand son regard rencontra la cheminée; une de ces vastes cheminées d'auberge où il y a toujours un si petit feu, quand il y a du feu, et qui sont si froides à voir. Dans celle-là il n'y avait pas de feu, il n'y avait pas même de cendre; ce qui y était attira pourtant l'attention du voyageur. C'étaient deux petits souliers d'enfant de forme coquette et de grandeur inégale; le voyageur se rappela la gracieuse et immémoriale coutume des enfants qui déposent leur chaussure dans la cheminée le jour de Noël pour y attendre dans les ténèbres quelque étincelant cadeau de leur bon ange. Palmyre et Malvina n'avaient eu garde d'y manquer, et elles avaient mis chacune un de leurs souliers dans la cheminée. Le voyageur se pencha. Le bon ange, c'est-à-dire la mère, avait déjà fait sa visite, et l'on voyait reluire dans chaque soulier une belle pièce de dix sous toute neuve.

L'homme se relevait et allait s'en aller lorsqu'il aperçut au fond, à l'écart, dans le coin le plus obscur de l'âtre, un autre objet. Il regarda, et reconnut un sabot, un affreux sabot du bois le plus grossier, à demi brisé et tout couvert de cendre et de boue desséchée. C'était le sabot de Cosette. Cosette, avec cette touchante confiance des enfants qui peut être trompée toujours sans se décourager jamais, avait mis elle aussi son sabot dans la cheminée.

Il n'y avait rien dans ce sabot.

L'étranger fouilla dans son gilet, se courba, et mit dans le sabot de Cosette un louis d'or.

Puis il regagna sa chambre à pas de loup.

Le lendemain matin, deux heures au moins avant le jour, le mari Thénardier, attablé près d'une chandelle dans la salle basse du cabaret, une plume à la main, composait la carte du voyageur à la redingote jaune, du « philanthrope » comme il l'appelait.

La femme debout, à demi courbée sur lui, le suivait des yeux. Ils n'échangeaient pas une parole. C'était, d'un côté, une méditation profonde, de l'autre, cette admiration religieuse avec laquelle on regarde naître et s'épanouir une merveille de l'esprit humain. On entendait un bruit dans la maison; c'était l'Alouette qui balayait l'escalier.

Après un bon quart d'heure et quelques ratures, le Thénardier produisit ce chef-d'œuvre :

NOTE DU MONSIEUR DU N ^o 1	
Souper.....	3 f.
Chambre.....	10
Bougie.....	5
Feu.....	4
Service.....	1

TOTAL..... 23 fr.

– Vingt-trois francs! s'écria la femme avec un enthousiasme mêlé de quelque hésitation.

Comme tous les grands artistes, le Thénardier n'était pas content.

– Peuh! fit-il.

C'était l'accent de Talleyrand signant au congrès de Vienne.

– Monsieur Thénardier, tu as raison, il doit bien cela, murmura la femme qui songeait à la poupée donnée à Cosette en présence de ses filles, c'est juste, mais c'est trop. Il ne voudra pas payer.

Le Thénardier fit son rire froid, et dit :

– Il payera.

Ce rire était la signification suprême de la certitude et de l'autorité. Ce qui était dit ainsi devait être. La femme n'insista point. Elle se mit à ranger les tables; le mari marchait de long en large dans la salle. Un moment après il ajouta :

– Je dois bien quinze cents francs! moi.

Il alla s'asseoir rêveur au coin de la cheminée, les pieds sur les cendres chaudes.

– Ah ça, reprit la femme, tu n'oublies pas que je flanque Cosette à la porte aujourd'hui? Ce monstre! elle me mange le cœur avec sa poupée! J'aimerais mieux épouser Louis XVIII que de la garder un jour de plus à la maison!

Le Thénardier alluma sa pipe et répondit entre deux bouffées :

– Tu remettras la carte à l'homme.

Puis il sortit.

Il était à peine hors de la salle que le voyageur y entra.

Le Thénardier reparut sur le champ derrière lui et demeura immobile dans la porte entre-bâillée, visible

seulement pour sa femme.

L'homme jaune portait à la main son bâton et son paquet.

– Levé si tôt, dit la Thénardier, est-ce que monsieur nous quitte déjà?

Tout en parlant ainsi, elle tournait d'un air embarrassé la carte dans ses mains et y faisait des plis avec ses ongles. Son visage dur offrait une nuance qui ne lui était pas habituelle, la timidité et le scrupule.

Présenter une pareille note à un homme qui avait si parfaitement l'air d' «un pauvre», cela lui paraissait malaisé.

Le voyageur semblait préoccupé et distrait. Il répondit :

– Oui, madame. Je m'en vais.

– Monsieur, reprit-elle, n'avait donc pas d'affaires à Montfermeil?

– Non. Je passe par ici. Voilà tout. – Madame, ajouta-t-il, qu'est-ce que je dois?

La Thénardier, sans répondre, lui tendit la carte pliée.

L'homme déplia le papier, le regarda, mais son attention était visiblement ailleurs.

– Madame, reprit-il, faites-vous de bonnes affaires dans ce Montfermeil?

– Comme cela, monsieur, répondit la Thénardier stupéfaite de ne point voir d'autre explosion.

Elle poursuivit d'un accent élégiaque et lamentable :

– Oh, monsieur, les temps sont bien durs! et puis nous avons si peu de bourgeois dans nos endroits! C'est tout petit monde, voyez-vous. Si nous n'avions pas par-ci par-là des voyageurs généreux et riches comme monsieur! Nous avons tant de charges. Tenez, cette petite

nous coûte les yeux de la tête.

– Quelle petite?

– Eh bien, la petite, vous savez! Cosette! l'Alouette, comme on dit dans le pays!

– Ah, dit l'homme!

Elle continua :

– Sont-ils bêtes, ces paysans, avec leurs sobriquets! elle a plutôt l'air d'une chauve-souris que d'une alouette. Voyez-vous, monsieur? nous ne demandons pas la charité, mais nous ne pouvons pas la faire. Nous ne gagnons rien, et nous avons gros à payer. La patente, les impositions, les portes et fenêtres, les centimes! Monsieur sait que le gouvernement demande un argent terrible. Et puis j'ai mes filles, moi. Je n'ai pas besoin de nourrir l'enfant des autres.

L'homme reprit de cette voix qu'il s'efforçait de rendre indifférente et dans laquelle il y avait un tremblement :

– Et si l'on vous en débarrassait?

– De qui? de la Cosette?

– Oui.

La face rouge et violente de la gargotière s'illumina d'un épanouissement hideux.

– Ah monsieur! prenez-la, gardez-la, emmenez-la, emportez-la, sucrez-la, truffez-la, buvez-la, mangez-la, et soyez béni de la bonne sainte Vierge et de tous les saints du paradis!

– C'est dit.

– Vrai? vous l'emmenez?

– Je l'emmène.

– Tout de suite?

– Tout de suite. Appelez l'enfant.

– Cosette! cria la Thénardier.

– En attendant, poursuivit l'homme, je vais toujours vous payer ma dépense. Combien est-ce?

Il jeta un coup d'œil sur la carte et ne put réprimer un mouvement de surprise :

– Vingt-trois francs!

Il regarda la gargotière et répéta :

– Vingt-trois francs?

Il y avait dans la prononciation de ces deux mots ainsi répétés l'accent qui sépare le point d'exclamation du point d'interrogation.

La Thénardier avait eu le temps de se préparer au choc. Elle répondit avec assurance :

– Dame oui, monsieur! c'est vingt-trois francs.

L'étranger posa cinq pièces de cinq francs sur la table.

– Allez chercher la petite, dit-il.

En ce moment le Thénardier s'avança au milieu de la salle et dit :

– Monsieur doit vingt-six sous.

– Vingt-six sous, s'écria la femme!

– Vingt sous pour la chambre, reprit le Thénardier froidement, et six sous pour le souper. Quant à la petite, j'ai besoin d'en causer un peu avec monsieur. Laissez-nous, ma femme.

La Thénardier eut un de ces éblouissements que donnent les éclairs imprévus du talent. Elle sentit que le grand acteur entré en scène, ne répliqua pas un mot, et sortit.

Dès qu'ils furent seuls, le Thénardier offrit une chaise au voyageur. Le voyageur s'assit; le Thénardier resta debout, et son visage prit une singulière expression

de bonhomie et de simplicité.

– Monsieur, dit-il, tenez, je vais vous dire. C'est que je l'adore, moi, cette enfant.

L'étranger le regarda fixement.

– Quelle enfant?

– Hé, notre petite Cosette! ne voulez-vous pas nous l'emmener? Eh bien, je parle franchement, vrai comme vous êtes un honnête homme, je ne peux pas y consentir. Elle me ferait faute, cette enfant. J'ai vu ça tout petit. C'est vrai qu'elle nous coûte de l'argent, c'est vrai qu'elle a des défauts, c'est vrai que nous ne sommes pas riches, c'est vrai que j'ai payé plus de quatre cents francs en drogues rien que pour une de ses maladies! Mais il faut bien faire quelque chose pour le bon Dieu. Ça n'a ni père ni mère, je l'ai élevée. J'ai du pain pour elle et pour moi. Au fait j'y tiens, à cette enfant. Vous comprenez, on se prend d'affection; je suis une bonne bête, moi; je ne raisonne pas; je l'aime, cette petite; ma femme est vive; mais elle l'aime aussi. Voyez-vous, c'est comme notre enfant. J'ai besoin que ça babille dans la maison.

L'étranger le regardait toujours fixement. Il continua :

– Pardon, excuse, monsieur, mais on ne donne point son enfant comme ça à un passant. Pas vrai que j'ai raison? Après cela, je ne dis pas, vous êtes riche, vous avez l'air d'un bien brave homme, si c'était pour son bonheur? mais il faudrait savoir. Vous comprenez? une supposition que je la laisserais aller et que je me sacrifierais, je voudrais savoir où elle va, je ne voudrais pas la perdre de vue, je voudrais savoir chez qui elle est, pour l'aller voir de temps en temps, qu'elle sache que son bon père nourricier est là, qu'il veille sur elle. Enfin il y a

des choses qui ne sont pas possibles. Je ne sais seulement pas votre nom. Vous l'emmeneriez, je dirais : eh bien, l'Alouette? où donc a-t-elle passé? Il faudrait au moins voir quelque méchant chiffon de papier, un petit bout de passeport, quoi!

L'étranger, sans cesser de le regarder de ce regard qui va, pour ainsi dire, jusqu'au fond de la conscience, lui répondit d'un accent grave et ferme :

– Monsieur Thénardier, on n'a pas de passeport pour venir à cinq lieues de Paris. Si j'emmène Cosette, je l'emmenai, voilà tout. Vous ne saurez pas mon nom, vous ne saurez pas ma demeure, vous ne saurez pas où elle sera, et mon intention est qu'elle ne vous revoie de sa vie. Je casse le fil qu'elle a au pied, et elle s'en va. Cela vous convient-il? Oui ou non.

De même que les démons et les génies reconnaissent à de certains signes la présence d'un dieu supérieur, le Thénardier comprit qu'il avait affaire à quelqu'un de très fort. Ce fut comme une intuition; il comprit cela avec sa promptitude nette et sagace. La veille, tout en buvant avec les rouliers, tout en fumant, tout en chantant des gaudrioles, il avait passé la soirée à observer l'étranger, le guettant comme un chat et l'étudiant comme un mathématicien. Il l'avait à la fois épié pour son propre compte, pour le plaisir et par instinct, et espionné comme s'il eût été payé pour cela. Pas un geste, pas un mouvement de l'homme à la capote jaune ne lui était échappé. Avant même que l'inconnu manifestât si clairement son intérêt pour Cosette, le Thénardier l'avait deviné. Il avait surpris les regards profonds de ce vieux qui revenaient toujours à l'enfant. Pourquoi cet intérêt? qu'était-ce que cet homme?

pourquoi, avec tant d'argent dans sa bourse, ce costume si misérable? Questions qu'il se posait sans pouvoir les résoudre et qui l'irritaient. Il y avait songé toute la nuit. Ce ne pouvait être le père de Cosette. Était-ce quelque grand-père? Alors pourquoi ne pas se faire connaître tout de suite? Quand on a un droit, on le montre. Cet homme évidemment n'avait pas de droit sur Cosette. Alors qu'était-ce? Le Thénardier se perdait en suppositions. Il entrevoyait tout et ne voyait rien. Quoi qu'il en fût, en entamant la conversation avec l'homme, sûr qu'il y avait un secret dans tout cela, sûr que l'homme était intéressé à rester dans l'ombre, il se sentait fort; à la réponse nette et ferme de l'étranger, quand il vit que ce personnage mystérieux était mystérieux si simplement, il se sentit faible. Il ne s'attendait à rien de pareil. Ce fut la déroute de ses conjectures. Il rallia ses idées. Il pesa tout cela en une seconde. Le Thénardier était un de ces hommes qui jugent d'un coup d'œil une situation. Il estima que c'était le moment de marcher droit et vite. Il fit comme les grands capitaines à cet instant décisif qu'ils savent seuls reconnaître, il démasqua brusquement sa batterie.

– Monsieur, dit-il, il me faut quinze cents francs.

L'étranger prit dans sa poche de côté un vieux portefeuille en cuir noir, l'ouvrit et en tira trois billets de banque qu'il posa sur la table. Puis il appuya son large pouce sur ces billets, et dit au gargotier :

– Faites venir Cosette.

Pendant que ceci se passait, que faisait Cosette?

Cosette, en s'éveillant, avait couru à son sabot. Elle y avait trouvé la pièce d'or. Ce n'était pas un napoléon, c'était une de ces pièces de vingt francs toutes neuves de la restauration sur l'effigie desquelles la petite queue

prussienne avait remplacé la couronne de laurier. Cosette fut éblouie. Sa destinée commençait à l'enivrer. Elle ne savait pas ce que c'était qu'une pièce d'or, elle n'en avait jamais vu, elle la cacha bien vite dans sa poche comme si elle l'avait volée. Cependant elle sentait que cela était bien à elle, elle devinait d'où ce don lui venait, mais elle éprouvait une sorte de joie pleine de peur. Elle était contente, elle était surtout stupéfaite. Ces choses si magnifiques et si jolies ne lui paraissaient pas réelles. La poupée lui faisait peur, la pièce d'or lui faisait peur. Elle tremblait vaguement devant ces magnificences. L'étranger seul ne lui faisait pas peur. Au contraire, il la rassurait. Depuis la veille, à travers ses étonnements, à travers son sommeil, elle songeait dans son petit esprit d'enfant à cet homme qui avait l'air vieux et pauvre et si triste, et qui était si riche et si bon. Depuis qu'elle avait rencontré ce bonhomme dans le bois, tout était comme changé pour elle. Cosette, moins heureuse que la moindre hirondelle du ciel, n'avait jamais su ce que c'est que de se réfugier à l'ombre de sa mère et sous une aile. Depuis cinq ans, c'est-à-dire aussi loin que pouvaient remonter ses souvenirs, la pauvre enfant frissonnait et grelottait. Elle avait toujours été toute nue sous la bise aigre du malheur, maintenant il lui semblait qu'elle était vêtue. Autrefois son âme avait froid, maintenant elle avait chaud. Elle n'était plus seule; il y avait quelqu'un là. Elle n'avait plus autant de crainte de la Thénardier.

Elle s'était mise bien vite à sa besogne de tous les matins. Ce louis, qu'elle avait sur elle, dans ce même gousset de son tablier d'où la pièce de quinze sous était tombée la veille, lui donnait des distractions. Elle n'osait pas y toucher, mais elle passait des cinq minutes à le

contempler, il faut le dire, en tirant la langue. Tout en balayant l'escalier, elle s'arrêtait, et restait là, immobile, oubliant le balai et l'univers entier, occupée à regarder cette étoile briller au fond de sa poche.

Ce fut dans une de ces contemplations que la Thénardier la rejoignit.

Sur l'ordre de l'aubergiste, elle l'était allée chercher. Chose inouïe, elle ne lui donna pas une tape et ne lui dit pas une injure.

– Cosette, dit-elle presque doucement, viens tout de suite.

Un instant après, Cosette entra dans la salle basse.

L'étranger prit le paquet qu'il avait apporté et le dénoua. Ce paquet contenait une petite robe de laine, des bas de laine, des souliers, un vêtement complet pour une fille de huit ans. Tout cela était noir.

– Mon enfant, dit l'homme, prends ceci et va t'habiller bien vite.

Le jour paraissait lorsque ceux des habitants de Montfermeil qui commençaient à ouvrir leurs volets virent passer dans la rue de Paris un bonhomme pauvrement vêtu donnant la main à une petite fille tout en deuil qui portait une grande poupée rose dans ses bras. Ils se dirigeaient du côté de Livry.

C'étaient notre homme et Cosette.

Personne ne connaissait l'homme; comme Cosette n'était plus en guenilles, beaucoup ne la reconnurent pas.

Cosette s'en allait. Avec qui? elle l'ignorait. Où? elle ne savait. Tout ce qu'elle comprenait, c'est qu'elle laissait derrière elle la gargotte Thénardier. Personne n'avait songé à lui dire adieu, ni elle à dire adieu à personne. Elle sortait de cette maison haïe et haïssant.

Elle marchait gravement, ouvrant ses grands yeux et considérant le ciel. Elle avait mis son louis dans la poche de son tablier neuf. De temps en temps elle se penchait et lui jetait un coup d'œil, puis elle regardait le bonhomme. Elle sentait quelque chose comme si elle était près du bon Dieu.

La Thénardier, selon son habitude, avait laissé faire son mari. Elle s'attendait à de grands événements. Quand l'homme et Cosette furent partis, le Thénardier laissa s'écouler un grand quart d'heure, puis il la prit à part et lui montra les quinze cents francs.

– Que ça! dit-elle.

C'était la première fois, depuis le commencement de leur ménage, qu'elle osait critiquer un acte du maître.

Le coup porta.

– Au fait, tu as raison, dit-il, je suis un imbécille. Donne-moi mon chapeau.

Il plia les trois billets de banque, les enfonça dans sa poche et sortit en toute hâte, mais il se trompa et prit d'abord à droite. Quelques voisines auxquelles il s'informa le remirent sur la trace, l'Alouette et l'homme avaient été vus allant dans la direction de Livry. Il suivit cette indication, marchant à grands pas et monologuant.

– Cet homme est évidemment un million habillé en jaune, et moi je suis un animal. Il a d'abord donné vingt sous, puis cinq francs, puis cinquante francs, puis quinze cents francs, toujours aussi facilement. Il aurait donné quinze mille francs. Mais je vais le rattraper.

Et puis ce paquet d'habits préparés d'avance pour la petite, tout cela était singulier; il y avait bien des mystères là-dessous. On ne lâche pas des mystères quand on les

tient. Les secrets des riches sont des éponges pleines d'or; il faut savoir les presser. Toutes ces pensées lui tourbillonnaient dans le cerveau. – Je suis un animal, disait-il.

Quand on est sorti de Montfermeil et qu'on a atteint le coude que fait la route qui va à Livry, on la voit se développer devant soi très loin sur le plateau. Parvenu là, il calcula qu'il devait apercevoir l'homme et la petite. Il regarda aussi loin que sa vue put s'étendre, et ne vit rien. Il s'informa encore. Cependant il perdait du temps. Des passants lui dirent que l'homme et l'enfant qu'il cherchait s'étaient acheminés vers les bois du côté de Gagny. Il se hâta dans cette direction.

Ils avaient de l'avance sur lui, mais un enfant marche lentement et, lui, il allait vite. Et puis le pays lui était bien connu.

Tout à coup il s'arrêta et se frappa le front comme un homme qui a oublié l'essentiel, et qui est prêt à revenir sur ses pas.

– J'aurais dû prendre mon fusil, se dit-il!

Thénardier était une de ces natures doubles qui passent quelquefois au milieu de nous à notre insu et qui disparaissent sans qu'on les ait connues parce que la destinée n'en a montré qu'un côté. Le sort de beaucoup d'hommes est de vivre ainsi à demi submergés. Dans une situation calme et plate, Thénardier avait tout ce qu'il fallait pour faire, – nous ne disons pas pour être, – ce qu'on est convenu d'appeler un honnête commerçant, un bon bourgeois. En même temps, certaines circonstances étant données, certaines secousses venant à soulever sa nature de dessous, il avait tout ce qu'il fallait pour être un scélérat. C'était un boutiquier dans lequel il y avait du

monstre. Satan devait rêver par moments devant ce chef-d'œuvre hideux.

Après une hésitation d'un instant :

– Bah! pensa-t-il, ils auraient le temps d'échapper!

Et il continua son chemin, allant devant lui rapidement, et presque d'un air de certitude, avec la sagacité du chien de chasse.

En effet, quand il eut dépassé les étangs et traversé obliquement la grande clairière qui est à droite de l'avenue de Bellevue, comme il arrivait à cette allée de gazon qui fait presque le tour de la colline et qui recouvre la voûte de l'ancien canal des eaux de l'abbaye de Chelles, il aperçut au-dessus d'une broussaille un chapeau sur lequel il avait déjà échafaudé bien des conjectures. C'était le chapeau de l'homme. La broussaille était basse. Le Thénardier reconnut que l'homme et Cosette étaient assis là. On ne voyait pas l'enfant à cause de sa petitesse, mais on apercevait la tête de la poupée.

Le Thénardier ne se trompait pas. L'homme s'était assis là pour laisser un peu reposer Cosette. Le gargotier tourna la broussaille et apparut brusquement aux regards de ceux qu'il cherchait.

– Pardon excuse, monsieur, dit-il tout essoufflé, mais voici vos quinze cents francs.

En parlant ainsi il tendait à l'étranger les trois billets de banque.

L'homme leva les yeux :

– Qu'est-ce que cela signifie?

Le Thénardier répondit respectueusement :

– Monsieur, cela signifie que je reprends Cosette.

Cosette frissonna et se serra contre le bonhomme.

Lui, il répondit en regardant le Thénardier dans le fond des yeux et en espaçant toutes ses syllabes :

– Vous re-pre-nez-Cosette?

– Oui, monsieur, je la reprends. Je vais vous dire, j’ai réfléchi. Au fait, je n’ai pas le droit de vous la donner. Je suis un honnête homme, voyez-vous. Cette petite n’est pas à moi, elle est à sa mère. C’est sa mère qui me l’a confiée, je ne puis la remettre qu’à sa mère. Vous me direz : Mais la mère est morte. Bon. En ce cas, je ne puis rendre l’enfant qu’à une personne qui m’apporterait un écrit signé de la mère comme quoi je dois remettre l’enfant à cette personne-là. Cela est clair.

L’homme, sans répondre, fouilla dans sa poche et le Thénardier vit reparaître le portefeuille aux billets de banque. Le gargotier eut un frémissement de joie. – Bon! pensa-t-il, tenons-nous. Il va me corrompre! – Avant d’ouvrir le portefeuille, le voyageur jeta un coup d’œil autour de lui. Le lieu était absolument désert. Il n’y avait pas une âme dans le bois ni dans la vallée. L’homme ouvrit le portefeuille et en tira, non la poignée de billets de banque qu’attendait Thénardier, mais un simple petit papier qu’il développa et présenta tout ouvert à l’aubergiste en disant :

– Vous avez raison. Lisez.

Le Thénardier prit le papier, et lut :

« M. sur M. le 25 mars 1823. –

«Monsieur Thénardier – Vous remettrez Cosette à la personne. – On vous paiera toutes les petites choses. – J’ai l’honneur de vous saluer avec considération. –
FANTINE. –

– Vous connaissez cette signature, reprit l’homme?

C’était bien la signature de Fantine. Le Thénardier la

reconnut.

Il n’y avait rien à répliquer. Il sentit deux violents dépit, le dépit de renoncer à la corruption qu’il espérait, et le dépit d’être battu. L’homme ajouta :

– Vous pouvez garder ce papier pour votre décharge.

Le Thénardier se replia en bon ordre.

– Cette signature est assez bien imitée, grommela-t-il entre ses dents, enfin, soit!

Puis il essaya un effort désespéré.

– Monsieur, dit-il, c’est bon. Puisque vous êtes la personne. Mais il faut me payer «toutes les petites choses». On me doit gros.

L’homme se dressa debout et dit en époussetant avec des chiquenaudes sa manche râpée où il y avait de la poussière :

– Monsieur Thénardier, en janvier la mère comptait qu’elle vous devait cent vingt francs; vous lui avez envoyé en février un mémoire de cinq cents francs; vous avez reçu trois cents francs fin février et trois cents francs au commencement de mars. Il s’est écoulé depuis lors neuf mois à quinze francs, prix convenu, cela fait cent trente-cinq francs. Je viens de vous donner quinze cents francs.

Le Thénardier éprouva ce qu’éprouve le loup au moment où il se sent mordu et saisi par la mâchoire d’acier du piège.

– Quel est ce diable d’homme, pensa-t-il?

Il fit ce que fait le loup. Il donna une secousse. L’audace lui avait déjà réussi une fois.

– Monsieur-dont-je-ne-sais-pas-le-nom, dit-il résolument et mettant cette fois les façons respectueuses de côté, je reprendrai Cosette ou vous me donnerez mille

écus.

L'étranger dit tranquillement :

– Viens, Cosette.

Il prit Cosette de la main gauche, et de la droite il ramassa son bâton qui était à terre.

Le Thénardier remarqua l'énormité de la trique et la solitude du lieu.

L'homme s'enfonça dans le bois avec l'enfant, laissant le gargottier immobile et interdit.

Pendant qu'ils s'éloignaient, le Thénardier considérait ses larges épaules un peu voûtées et ses gros poings.

Puis ses yeux, revenant à lui-même, retombaient sur ses bras chétifs et sur ses mains maigres. Cependant l'aubergiste ne lâcha pas prise. – Je veux savoir où il ira, dit-il. – Et il se mit à les suivre à distance. Il lui restait deux choses dans les mains, une ironie, le chiffon de papier signé Fantine, et une consolation, les quinze cents francs.

L'homme emmenait Cosette dans la direction de Livry et de Bondy. Il marchait lentement, la tête baissée, dans une attitude de réflexion et de tristesse. L'hiver avait fait le bois à claire-voie, si bien que le Thénardier ne les perdait pas de vue, tout en restant assez loin. De temps en temps l'homme se retournait et regardait si on ne le suivait pas. Tout à coup il aperçut Thénardier. Il entra brusquement avec Cosette dans un taillis où ils pouvaient tous deux disparaître. – Diantre, dit le Thénardier! – Et il doubla le pas.

L'épaisseur du fourré l'avait forcé de se rapprocher d'eux. Quand l'homme fut au plus épais, il se retourna. Thénardier eut beau se cacher dans les branches; il ne put

faire que l'homme ne le vît pas. L'homme lui jeta un coup d'œil inquiet, puis hocha la tête et reprit sa route. L'aubergiste se remit à le suivre. Ils firent ainsi deux ou trois cents pas. Tout à coup l'homme se retourna encore. Il aperçut l'aubergiste. Cette fois il le regarda d'un air si sombre que le Thénardier jugea «inutile» d'aller plus loin. Thénardier rebroussa chemin.

Jean Tréjean n'était pas mort.

En tombant à la mer, ou plutôt en s'y jetant, il était, comme on l'a vu, sans fers. Il nagea entre deux eaux jusque sous un navire au mouillage auquel était amarrée une embarcation. Il trouva moyen de se cacher dans cette embarcation jusqu'au soir. A la nuit, il se jeta de nouveau à la nage et atteignit la côte à peu de distance du cap Brun; là, comme ce n'était pas l'argent qui lui manquait, il put se procurer des vêtements dans une petite guinguette aux environs de Balaguier, puis il gagna Paris. On vient de le voir à Montfermeil.

Son premier soin, en arrivant à Paris, avait été d'acheter des habits de deuil pour une petite fille de six ans, puis de se procurer un logement et de courir à Montfermeil.

On se souvient que déjà, lors de sa précédente évasion, il y avait fait, ou dans les environs, un voyage mystérieux dont la justice avait eu quelque lueur.

Du reste on le croyait mort, et cela épaississait l'obscurité qui s'était faite sur lui. A Paris, il lui tomba sous la main un des journaux qui enregistraient le fait. Il se sentit rassuré et presque en paix comme s'il était réellement mort.

Le soir même du jour où Jean Tréjean avait tiré Cosette des griffes des Thénardier, il rentra dans Paris.

Il y rentrait à la nuit tombante avec l'enfant, par la barrière de Monceaux. Là il monta dans un cabriolet qui le conduisit à l'esplanade de l'Observatoire. Il y descendit, paya le cocher, prit Cosette par la main, et tous deux, dans la nuit noire, par les rues désertes qui avoisinent l'Ourcine et la Glacière, se dirigèrent vers le boulevard de l'Hôpital.

La journée avait été étrange et remplie d'émotions pour Cosette, on avait souvent changé de voiture, on avait fait des bouts de chemin à pied, elle était fatiguée et Jean Tréjean s'en aperçut à sa main qu'elle tirait davantage en marchant. Il la prit sur son dos; Cosette, sans lâcher Catherine, posa sa tête sur l'épaule de Jean Tréjean, et s'y endormit.

Le promeneur solitaire qui s'aventure dans les pays perdus de la Salpêtrière et qui monte par le boulevard jusque vers la barrière d'Italie arrive à des endroits où l'on pourrait dire que Paris disparaît. Ce n'est pas la solitude, il y a des passants; ce n'est pas la campagne, il y a des maisons et des rues; ce n'est pas une ville, les rues ont des ornières comme les grandes routes et l'herbe y pousse; ce n'est pas un village, les maisons sont trop hautes. Qu'est-ce donc? C'est un lieu habité où il n'y a personne, c'est un lieu désert où il y a quelqu'un; c'est un boulevard de la grande ville, une rue de Paris, plus farouche la nuit qu'une forêt, plus morne le jour qu'un cimetière.

Ce promeneur hasardeux, s'il dépasse le Marché-aux-Chevaux et qu'il consent même à dépasser la rue du Petit-Banquier, après avoir laissé à sa droite un courtil gardé par de hautes murailles, puis un pré où se dressent des meules de tan pareilles à des huttes de castors gigantesques, puis un enclos encombré de bois de charpente avec des tas de souches, de sciures et de copeaux au haut desquels aboie un énorme chien, puis un long mur bas tout en ruine, avec une petite porte noire et en deuil, chargé de mousses qui s'emplissent de fleurs au printemps, puis, au plus désert, une affreuse bâtisse décrépite sur laquelle on lit en grosses lettres : DEFENCE

D’AFFICHER, après avoir franchi l’angle de la rue des Vignes-Saint-Marcel, rencontre uneasure qui, au premier coup d’œil, semble petite comme une chaumière et qui en réalité est grande comme une cathédrale. Cela tient à ce qu’elle se présente sur la voie publique de côté, par le pignon. On n’en voit que la porte et une fenêtre.

Elle n’a qu’un étage.

En l’examinant, le détail qui frappe d’abord, c’est que cette porte n’a jamais pu être que la porte d’un bouge, tandis que cette croisée, si elle avait été coupée dans la pierre de taille au lieu de l’être dans le moellon, pourrait être la croisée d’un hôtel.

La porte n’est autre chose qu’un assemblage de planches vermoulues grossièrement reliées par des traverses. Elle s’ouvre immédiatement sur un roide escalier à hautes marches, boueux, plâtreux, poudreux, de la même largeur qu’elle, qu’on voit de la rue monter droit comme une échelle et disparaître dans l’ombre entre deux murs. Le haut de la baie informe que bat cette porte est masqué d’une volige étroite au milieu de laquelle on a scié un jour triangulaire, tout ensemble lucarne et judas quand la porte est fermée. Sur le dedans de la porte un pinceau trempé dans l’encre a tracé en deux coups de poing le chiffre 52 et au-dessus de la volige le même pinceau a barbouillé le numéro 50. De sorte qu’on hésite. Où est-on? Le dessus de la porte dit : au numéro 50. Le dedans réplique : non. Au numéro 52. De grosses toiles d’araignées couleur de poussière pendent comme des draperies au judas triangulaire.

La fenêtre est large, suffisamment élevée, garnie de persiennes et de châssis à grands carreaux; seulement ces grands carreaux ont des blessures variées, à la fois

cachées et trahies par un ingénieux bandage en papier, et les persiennes, disloquées et descellées, menacent plutôt les passants qu’elles ne gardent les habitants. Les abat-jour horizontaux y manquent çà et là et sont naïvement remplacés par des planches clouées perpendiculairement; si bien que la chose commence en persienne et finit en volet.

Cette porte qui a l’air immonde et cette fenêtre qui a l’air honnête, quoique délabrée, ainsi vues sur la même maison, font l’effet de deux mendiants dépareillés qui iraient ensemble et marcheraient côte à côte, avec deux mines différentes sous les mêmes haillons, l’un ayant toujours été un gueux, l’autre ayant été un gentilhomme.

L’escalier mène à un corps de bâtiment très vaste qui ressemble à un hangar dont on aurait fait une maison. Ce bâtiment a pour tube intestinal un long corridor sur lequel s’ouvrent des espèces de compartiments, à la rigueur logeables et plutôt semblables à des échoppes qu’à des cellules. Tout cela est obscur, fâcheux, blafard, mélancolique, sépulcral; traversé, selon que les fentes sont dans le toit ou dans la porte, par des rayons froids ou par des bises glacées. Une particularité intéressante et pittoresque de ce genre d’habitation, c’est l’énormité des araignées.

A gauche de la porte d’entrée sur le boulevard, à hauteur d’homme, une lucarne qu’on a murée fait une niche carrée pleine de pierres que les enfants y jettent en passant.

Une partie de ce bâtiment a été dernièrement démolie. Ce qui en reste aujourd’hui peut encore faire juger de ce qu’il a été. Le tout, dans son ensemble, n’a guère plus d’une centaine d’années. Cent ans, c’est la

jeunesse d'une église et la vieillesse d'une maison. Il semble que le logis de l'homme participe de sa brièveté et le logis de Dieu, de son éternité.

Vis-à-vis cette maison, se dresse un grand orme du boulevard à peu près mort; presque en face s'ouvre la rue de la barrière des Gobelins, rue sans maisons, non pavée, plantée d'arbres mal venus, verte ou fangeuse selon la saison, qui allait aboutir carrément au mur d'enceinte de Paris. Une odeur de couperose sort par bouffées des toits d'une fabrique voisine.

La barrière est tout près.

Cette barrière elle-même jette dans l'esprit des figures funestes. C'est le chemin de Bicêtre. C'est par là que, sous l'empire et la restauration, rentraient à Paris les condamnés à mort le jour de leur exécution. C'est là que fut commis vers 1829 ce mystérieux assassinat dit «de la barrière de Fontainebleau» dont la justice n'a pu découvrir les auteurs, problème sinistre qui n'a pas été éclairci, énigme effroyable qui n'a pas été ouverte. Faites quelques pas, vous trouvez le champ de l'Alouette et cette fatale rue Croulebarbe où Ulbach poignarda la chevrière d'Ivry au bruit du tonnerre, comme dans un mélodrame. Quelques pas encore, et vous arrivez aux abominables ormes étêtés de la barrière Saint-Jacques, cette mesquine et honteuse place de Grève d'une société boutiquière et bourgeoise, toujours occupée de l'utile jamais du juste et du vrai, qui a reculé devant la peine de mort, n'osant ni l'abolir avec grandeur, ni la maintenir avec autorité.

Il y a vingt-cinq ans, en laissant à part cette place Saint-Jacques qui était comme prédestinée et qui a toujours été horrible, le point le plus morne peut-être de

tout ce morne boulevard était l'endroit, si peu attrayant encore aujourd'hui, où l'on rencontre la mesure 50-52.

Aux idées funèbres qui vous y saisissaient, on se sentait entre la Salpêtrière dont on entrevoyait le dôme et Bicêtre dont on touchait la barrière. Si loin que la vue pût s'étendre, elle ne rencontrait que les abattoirs, le mur d'enceinte et quelques rares façades d'usines pareilles à des casernes ou à des monastères; partout des baraques et des plâtras, de vieux murs noirs comme des linceuls, des murs neufs blancs comme des suaires; partout des rangées d'arbres parallèles, des bâtisses tirées au cordeau, de longues lignes froides et la tristesse lugubre des angles droits. Pas un accident de terrain, pas un caprice d'architecture, pas un pli. C'était un ensemble glacial, régulier, hideux. Rien ne serre le cœur comme la symétrie. C'est que la symétrie, c'est l'ennui, et l'ennui est le fond même du deuil. Le désespoir bâille. On peut rêver quelque chose de plus terrible qu'un enfer où l'on souffre, c'est un enfer où l'on s'ennuierait. Si cet enfer existait, ce morceau du boulevard de l'Hôpital en eût pu être l'avenue.

Cependant, quand le jour s'en va, l'hiver surtout, lorsque la bise de nuit arrache aux ormes leurs dernières feuilles rousses; quand l'ombre est profonde et sans étoiles, ou quand la lune et le vent font des trous dans les nuages, ce boulevard devient tout à coup effrayant. Les lignes droites s'enfoncent et se perdent dans les ténèbres comme des tronçons de l'infini. Le passant ne peut s'empêcher de songer aux innombrables traditions patibulaires du lieu. La solitude de cet endroit où il s'est commis tant de crimes a quelque chose d'affreux. On pressent des pièges dans cette obscurité, toutes les formes

confuses de l'ombre semblent suspectes, et les fossés qu'on aperçoit entre chaque arbre semblent des fosses. Le jour, c'est laid; le soir, c'est lugubre; la nuit, c'est sinistre.

L'été, au crépuscule, on voit çà et là quelques vieilles femmes, assises au pied des ormes sur des bancs moisissés par les pluies. Ces bonnes vieilles mendient volontiers.

Du reste ce quartier, qui a plutôt l'air suranné qu'antique, tend à se transformer. Ceux qui veulent le voir doivent se hâter. Chaque jour quelque détail de cet ensemble s'en va. Depuis six ans, l'embarcadère du chemin de fer d'Orléans est là, à côté du vieux faubourg et le travaille. Partout où l'on place, sur la lisière d'une capitale, l'embarcadère d'un chemin de fer, c'est la mort d'un faubourg et la naissance d'une ville. Il semble qu'autour de ces grands centres du mouvement des peuples, au roulement de ces puissantes machines, au souffle de ces monstrueux chevaux de la civilisation qui mangent du charbon et vomissent du feu, la terre pleine de germes tremble et s'ouvre pour engloutir les anciennes demeures des hommes et laisser sortir les nouvelles. Les vieilles maisons croulent, les maisons neuves montent.

Déjà les antiques rues étroites qui avoisinent les fossés Saint-Victor et le Jardin des Plantes s'ébranlent, violemment traversées trois ou quatre fois chaque jour par ces courants de diligences, de fiacres et d'omnibus qui, dans un temps donné, refouleront les maisons à droite et à gauche; car il y a des choses bizarres à énoncer qui sont rigoureusement exactes, et de même qu'il est vrai de dire que dans les grandes villes le soleil fait végéter et croître les façades des maisons au midi, il est certain que le passage fréquent des voitures élargit les

rues. Les symptômes sont évidents; déjà, aux recoins les plus sauvages de ce quartier séculaire, le pavé se montre, les trottoirs commencent à ramper et à s'allonger, même là où il n'y a pas encore de passants. Le jour où l'on y verra fumer les marmites noires du bitume, on pourra dire que la civilisation est arrivée rue de Lourcine et que Paris est entré dans le faubourg Saint-Marceau.

Ce fut devant cette mesure 50-52 que Jean Tréjean s'arrêta. Comme les oiseaux fauves, il avait choisi le lieu le plus désert pour y faire son nid.

Il fouilla dans son gilet, y prit une sorte de passe-partout, ouvrit la porte, entra, puis la referma avec soin, et monta l'escalier, portant toujours Cosette. Au haut de l'escalier, il tira de sa poche une autre clef avec laquelle il ouvrit une autre porte. La chambre où il entra et qu'il referma sur le champ était une espèce de galetas assez spacieux meublé d'un matelas posé à terre, d'une table et de quelques chaises. Un poêle allumé et dont on voyait la braise était dans un coin. Le réverbère du boulevard éclairait vaguement cet intérieur pauvre. Au fond il y avait un cabinet avec un lit de sangle. Jean Tréjean porta l'enfant sur ce lit et l'y déposa sans qu'elle s'éveillât.

Il battit le briquet, alluma une chandelle, et comme il l'avait fait la veille, il se mit à considérer Cosette avec des yeux pleins d'extase où l'expression de la bonté allait presque jusqu'à l'égarement. La petite fille, avec cette confiance tranquille qui n'appartient qu'à l'extrême force et qu'à l'extrême faiblesse, s'était endormie sans savoir avec qui elle était, et continuait de dormir sans savoir où elle était.

Jean Tréjean se courba et baisa la main de cette enfant.

Neuf mois auparavant il baisait la main de la mère qui, elle aussi, venait de s'endormir.

Le même sentiment douloureux, religieux, ineffable, lui remplissait le cœur.

Il s'agenouilla près du lit de Cosette.

Il faisait grand jour que Jean Tréjean priait toujours et que l'enfant dormait encore. Un rayon pâle du soleil de décembre passait à travers la croisée du galetas et traînait sur le plafond de longs filandres d'ombre et de lumière. Tout à coup une charrette de carrier, lourdement chargée, qui passait sur la chaussée du boulevard ébranla la baraque comme un roulement de tonnerre et la fit trembler du haut en bas.

– Voilà, madame! cria Cosette réveillée en sursaut.

Et elle se jeta à bas du lit, les paupières encore à demi fermées par la pesanteur du sommeil, étendant le bras vers l'angle du mur.

– Ah mon Dieu! mon balai! dit-elle.

Elle ouvrit tout à fait les yeux, et vit le visage souriant de Jean Tréjean.

– Ah, tiens, c'est vrai! dit l'enfant. Bonjour, monsieur.

Les enfants acceptent tout de suite et familièrement la joie et le bonheur.

Cosette aperçut Catherine au pied de son lit, et s'en empara, et tout en jouant elle faisait cent questions à Jean Tréjean. – Où elle était? Si c'était grand, Paris? Si madame Thénardier était bien loin? Si elle ne reviendrait pas? etc., etc. Tout à coup elle s'écria : – Comme c'est joli ici!

C'était un affreux bouge; mais elle se sentait libre.

– Faut-il pas que je balaye, reprit-elle enfin?

– Joue, dit Jean Tréjean.

La journée se passa ainsi. Cosette était inexprimablement heureuse entre cette poupée et ce bonhomme.

Le lendemain au point du jour, Jean Tréjean était près du lit de Cosette. Il attendit là, immobile, et il la regarda se réveiller.

Quelque chose de nouveau lui entra dans l'âme.

Jean Tréjean n'avait jamais rien aimé. Depuis vingt-cinq ans il était seul au monde. Il n'avait jamais été père, amant, mari, ami. Le cœur de ce vieux forçat était plein de virginités. Sa sœur et les enfants de sa sœur ne lui avaient laissé qu'un souvenir vague et lointain qui avait fini par s'évanouir presque entièrement. Il avait fait tous ses efforts pour les retrouver, et n'ayant pu les retrouver, il les avait oubliés. La nature humaine est ainsi faite. Les autres émotions tendres de sa jeunesse, s'il en avait eu, étaient tombées dans un abîme.

Quand il vit Cosette, quand il l'eut prise, emportée et délivrée, il sentit se remuer ses entrailles. Tout ce qu'il y avait de passionné et d'affectueux en lui s'éveilla et se précipita vers cet enfant. Il allait près du lit où elle dormait, et il y tremblait de joie; il éprouvait des épreintes comme une mère et il ne savait ce que c'était; car c'est une chose bien obscure et bien douce que ce grand et étrange mouvement d'un cœur qui se met à aimer.

Pauvre vieux cœur tout neuf!

Seulement, comme il avait cinquante-quatre ans et que Cosette en avait six, tout ce qu'il aurait pu avoir

d'amour dans toute sa vie se fondit en une céleste et ineffable paternité.

C'était la deuxième apparition lumineuse de sa vie. L'évêque avait fait lever à son horizon l'aube de la vertu; Cosette y faisait lever l'aube de l'amour.

Les premiers jours s'écoulèrent dans cet éblouissement.

De son côté, Cosette, elle aussi, devenait autre, à son insu, pauvre petit être! Elle était si petite quand sa mère l'avait quittée qu'elle ne s'en souvenait plus. Comme tous les enfants, pareils aux jeunes pousses de la vigne qui s'accrochent à tout, elle avait essayé d'aimer. Elle n'y avait pu réussir. Tous l'avaient repoussée, les Thénardier, leurs enfants, d'autres enfants. Elle avait aimé le chien, qui était mort. Après quoi, rien n'avait voulu d'elle, ni personne. Chose lugubre à dire et que nous avons déjà indiquée, à six ans elle avait le cœur froid. Ce n'était pas sa faute, ce n'était point la faculté d'aimer qui lui manquait; hélas! c'était la possibilité. Aussi, dès le premier jour, tout ce qui pouvait aimer en elle se mit à aimer ce bonhomme. Elle éprouvait ce qu'elle n'avait jamais ressenti, une sensation d'épanouissement.

Le bonhomme ne lui faisait même plus l'effet d'être vieux, ni d'être pauvre. Elle trouvait Jean Tréjean beau, de même qu'elle trouvait le galetas joli.

La nature, cinquante ans d'intervalle, avaient mis une séparation profonde entre Jean Tréjean et Cosette; la destinée la combla. La destinée unit brusquement et fiança avec son irrésistible puissance ces deux existences orphelines, différentes par l'âge, semblables par le deuil. L'une en effet complétait l'autre. L'instinct de Cosette cherchait un père comme l'instinct de Jean Tréjean

cherchait un enfant. Se rencontrer, ce fut se trouver. Au moment mystérieux où leurs deux mains se touchèrent, elles se soudèrent. Quand ces deux âmes s'aperçurent, elles se reconnurent comme étant le besoin l'une de l'autre et s'embrassèrent étroitement.

Du reste, Jean Tréjean avait bien choisi son asile. Il était là dans une paix profonde +++++ .

Le rez-de-chaussée de la maison était un appentis qui servait de remise à des maraîchers voisins, et n'avait aucune communication avec le premier étage qui contenait plusieurs chambres et quelques greniers dont un seulement était occupé par une vieille femme qui faisait le ménage de Jean Tréjean. Tout le reste était inhabité.

C'était cette vieille femme, ornée du nom de principale locataire et en réalité chargée des fonctions de portière, qui lui avait loué ce logis dans la journée de Noël. Il s'était donné à elle pour un rentier ruiné par les bons d'Espagne qui allait venir demeurer là avec sa petite-fille. Il avait payé six mois d'avance et chargé la vieille de meubler la chambre et le cabinet comme on a vu. C'était cette bonne femme qui avait allumé le poêle et tout préparé le soir de leur arrivée.

Ces deux êtres menaient dans ce taudis misérable une vie très heureuse.

Dès l'aube Cosette riait, jasait, chantait. Les enfants ont leur chant du matin comme les oiseaux.

Il arrivait quelquefois que Jean Tréjean lui prenait sa petite main rouge et crevassée d'engelures et la baisait. La pauvre enfant, accoutumée à être battue, ne savait ce que cela voulait dire, et s'en allait toute honteuse.

Par moments elle devenait sérieuse et elle considérait sa petite robe noire. Cosette n'était plus en guenilles, elle

était en deuil. Elle sortait de la misère et elle entrait dans la vie.

Jean Tréjean s'était mis à lui apprendre à lire. Quelquefois, tout en faisant épeler l'enfant, il songeait que c'était avec l'idée de faire le mal qu'il avait appris à lire au bague. Cette idée avait tourné à montrer à lire à un enfant. Alors il souriait du sourire pensif des anges et il tombait dans une rêverie profonde.

Les bonnes pensées ont leurs abîmes comme les mauvaises.

Apprendre à lire à Cosette, et la laisser jouer, c'était là à peu près tout. Et puis il lui parlait de sa mère et il la faisait prier.

Il passait des heures à la contempler habillant et déshabillant sa poupée, et à l'écouter gazouiller. La vie lui paraissait désormais pleine d'intérêt, les hommes lui semblaient bons et justes, il ne reprochait dans sa pensée plus rien à personne, il ne voyait aucune raison de ne pas vieillir très vieux maintenant que cette enfant l'aimait. Il se voyait tout un avenir éclairé par Cosette comme par une charmante lumière. Les meilleurs ne sont pas exempts d'une pensée égoïste. Par moments il songeait avec une sorte de joie qu'elle serait laide.

Ceci n'est qu'une opinion personnelle, mais pour dire notre pensée tout entière, au point où en était Jean Tréjean quand il se mit à aimer Cosette, il ne nous est pas prouvé qu'il n'ait pas eu besoin de ce ravitaillement pour persévérer dans le bien. Il venait de voir sous de nouveaux aspects la méchanceté des hommes et la misère de la société, aspects incomplets et qui ne montraient fatalement qu'un côté du vrai, le sort de la femme résumé dans Fantine, l'autorité publique personnifiée dans Javert;

il était retourné au bague, cette fois pour avoir bien fait; de nouvelles amertumes l'avaient abreuvé, le dégoût et la lassitude le reprenaient, le souvenir même de l'évêque touchait peut-être à quelque moment d'éclipse, sauf à reparaître plus tard lumineux et triomphant, mais enfin ce souvenir sacré s'affaiblissait. Qui sait si Jean Tréjean n'était pas à la veille de se décourager et de retomber? Il aima, et il redevint fort. Hélas! il n'était guère moins chancelant que Cosette. Il la protégea et elle l'affermir. Grâce à lui, elle put marcher dans la vie, grâce à elle, il put continuer dans la vertu. Il fut le soutien de cet enfant et cet enfant fut son point d'appui. O mystère insondable et divin des équilibres de la destinée!

Jean Tréjean avait la précaution de ne sortir jamais le jour. Tous les soirs, au crépuscule, il se promenait une heure ou deux, quelquefois seul, souvent avec Cosette, cherchant les contre'allées du boulevard les plus solitaires, ou entrant dans les églises à la tombée de la nuit. Il allait volontiers à Saint-Médard qui est l'église la plus proche. Quand il n'emmenait pas Cosette, elle restait avec la vieille femme; mais c'était la joie de l'enfant de sortir avec le bonhomme. Elle préférait une heure avec lui même aux tête-à-tête ravissants de Catherine. Il marchait en la tenant par la main et en lui disant des choses douces.

Ils vivaient sobrement, ayant toujours un peu de feu, mais comme des gens très gênés. Jean Tréjean n'avait rien changé au mobilier du premier jour; seulement il avait fait mettre une porte au cabinet de Cosette.

Il avait toujours sa redingote jaune, sa culotte noire et son vieux chapeau. Dans la rue on le prenait pour un pauvre. Il arrivait quelquefois que des bonnes femmes se retournaient et lui donnaient un sou. Jean Tréjean recevait

le sou et saluait profondément. Il arrivait aussi parfois qu'il rencontrait quelque misérable demandant la charité, alors il regardait derrière lui si personne ne le voyait, s'approchait furtivement du malheureux, lui mettait dans la main une pièce de monnaie, souvent une pièce d'argent, et s'éloignait rapidement. Cela avait ses inconvénients. On commençait à le connaître dans le quartier sous le nom du mendiant qui fait l'aumône.

La vieille principale locataire, qui n'avait guère autre chose à faire que d'être curieuse et un peu envieuse observait beaucoup Jean Tréjean, sans qu'il s'en doutât. Elle était un peu sourde, ce qui la rendait bavarde. Il lui restait de son passé deux dents, l'une en haut, l'autre en bas, qu'elle cognait toujours l'une contre l'autre. Elle avait fait des questions à Cosette qui, ne sachant rien, n'avait pu rien dire, sinon qu'elle venait de Montfermeil. Un matin, la vieille aperçut Jean Tréjean qui entrait, d'un air qui parut à la vieille particulier, dans un des compartiments inhabités de la mesure. Elle le suivit sur la pointe des pieds, et put l'observer, sans en être vue, par la fente de la porte qui était tout contre. Jean Tréjean, pour plus de précaution sans doute, tournait le dos à cette porte. La vieille le vit fouiller dans sa poche et y prendre un étui, des ciseaux et du fil, puis il se mit à découdre la doublure d'un pan de sa redingote et il tira de l'ouverture un morceau de papier jaunâtre qu'il déplia. La vieille reconnut avec épouvante que c'était un billet de mille francs. C'était le second ou le troisième qu'elle voyait depuis qu'elle était au monde. Elle s'enfuit très effrayée. Un moment après Jean Tréjean l'aborda et la pria d'aller lui changer ce billet de mille francs, ajoutant que c'était le semestre de sa rente qu'il avait touché la veille. – Où?

pensa la vieille. Il n'est sorti qu'à six heures du soir, et le trésor n'est pas ouvert à cette heure-là. La vieille alla changer le billet et fit ses conjectures. Ce billet de mille francs, commenté et multiplié, produisit une foule de conversations effarées parmi les commères de la rue des Vignes-Saint-Marcel.

Les jours suivants la vieille scruta la redingote qui avait été recousue. La bonne femme trouva moyen de la palper, et crut sentir dans les pans et dans les entournures des épaisseurs de papier. D'autres billets de mille francs sans doute!

Elle remarqua en outre qu'il y avait toutes sortes de choses dans les poches, non seulement les aiguilles, les ciseaux et le fil qu'elle avait vus, mais un gros portefeuille, un très grand couteau, et jusqu'à un rouleau de corde assez volumineux. Chaque poche de cette redingote avait l'air d'être une façon d'en-cas pour des événements imprévus.

Les habitants de la mesure atteignirent ainsi les derniers jours de l'hiver.

Il y avait près de Saint-Médard un pauvre qui s'accroupissait sur la margelle d'un puits banal condamné, et auquel Jean Tréjean faisait volontiers la charité. Il ne passait guère devant cet homme sans lui donner quelques sous. Parfois il lui parlait. Les envieux de ce mendiant disaient qu'il était de la police. C'était un vieux bedeau de soixante-quinze ans qui marmottait continuellement des oraisons.

Un soir que Jean Tréjean passait par là et n'avait pas Cosette avec lui, il aperçut le mendiant à sa place ordinaire sous le réverbère qu'on venait d'allumer. Cet homme, selon son habitude, semblait prier et était tout courbé. Jean Tréjean alla à lui et lui mit dans la main son aumône accoutumée. Le mendiant leva brusquement les yeux, regarda fixement Jean Tréjean, puis baissa rapidement la tête. Ce mouvement fut comme un éclair, Jean Tréjean eut un tressaillement. Il lui sembla qu'il venait d'entrevoir à la lueur du réverbère, non le visage placide et béat du vieux bedeau, mais une figure effrayante et connue. Il éprouva ce qu'éprouverait un homme qui se trouverait tout à coup dans l'ombre face à face avec un tigre. Il recula terrifié et pétrifié, n'osant ni respirer, ni parler, ni rester, ni fuir, considérant le mendiant qui avait baissé sa tête couverte d'un haillon et semblait ne plus savoir qu'il était là. Dans ce moment

étrange un instinct, peut-être l'instinct mystérieux de la conservation, fit que Jean Tréjean ne prononça pas une parole. Le mendiant avait la même taille, les mêmes guenilles, la même apparence que tous les jours. – Bah! ... dit Jean Tréjean, je suis fou! je rêve! impossible! – Et il rentra rêveur.

C'est à peine s'il osait s'avouer à lui-même que cette figure qu'il avait cru voir était la figure de Javert.

La nuit, en y songeant, il regretta de n'avoir pas questionné l'homme pour le forcer à lever la tête une seconde fois.

Le lendemain à la nuit tombante il y retourna. Le mendiant était à sa place. – Bonjour, bonhomme, dit résolument Jean Tréjean en lui donnant un sou. Le mendiant leva la tête et répondit d'une voix tremblante : – Merci, mon bon monsieur. – C'était bien le vieux bedeau.

Jean Tréjean se sentit pleinement rassuré. Il se mit à rire. – Où diable ai-je été voir là Javert, pensa-t-il? Ah ça, est-ce que je vais avoir des visions? – Il n'y songea plus.

Quelques jours après, il pouvait être neuf heures du soir, il était dans sa chambre et il faisait épeler Cosette à haute voix, il entendit ouvrir, puis refermer la porte de la mesure. Cela lui parut singulier. La vieille, qui seule habitait avec lui la maison, se couchait toujours à la nuit pour ne point user de chandelle. Jean Tréjean fit signe à Cosette de se taire. Il entendit qu'on montait l'escalier. A la rigueur, ce pouvait être la vieille qui avait pu se trouver malade et aller chez l'apothicaire. Jean Tréjean écouta. Le pas était lourd et sonnait comme le pas d'un homme; mais la vieille portait de gros souliers et rien ne ressemble au pas d'un homme comme le pas d'une vieille femme. Cependant Jean Tréjean souffla sa chandelle.

Il avait envoyé Cosette au lit en lui disant tout bas : – Couche-toi bien doucement, – et pendant qu'il la baisait au front, les pas s'étaient arrêtés. Jean Tréjean demeura en silence, immobile, le dos tourné à la porte, assis sur sa chaise dont il n'avait pas bougé, retenant son souffle dans l'obscurité. Au bout d'un temps assez long, n'entendant plus rien, il se retourna sans faire de bruit, et comme il levait les yeux vers la porte de sa chambre, il vit une lumière par le trou de la serrure. Cette lumière faisait une sorte d'étoile sinistre dans le noir de la porte et du mur. Il y avait évidemment là quelqu'un qui tenait une chandelle à la main, et qui écoutait.

Quelques minutes s'écoulèrent, et la lumière s'en alla. Seulement il n'entendit plus aucun bruit de pas, ce qui semblait indiquer que celui qui était venu écouter à la porte avait ôté ses souliers.

Jean Tréjean se jeta tout habillé sur son lit et ne put fermer l'œil de la nuit.

Au point du jour, il entendit comme le grincement d'une porte qui s'ouvrait à quelque mansarde du fond du corridor, puis il entendit le même pas d'homme qui avait monté l'escalier la veille. Le pas s'approchait. Il se jeta à bas du lit et appliqua son oeil au trou de sa serrure, lequel était assez grand, espérant voir au passage l'être quelconque qui avait passé la nuit dans la mesure et qui avait écouté à sa porte. C'était un homme en effet qui passa, cette fois sans s'arrêter, devant la chambre de Jean Tréjean. Le corridor était encore trop sombre pour qu'on pût distinguer son visage; mais quand l'homme arriva à l'escalier, un rayon de la lumière du dehors le fit saillir comme une silhouette, et Jean Tréjean le vit de dos complètement. L'homme était de haute taille, vêtu d'une

redingotte longue, avec un gourdin sous son bras. C'était l'encolure formidable de Javert.

Jean Tréjean aurait pu essayer de le revoir par sa fenêtre sur le boulevard. Mais il eût fallu ouvrir cette fenêtre, il n'osa pas.

Il était évident que cet homme était entré avec une clef et comme chez lui. Qui lui avait donné cette clef? qu'est-ce que cela voulait dire?

A sept heures du matin, quand la vieille vint faire le ménage, Jean Tréjean lui jeta un coup d'œil pénétrant, mais il ne l'interrogea pas. La bonne femme était comme à l'ordinaire.

Tout en balayant, elle lui dit :

– Monsieur a peut-être entendu quelqu'un qui entrait cette nuit?

A cet âge et sur ce boulevard, neuf heures du soir, c'est la nuit la plus noire.

– A propos, c'est vrai, répondit-il de l'accent le plus naturel. Qui était-ce donc?

– C'est un nouveau locataire, dit la vieille, qu'il y a dans la maison.

– Et qui s'appelle?

– Je ne sais plus trop. Monsieur Dumont ou Daumont. Un nom comme cela.

– Et qu'est-ce qu'il est, ce monsieur Dumont?

La vieille le considéra avec ses petits yeux gris et répondit :

– Un rentier, comme vous.

Elle n'avait peut-être aucune intention. Jean Tréjean crut lui en démêler une.

Quant la vieille fut partie, il fit un rouleau d'une centaine de francs qu'il avait dans une armoire et le mit

dans sa poche. Quelque précaution qu'il prit dans cette opération pour qu'on ne l'entendît pas remuer de l'argent, une pièce de cent sous lui échappa des mains et roula bruyamment sur le carreau.

A la brune, il descendit et regarda avec attention de tous les côtés sur le boulevard. Il n'y vit personne. Le boulevard semblait absolument désert. Il est vrai qu'on peut s'y cacher derrière les arbres.

Il remonta.

– Viens, dit-il à Cosette.

Il la prit par la main, et ils sortirent tous deux.

Jean Tréjean avait tout de suite quitté le boulevard et s'était engagé dans les rues, faisant le plus de zig-zags qu'il pouvait, revenant quelquefois brusquement sur ses pas pour s'assurer qu'il n'était pas suivi.

C'était une nuit de pleine lune. Il n'en fut pas fâché. La lune, encore très près de l'horizon, coupait dans les rues de grands pans d'ombre et de lumière. Jean Tréjean pouvait se glisser le long des maisons et des murs dans le côté sombre et observer le côté clair. Il ne réfléchissait peut-être pas assez que le côté obscur lui échappait. Pourtant, dans toutes les ruelles désertes qui avoisinent la rue de Poliveau, il crut être certain que personne ne venait derrière lui.

Cosette marchait sans faire de questions. Les souffrances des six premières années de sa vie avaient introduit quelque chose de passif dans sa nature. D'ailleurs, elle était habituée, sans trop s'en rendre compte, aux singularités du bonhomme et aux bizarreries de la destinée. Et puis elle se sentait en sûreté, étant avec lui.

Jean Tréjean, pas plus que Cosette, ne savait où il allait. Il se confiait à Dieu comme elle se confiait à lui. Il lui semblait qu'il tenait, lui aussi, quelqu'un de plus grand que lui par la main, quelqu'un d'invisible qui le menait. Du reste il n'avait aucune idée arrêtée, aucun

plan, aucun projet. Il n'était même pas absolument sûr que ce fût Javert, et puis ce pouvait être Javert sans que Javert sût que c'était lui Jean Tréjean. N'était-il pas déguisé? ne le croyait-on pas mort? Cependant depuis quelques jours il se passait des choses qui devenaient singulières. Il ne lui en fallait pas davantage. Il était déterminé à ne plus rentrer dans le numéro 50-52. Comme la bête chassée du gîte, il cherchait un trou où se cacher et où se loger.

Il décrivit plusieurs labyrinthes variés dans le quartier Mouffetard, déjà endormi comme un faubourg parisien, il combina de diverses façons, dans des stratégies savantes, la rue Censier et la rue Copeau, la rue du Battoir-Saint-Victor et la rue du Puits-l'Hermite. Il y a par là des logeurs, mais il n'y entrait même pas, ne trouvant point ce qui lui convenait. Par exemple, il ne doutait pas que, si, par hasard, on avait cherché sa piste, on ne l'eût perdue.

Comme neuf heures sonnaient à Saint-Etienne-du-Mont, il traversait la rue de Pontoise devant le bureau du commissaire de police qui est au n^o 14. L'instinct dont nous parlions plus haut fit qu'il se retourna en ce moment. Il vit distinctement, grâce à la lanterne du commissaire qui les trahissait, trois hommes qui le suivaient d'assez près passer successivement sous cette lanterne dans le côté ténébreux de la rue. L'un de ces trois hommes entra dans l'allée de la maison du commissaire. Celui qui marchait en tête lui parut être Javert.

– Viens, enfant, dit-il à Cosette, et il doubla le pas.

Il fit un circuit, tourna le passage des Patriarches qui était fermé à cause de l'heure, gagna la rue de l'Arbalète

et s'enfonça dans la rue des Postes.

La lune jetait une grande lumière dans le carrefour où est aujourd'hui le collège Rollin et où vient s'embrancher la rue Neuve Sainte Geneviève. Il s'embusqua sous une porte, calculant que si ces hommes le suivaient encore, il ne pourrait manquer de les très bien voir lorsqu'ils traverseraient cette clarté.

En effet, il ne s'était pas écoulé une minute que les hommes parurent. Ils étaient maintenant quatre; tous de haute taille, vêtus de longues redingottes brunes, avec des chapeaux ronds et de gros bâtons à la main. Ils n'étaient pas moins effrayants par leurs larges épaules et leurs vastes poings que par leur marche sinistre dans les ténèbres. C'étaient, au choix de la terreur qu'on pouvait avoir, quatre spectres ou quatre portefaix.

Ils s'arrêtèrent au milieu du carrefour et parurent se consulter. Celui qui avait l'air de les diriger prit l'un d'eux à part et le posta à l'angle de la rue des Postes comme pour en garder l'issue, puis il se fit suivre des deux autres et s'engagea avec eux dans la rue Neuve Sainte Geneviève. Au moment où il entra dans cette rue, la lune éclaira en plein son visage. Jean Tréjean reconnut parfaitement Javert.

A partir du carrefour, la rue Neuve-Sainte-Geneviève suit presque parallèlement la rue des Postes. Les trois petites rues désertes du Pot-de-fer-Saint-Marcel, du Puits-qui-parle et des Irlandais rattachent les deux rues l'une à l'autre à peu près comme des échelons réunissent les deux montants d'une échelle.

La rue des Postes aboutit à la place de l'Estrapade et la rue Neuve-Sainte-Geneviève à l'ancienne muraille des Génovéfains où il y avait à cette époque un corps de

garde.

Disons en passant que la rue Neuve-Sainte-Geneviève est une vieille rue et qu'il ne passe pas une chaise de poste tous les dix ans rue des Postes.

Du reste, en exceptant la rue Mouffetard et quelques affluents de cette artère du faubourg Saint-Marceau, tout ce quartier a presque l'aspect monacal d'une ville espagnole. Pas une boutique dans la plupart des rues, pas une voiture, à peine, çà et là, une chandelle allumée aux fenêtres, toute lumière éteinte après dix heures. Ce ne sont que des couvents et des jardins, de rares maisons basses et de grands murs aussi hauts de les maisons.

Jean Tréjean avait remarqué dans ses promenades que la rue Neuve-Sainte-Geneviève menait directement au corps-de-garde du Panthéon. Il songea que Javert allait probablement chercher main-forte à ce corps de garde et reviendrait de là, lui barrer le chemin par la rue des Irlandais. Rétrograder était impossible, l'entrée de la rue étant gardée derrière lui. Il s'enfonça rapidement dans la rue des Postes, espérant s'échapper par quelque ruelle latérale. Cosette commençait à se fatiguer et ne marchait plus aussi vite. Il la prit dans ses bras et la porta. Il n'y avait pas un passant, et l'on n'avait point allumé les réverbères à cause de la lune.

En quelques enjambées il fut à la rue du Pot-de-fer-Saint-Marcel qui comme nous l'avons indiqué coupe la rue des Postes à angle droit. Il allait s'y jeter lorsqu'il aperçut à l'autre bout de la ruelle, au coin de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, un fantôme debout et immobile qui gardait le passage. C'était un des hommes qui accompagnait Javert. Jean Tréjean recula.

En face de la rue du Pot-de-fer une autre ruelle opère

sa jonction avec la rue des Postes. Jean Tréjean sonda cette ruelle du regard. Le clair de lune la lui montra distinctement murée à son extrémité. C'est en effet le cul-de-sac des Vignes. S'y engager, c'était entrer dans une souricière. Javert avait évidemment calculé cela.

Il poussa plus avant, dépassa la haute et triste porte monumentale du couvent des Spiritains, et atteignit la rue du Puits-qui-parle. L'évasion était possible par là. Il regarda. Là aussi, au coin opposé de la rue, il y avait une statue noire qui attendait. C'était le second des deux hommes de Javert.

Que faire? Il n'était plus temps de gagner la place de l'Estrapade; Javert était probablement déjà dans la rue des Irlandais. Il revint sur ses pas. Cosette avait appuyé la tête sur l'épaule du bonhomme et ne disait pas un mot.

En passant, il revit les deux figures muettes qui faisaient sentinelle aux deux bouts des ruelles du Puits-qui-parle et du Pot-de-fer, et il entrevoyait le troisième qui fermait l'issue de la rue des Postes et qui se détachait en noir sur le pavé blanc du carrefour inondé de clair de lune. Avancer, c'était se jeter dans Javert. Il se sentait pris comme dans un filet qui se resserrait lentement.

Il regarda le ciel avec désespoir.

Pour comprendre ce qui va suivre, il faut se figurer d'une manière exacte la petite rue du Pot-de-fer-Saint-Marcel et en particulier l'angle qu'on laisse à gauche quand on sort de la rue des Postes pour entrer dans cette rue. La rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel est à peu près entièrement bordée à droite jusqu'à la rue Neuve-Sainte-Geneviève par une longue muraille, à gauche par un seul bâtiment d'un aspect sévère composé de plusieurs corps de logis qui vont se haussant graduellement d'un étage ou

deux à mesure qu'ils approchent de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, de sorte que ce bâtiment, très élevé du côté de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, est assez bas du côté de la rue des Postes. Là, à l'angle dont nous avons parlé, il s'abaisse au point de n'avoir plus qu'une muraille. Cette muraille forme un pan coupé fort en retraite, dérobé par ses deux angles à deux observateurs qui seraient l'un rue des Postes du côté des Irlandais, l'autre rue du Pot-de-Fer, et masqué par le coin opposé de la rue du Pot-de-Fer à un troisième observateur qui serait dans le carrefour Rollin.

A partir des deux angles du pan coupé, la muraille se prolonge sur la rue des Postes jusqu'à une maison qui porte le n° 19 et sur la rue du Pot-de-Fer, où son tronçon est beaucoup plus court, jusqu'au bâtiment sombre dont nous avons parlé et dont elle coupe le pignon, faisant ainsi dans la rue un nouvel angle rentrant. Ce pignon est d'un aspect morne. On n'y voit qu'une seule fenêtre, ou pour mieux dire, deux volets revêtus d'une feuille de zinc, et toujours fermés.

Le pan coupé est entièrement rempli par une chose qui ressemble à une porte colossale et misérable. C'est un vaste assemblage informe de planches perpendiculaires, celles d'en haut plus larges que celles d'en bas, reliées par de longues lanières de fer transversales. A côté il y a une porte cochère de dimension ordinaire et dont le percement ne remonte évidemment pas à plus d'une cinquantaine d'années.

Un tilleul montre sa tête verte au-dessus du pan coupé et le mur est couvert de lierre du côté de la rue des Postes.

Dans la situation extrême où se trouvait Jean Tréjean,

ce bâtiment sombre avait quelque chose d'inhabité et de solitaire qui le tentait. Il le parcourut rapidement du regard. Il se disait que s'il parvenait à y pénétrer, il était peut-être sauvé.

Il eut d'abord une idée et une espérance.

Dans la partie moyenne de la façade du bâtiment sur la rue du Pot-de-fer, il y avait à toutes les fenêtres des divers étages de vieilles cuvettes-entonnoirs en plomb. Les embranchements variés des conduits qui allaient d'un conduit central aboutir à toutes ces cuvettes dessinaient sur la façade une espèce d'arbre. Ces ramifications de tuyaux avec leurs cent coudes imitaient ces vieux ceps de vigne dépouillés qui se tordent sur les devantures des anciennes fermes.

Cet arbre, qui a disparu aujourd'hui, frappa le regard de Jean Tréjean. Il assit Cosette le dos contre une borne et y courut. Peut-être y avait-il moyen d'escalader par là et d'entrer dans la maison. Mais le conduit qui descendait jusqu'au pavé était vieux et tenait à peine à son scellement. D'ailleurs toutes les fenêtres de ce logis silencieux étaient grillées d'épaisses barres de fer, même les mansardes du toit. Et puis la lune éclairait pleinement cette façade, et l'homme qui l'observait du bout de la rue l'aurait vu faire l'escalade. Enfin que faire de Cosette? comment la hisser au haut d'une maison à trois étages?

Il renonça à grimper par le conduit et se glissa le long du mur pour rentrer dans la rue des Postes.

Quand il fut au pan coupé où il avait laissé Cosette, il remarqua que, là, personne ne pouvait le voir. Il échappait, comme nous venons de l'expliquer, à tous les regards, de quelque côté qu'ils vinssent. En outre il était dans l'ombre. Enfin il y avait deux portes. Peut-être

pourrait-on les forcer. Le mur au-dessus duquel il voyait l'arbre et le lierre donnait évidemment dans un jardin où il pourrait tout au moins se cacher et passer le reste de la nuit.

Le temps s'écoulait. Il fallait faire vite. A chaque instant, il croyait entendre les pas d'une troupe dans la rue.

Il tâta la porte cochère et reconnut tout de suite quelle était condamnée au dedans et au dehors.

Il s'approcha de l'autre grande porte avec plus d'espoir. Elle était affreusement décrépite, son immensité même la rendait moins solide, les planches étaient pourries, les ligatures de fer, il n'y en avait que trois, étaient rouillées. Il semblait possible de percer cette clôture vermoulue.

En l'examinant, il vit que cette porte n'était pas une porte. Elle n'avait ni gonds, ni pentures, ni serrure, ni fente au milieu. Les bandes de fer la traversaient de part en part sans solution de continuité. Par les crevasses des planches il entrevit des moëllons et des pierres grossièrement cimentés que les passants peuvent y voir encore aujourd'hui. Il fut forcé de s'avouer que cette apparence de porte était simplement l'armature en bois d'une bâtisse à laquelle elle était adossée. Il était facile d'arracher une planche, mais on se trouvait face à face avec un mur.

En ce moment un bruit sourd et cadencé commença à se faire entendre à quelque distance du côté de l'Estrapade. Jean Tréjean risqua un peu son regard en dehors du coin de la rue. Tout ce qu'il avait supposé n'était que trop vrai. Sept ou huit soldats disposés en patrouille venaient de déboucher par la rue des Irlandais.

Il voyait briller les bayonnettes. Cela venait vers lui.

Ces soldats, en tête desquels il distinguait la haute stature de Javert, s'avançaient lentement et avec précaution. Il était visible qu'ils exploraient tous les recoins des murs et toutes les embrasures de portes et d'allées.

Du pas dont ils marchaient, il leur fallait environ dix minutes pour arriver à l'endroit où se trouvait Jean Tréjean.

Ce fut un instant affreux. Dix minutes séparaient Jean Tréjean de cet épouvantable abîme qui s'ouvrait devant lui pour la troisième fois. Et le baigne maintenant n'était plus seulement le baigne, c'était Cosette perdue à jamais, c'est-à-dire une vie qui ressemblait au dedans d'une tombe.

Il n'y avait plus qu'une chose possible.

Jean Tréjean avait cela de particulier qu'on pouvait dire qu'il portait deux besaces; dans l'une il avait les pensées d'un saint, dans l'autre les redoutables talents d'un forçat. Il fouillait dans l'une ou dans l'autre selon l'occasion.

Entr'autres ressources, grâce à ses nombreuses évasions du baigne de Toulon, il était passé maître dans cet art incroyable de s'élever, sans échelles, sans crampons, par la seule force musculaire en s'appuyant de la nuque, des épaules, des hanches et des genoux, en s'aidant à peine des rares reliefs de la pierre, dans l'angle droit d'un mur, au besoin jusqu'à la hauteur d'un sixième étage; art qui a rendu si effrayant et si célèbre le coin de la cour de la Conciergerie de Paris par où s'échappa, il y a quelques années, le condamné Battemolle.

Il mesura des yeux la muraille au-dessus de laquelle

il voyait le tilleul. Elle avait environ dix-huit pieds de haut. L'angle qu'elle faisait avec le pignon du grand bâtiment était rempli dans sa partie inférieure d'un massif de maçonnerie de forme triangulaire qu'on y voit encore.

Du sommet de ce massif l'espace à franchir pour arriver sur le mur n'était guère que de quatorze pieds.

Le mur était surmonté d'une pierre plate sans chevron.

La difficulté était Cosette. Cosette, elle, ne savait pas escalader un mur. L'abandonner? Jean Tréjean n'y songeait pas. L'emporter était impossible. Toutes les forces d'un homme lui sont nécessaires pour mener à bien ces étranges ascensions. Le moindre fardeau dérangerait son centre de gravité et le précipiterait.

Il aurait fallu une corde. Jean Tréjean n'en avait pas. Où trouver une corde à minuit, rue des Postes? Certes, en cet instant-là, si Jean Tréjean avait eu un royaume, il l'aurait bien donné pour une corde.

Toutes les situations extrêmes ont leurs éclairs qui tantôt nous aveuglent, tantôt nous illuminent.

Le regard désespéré de Jean Tréjean rencontra la potence du réverbère du cul-de-sac des Vignes.

A cette époque il n'y avait point de becs de gaz la nuit dans Paris. A la nuit tombante on y allumait des réverbères placés de distance en distance, lesquels montaient et descendaient au moyen d'une corde qui traversait la rue ou qui s'ajustait dans la rainure d'une potence. Le tourniquet où se dévidait cette corde était scellé sous la lanterne dans une petite armoire de fer dont l'allumeur avait la clef, et la corde elle-même était protégée jusqu'à une certaine hauteur par un étui de métal.

Jean Tréjean, avec l'énergie d'une lutte suprême, franchit la rue d'un bond, entra dans le cul-de-sac, fit sauter la porte de la petite armoire avec la pointe de son couteau, et un instant après il était revenu près de Cosette. Il avait une corde.

Nous avons expliqué que les réverbères n'avaient pas été allumés cette nuit-là. La lanterne du cul-de-sac des Vignes se trouvait donc naturellement éteinte comme les autres, et l'on pouvait passer à côté sans même remarquer qu'elle n'était plus à sa place.

Cependant l'heure, le lieu, l'obscurité, la préoccupation de Jean Tréjean, ses gestes étranges, tout cela commençait à inquiéter Cosette. Tout autre enfant qu'elle aurait depuis longtemps jeté les hauts cris. Elle se borna à tirer Jean Tréjean par le pan de sa redingotte. On entendait toujours de plus en plus distinctement le bruit de la patrouille qui approchait.

– Père, dit-elle tout bas, j'ai peur. Qu'est-ce qui vient donc là?

– Chut, répondit le malheureux homme! c'est la Thénardier.

Cosette tressaillit. Il ajouta :

– Ne dis rien. Laisse-moi faire. Si tu cries, si tu pleures, la Thénardier te guette.

Alors sans se hâter, mais sans s'y reprendre à deux fois pour rien, avec une précision ferme et brève d'autant plus remarquable en un pareil moment que la patrouille et Javert pouvaient survenir d'un instant à l'autre, il défait sa cravate, la passa autour du corps de Cosette sous les aisselles en ayant soin qu'elle ne pût blesser l'enfant, rattacha cette cravate à un bout de la corde au moyen de ce nœud que les gens de mer appellent nœud

d'hirondelle, prit l'autre bout de cette corde, ôta ses souliers et ses bas qu'il jeta pardessus la muraille, monta sur le massif de maçonnerie, et commença à s'élever dans l'angle du mur et du pignon avec autant de solidité et de certitude que s'il eût eu des échelons sous les talons et sous les coudes. Une demi-minute ne s'était pas écoulée qu'il était à genoux sur le mur.

Cosette le considérait avec stupeur, sans dire une parole.

Tout à coup elle entendit la voix de Jean Tréjean qui lui criait, tout en restant très basse :

– Adosse-toi au mur.

Elle obéit.

– Ne dis pas un mot et n'aie pas peur, reprit Jean Tréjean.

Et elle se sentit enlever de terre.

Avant qu'elle eût eu le temps de se reconnaître, elle était au haut de la muraille.

Jean Tréjean la saisit, la mit sur son dos, lui prit ses deux petites mains dans sa main gauche, se coucha à plat ventre et rampa sur le haut du mur jusqu'au pan coupé. Comme il l'avait deviné il y avait là une bâtisse dont le toit partait du haut de la clôture en bois et descendait fort près de terre selon un plan assez doucement incliné en effleurant le tilleul.

Circonstance heureuse, car la muraille était beaucoup plus haute de ce côté que du côté de la rue. Jean Tréjean n'apercevait le sol au-dessous de lui que très profondément.

Il venait d'arriver au plan incliné du toit et n'avait pas encore lâché la crête de la muraille lorsqu'un hourvari violent annonça l'arrivée de la patrouille. On entendit la

voix formidable de Javert :

– Fouillez le cul-de-sac! La rue du Pot-de-fer est gardée, la petite rue du Puits-qui-parle aussi. Je répons qu'il est dans le cul-de-sac!

Les soldats se précipitèrent dans le cul-de-sac des Vignes.

Jean Tréjean se laissa glisser le long du toit, tout en soutenant Cosette, atteignit le tilleul et sauta à terre. Soit terreur, soit courage, Cosette n'avait pas soufflé. Elle avait les mains un peu écorchées.

Jean Tréjean se trouvait dans une espèce de grand jardin d'un aspect singulier; un de ces jardins tristes qui semblent faits pour être regardés l'hiver et la nuit. Ce jardin était d'une forme oblongue avec une allée de grands peupliers au fond, des espèces de futaies dans les coins et un espace sans ombre au milieu, où l'on distinguait quelques arbres fruitiers tordus et hérissés comme de grosses broussailles, des carrés de légumes, une melonnière dont les cloches brillaient à la lune et un vieux puisard. Il y avait çà et là des bancs de pierre qui semblaient verts de mousse. Les allées étaient bordées de buis et se coupaient carrément. L'herbe en envahissait la moitié et une moisissure verte couvrait le reste.

Jean Tréjean avait à côté de lui ce hangard dont le toit lui avait servi pour descendre, un tas de fagots, et derrière les fagots, tout contre le mur, une statue de pierre qui avait la tête cassée.

Le grand bâtiment de la rue du Pot-de-fer qui faisait retour sur la rue Neuve-Sainte-Geneviève développait sur ce jardin deux façades en équerre. Les façades du dedans étaient plus sinistres encore que celles du dehors. Toutes les fenêtres étaient grillées. On n'y voyait aucune lumière. Aux étages supérieurs il y avait des hottes comme aux prisons. L'ombre de l'une d'elles se projetait sur l'autre et retombait sur le jardin comme un immense

drap noir.

On ne voyait pas d'autre maison. Le fond du jardin se perdait dans la brume et dans la nuit. Cependant on y distinguait confusément des murailles qui s'entrecoupaient comme s'il y avait d'autres jardins au delà, et les toits bas de la rue des Postes.

On ne pouvait rien se figurer de plus farouche et de plus solitaire que ce jardin. Il n'y avait personne, ce qui était tout simple à cause de l'heure; mais il ne semblait pas que cet endroit fût fait pour que quelqu'un y marchât, même en plein midi.

Le premier soin de Jean Tréjean avait été de se rechauffer, puis d'entrer dans le hangard avec Cosette. Celui qui s'évade ne se croit jamais assez caché. L'enfant, songeant toujours à la Thénardier, partageait son instinct de se blottir le plus possible.

Cosette tremblait et se serrait contre lui. On entendait le bruit tumultueux de la patrouille qui fouillait le cul-de-sac et la rue, les appels de Javert aux mouchards qu'il avait postés, et ses imprécations mêlées de paroles qu'on ne distinguait point.

Au bout d'un quart d'heure, il sembla que cette espèce de grondement orageux commençait à s'éloigner. Jean Tréjean ne respirait pas. Il avait posé doucement sa main sur la bouche de Cosette.

Au reste la solitude où il se trouvait était si étrangement calme que cet effroyable tapage, si furieux et si proche, n'y jetait même pas l'ombre d'un trouble. Il semblait que ces murs fussent bâtis avec ces pierres sourdes dont parle l'Écriture.

Tout à coup, au milieu du calme profond de la nuit, un autre bruit s'éleva; un bruit céleste, divin, ineffable,

aussi ravissant que l'autre était horrible. C'était un hymne qui sortait des ténèbres, un éblouissement de prière et d'harmonie dans l'obscur et effrayant silence de la nuit; des voix de femmes, mais des voix composées à la fois de l'accent pur des vierges et de l'accent naïf des enfants, de ces voix qui ne sont pas de la terre et qui ressemblent à celles que les nouveaux-nés entendent encore et que les moribonds entendent déjà. Ce chant venait du sombre édifice qui dominait le jardin. Au moment où le vacarme des démons s'éloignait, on eût dit un chœur d'anges qui s'approchait dans l'ombre.

Cosette et Jean Tréjean tombèrent à genoux.

Ils ne savaient pas ce que c'était, ils ne savaient pas où ils étaient, mais ils sentaient tous deux, l'homme et l'enfant, qu'il fallait qu'ils fussent à genoux.

Ces voix avaient cela d'étrange qu'elles n'empêchaient pas que le bâtiment ne parût désert. C'était comme un chant surnaturel dans une demeure inhabitée.

Pendant que ces voix chantaient, Jean Tréjean ne songeait plus à rien. Il ne voyait plus la nuit, il voyait un ciel bleu. Il lui semblait sentir s'ouvrir ces ailes que nous avons tous au dedans de nous.

Le chant s'éteignit. Il avait peut-être duré longtemps. Jean Tréjean n'aurait pu le dire. Les heures de l'extase ne sont jamais qu'une minute.

Tout était retombé dans le silence. Plus rien dans la rue, plus rien dans le jardin. Ce qui menaçait, ce qui rassurait, tout s'était évanoui. Le vent froissait dans la crête du mur quelques herbes sèches qui faisaient un petit bruit doux et lugubre.

La bise de nuit s'était levée, ce qui indiquait qu'il devait être entre une et deux heures du matin. La pauvre

Cosette ne disait rien. Comme elle s'était assise à terre à son côté et qu'elle avait penché sa tête sur lui, Jean Tréjean pensa quelle s'était endormie. Il baissa la tête. Cosette avait les yeux tout grands ouverts et un air pensif qui fit mal à Jean Tréjean.

Elle tremblait toujours.

– As-tu envie de dormir, dit Jean Tréjean?

– J'ai bien froid, répondit-elle.

Un moment après elle reprit :

– Est-ce qu'elle est toujours là?

– Qui, dit Jean Tréjean?

– Madame Thénardier.

Jean Tréjean avait déjà oublié le moyen dont il s'était servi pour faire garder le silence à Cosette.

– Ah, dit-il! elle est partie. Ne crains plus rien.

L'enfant soupira comme si un poids se soulevait de dessus sa poitrine.

La terre était humide, le hangard ouvert de toute part, la bise plus glaciale à chaque instant. Le bonhomme ôta sa redingotte et en enveloppa Cosette.

– As-tu moins froid ainsi, dit-il?

– Oh oui, Père!

– Eh bien, attends-moi un instant. Je vais revenir.

Il sortit du hangard, et se mit à longer le grand bâtiment, cherchant quelque abri meilleur. Il rencontra des portes, mais elles étaient fermées. Il y avait des barreaux à toutes les croisées du rez-de-chaussée.

Comme il venait de dépasser l'angle intérieur de l'édifice, il remarqua qu'il arrivait à des fenêtres cintrées où il entrevoyait quelque clarté. Il se haussa sur la pointe du pied et regarda par l'une de ces fenêtres. Elles donnaient toutes dans une salle assez vaste, pavée de

larges dalles, coupée d'arcades et de piliers, où l'on ne distinguait rien qu'une petite lueur et de grandes ombres. La lueur venait d'une veilleuse allumée dans un coin. Cette salle était déserte et rien n'y bougeait. Cependant, à force de regarder, il crut voir à terre, sur le pavé, quelque chose qui paraissait couvert d'un linceul et qui ressemblait à une forme humaine. Cela était étendu à plat ventre, la face contre la pierre, les bras en croix, dans l'immobilité de la mort. On eût dit, à une sorte de serpent qui traînait sur le pavé, que cette forme sinistre avait la corde au cou.

Cela était dans cette sorte de brume des lieux à peine éclairés qui ajoute à l'horreur.

Jean Tréjean a souvent dit depuis que, quoique bien des spectacles funèbres eussent traversé sa vie, jamais il n'avait rien vu de plus glaçant et de plus terrible que cette figure énigmatique accomplissant on ne sait quel mystère inconnu et ainsi entrevue dans la nuit. Il était effrayant de supposer que cela était peut-être mort, et plus effrayant encore de songer que cela était peut-être vivant.

Il eut le courage de coller son front à la vitre et d'épier si cette chose remuerait. Il eut beau rester un temps qui lui parut très long, la forme étendue ne faisait aucun mouvement. Tout à coup il se sentit pris d'une épouvante inexprimable, et il s'enfuit. Il se mit à courir vers le hangar sans oser regarder en arrière. Il lui semblait que s'il tournait la tête il verrait la figure marcher derrière lui à grands pas en agitant les bras.

Il arriva au hangard le front glacé et haletant. Ses genoux pliaient; la sueur lui coulait dans les reins.

Où était-il? qui aurait jamais pu s'imaginer quelque chose de pareil à cette espèce de sépulcre au milieu de

Paris? qu'était-ce que cette étrange maison? Edifice plein de mystères nocturnes, appelant les âmes dans l'ombre avec la voix des anges et, lorsqu'elles viennent, leur offrant brusquement cette vision épouvantable, promettant d'ouvrir la porte radieuse du ciel et ouvrant la porte horrible du tombeau! Et cela était bien en effet un édifice, une maison qui avait son numéro dans une rue! Ce n'était pas un rêve! Il avait besoin d'en toucher les pierres pour y croire.

Le froid, l'anxiété, l'inquiétude, les émotions de la soirée, lui donnaient une véritable fièvre et toutes ces idées tourbillonnaient dans son cerveau.

Il s'approcha de Cosette. Elle dormait.

L'enfant avait posé sa tête sur une pierre et s'était endormie.

Il s'assit auprès d'elle et se mit à la considérer. Peu à peu, à mesure qu'il la regardait, il se calmait, et il reprenait possession de sa liberté d'esprit.

Il sentait que tant qu'elle serait là, tant qu'il l'aurait près de lui, il n'aurait besoin de rien que pour elle, ni peur de rien qu'à cause d'elle. Il ne s'apercevait même pas qu'il avait très froid, ayant quitté sa redingotte pour l'en couvrir.

Cependant, à travers la rêverie où il était tombé, il entendait depuis quelque temps un bruit singulier. C'était comme un grelot qu'on agitait. Ce bruit était dans le jardin. On l'entendait distinctement, quoique faiblement. Cela ressemblait à la petite musique vague que font les clochettes des bestiaux la nuit dans les pâturages.

Ce bruit fit retourner Jean Tréjean.

Il regarda, et vit qu'il y avait quelqu'un dans le jardin.

Un être qui ressemblait à un homme marchait au milieu des cloches de la melonnière, se levant, se baissant, s'arrêtant, avec des mouvements réguliers, comme s'il traînait ou étendait quelque chose à terre. Cet être paraissait boiter.

Jean Tréjean tressaillit avec ce tremblement continu des malheureux. Tout leur est hostile et suspect. Ils se défient du jour parce qu'il aide à les voir et de la nuit parce qu'elle aide à les surprendre. Tout à l'heure il frissonnait de ce que le jardin était désert, maintenant il frissonnait de ce qu'il y avait quelqu'un.

Il retomba des terreurs chimériques aux terreurs réelles. Il se dit que Javert n'était peut-être pas parti, que sans doute il avait laissé des gens en observation, que, si cet homme le découvrait, il crierait au voleur, et le livrerait. Il prit doucement Cosette dans ses bras et la porta derrière un tas de vieux meubles hors d'usage, dans le coin le plus reculé du hangar. Cosette ne fit pas un mouvement.

De là il observa les allures de l'homme qui était dans le jardin. Ce qui était bizarre, c'est que le bruit du grelot suivait tous les mouvements de cet homme. Quand l'homme s'approchait, le bruit s'approchait; quand il s'éloignait, le bruit s'éloignait; s'il faisait quelque geste précipité, un trémolo accompagnait ce geste; quand il s'arrêtait, le bruit cessait. Il paraissait évident que le grelot était attaché à cet homme; mais alors qu'est-ce que cela pouvait signifier? qu'était-ce que cet homme auquel une clochette était suspendue comme à un bélier ou à un bœuf?

Tout en se faisant ces questions, il toucha les mains de Cosette. Elles étaient glacées.

– Ah mon Dieu, dit-il!

Il appela à voix basse :

– Cosette!

Elle n’ouvrit pas les yeux.

Il la secoua vivement.

Elle ne s’éveilla pas.

– Serait-elle morte, dit-il! et il se dressa debout, frémissant de la tête aux pieds.

Les idées les plus affreuses lui traversèrent l’esprit pêle-mêle. Il y a des moments où les suppositions hideuses nous assiègent comme une cohue de furies et forcent violemment les cloisons de notre cerveau. Quand il s’agit de ceux que nous aimons, notre prudence invente toutes les folies. Il se souvint que le sommeil peut être mortel en plein air dans une nuit froide.

Cosette, pâle, était retombée étendue à terre à ses pieds sans faire un mouvement.

Il écouta son souffle; elle respirait; mais d’une respiration qui lui paraissait faible et prête à s’éteindre.

Comment la réchauffer? comment la réveiller? Tout ce qui n’était pas ceci s’effaça de sa pensée. Il s’élança éperdu hors du hangard.

Il fallait absolument qu’avant un quart d’heure Cosette fût devant un feu et dans un lit.

Il marcha droit à l’homme qu’il apercevait dans le jardin. Il avait pris à sa main le rouleau d’argent qui était dans la poche de son gilet.

Cet homme baissait la tête et ne le voyait pas venir. En quelques enjambées, Jean Tréjean fut à lui.

Jean Tréjean l’aborda en criant :

– Cent francs!

L’homme stupéfait leva la tête.

– Cent francs à gagner, reprit Jean Tréjean, si vous me donnez asile pour cette nuit!

La lune éclairait en plein le visage effaré de Jean Tréjean.

– Tiens, c’est vous, Père Madeleine! dit l’homme.

Ce nom, ainsi prononcé, à cette heure obscure, dans ce lieu inconnu, par cet homme inconnu, fit reculer Jean Tréjean.

Il s’attendait à tout, excepté à cela. Celui qui lui parlait était un vieillard courbé et boiteux, vêtu à peu près comme un paysan, qui avait au genou gauche une genouillère de cuir où pendait une assez grosse clochette. On ne distinguait pas son visage qui était dans l’ombre.

Cependant ce bonhomme avait ôté son bonnet, et s’écriait tout tremblant :

– Ah mon Dieu! comment êtes-vous ici, père Madeleine? Par où êtes-vous entré, Dieu Jésus! Vous tombez donc du ciel! Ce n’est pas l’embarras, si vous tombez jamais, c’est de là que vous tomberez. Et comme vous voilà fait! Vous n’avez pas de cravate, vous n’avez pas de chapeau, vous n’avez pas d’habit! Savez-vous que vous auriez fait peur à quelqu’un qui ne vous aurait pas connu? Pas d’habit! Mon Dieu Seigneur, est-ce que les saints deviennent fous à présent? Mais comment donc êtes-vous entré ici?

Un mot n’attendait pas l’autre. Le vieux homme parlait avec une volubilité campagnarde où il n’y avait rien d’inquiétant. Tout cela était dit avec un mélange de stupéfaction et de bonhomie naïve.

– Qui êtes-vous? et qu’est-ce que c’est que cette maison-ci? demanda Jean Tréjean.

– Ah, pardieu, voilà qui est fort, s’écria l’homme, je

suis celui que vous avez fait placer ici, et cette maison est celle où vous m'avez fait placer. Comment! vous ne me reconnaissez pas!

– Non, dit Jean Tréjean. Et comment se fait-il que vous me connaissiez, vous?

– Vous m'avez sauvé la vie, dit l'homme.

Il se tourna, un rayon de lune lui dessina le profil, et Jean Tréjean reconnut le vieux Fauchelevant.

– Ah! dit Jean Tréjean, c'est vous? oui, je vous reconnais.

– C'est bien heureux! fit le vieux d'un ton de reproche.

– Et que faites-vous ici, reprit Jean Tréjean?

– Tiens! je couvre mes melons donc!

Le vieux Fauchelevant tenait en effet à la main, au moment où Jean Tréjean l'avait accosté, le bout d'un paillason qu'il était occupé à étendre sur la melonnière. Il en avait déjà ainsi posé un certain nombre depuis une heure environ qu'il était dans le jardin. C'était cette opération qui lui faisait faire les mouvements particuliers observés du hangard par Jean Tréjean.

Il poursuivit :

– Je me suis dit : la lune est claire, il va geler. Si je mettais à mes melons leurs redingottes? – Et, ajouta-t-il en regardant Jean Tréjean avec un gros sourire, vous auriez pardieu bien dû en faire autant! Mais comment donc êtes-vous ici?

Jean Tréjean, se sentant connu par cet homme, du moins sous son nom de Madeleine, n'avancait plus qu'avec précaution. Il multipliait les questions. Chose bizarre, les rôles semblaient intervertis. C'était lui, intrus, qui interrogeait.

– Et qu'est-ce que c'est que cette sonnette que vous avez au genou?

– Ça? répondit Fauchelevant, c'est pour qu'on m'évite.

– Comment! pour qu'on vous évite?

Le vieux Fauchelevant cligna de l'œil d'un air inexprimable.

– Ah dame! il n'y a que des femmes dans cette maison-ci; beaucoup de jeunes filles. Il paraît que je serais dangereux à rencontrer. La sonnette les avertit. Quand je viens, elles s'en vont.

– Qu'est-ce que c'est que cette maison-ci?

– Tiens! vous savez bien.

– Mais non, je ne sais pas.

– Puisque vous m'y avez fait placer jardinier!

– Répondez-moi comme si je ne savais rien.

– Eh bien, c'est le couvent du Saint Sacrement donc!

Les souvenirs revenaient à Jean Tréjean. Le hasard, c'est-à-dire la providence l'avait amené dans ce couvent du quartier Saint-Victor où le vieux Fauchelevant, estropié par la chute de sa charrette, avait été admis sur sa recommandation, il y avait deux ans de cela. Il répéta comme se parlant à lui-même :

– Le couvent du Saint Sacrement!

– Ah ça mais, au fait, reprit Fauchelevant, comment diable avez-vous fait pour y entrer, vous, Père Madeleine? vous avez beau être un saint, vous êtes un homme, et il n'entre pas d'hommes ici.

– Vous y êtes bien.

– Il n'y a que moi.

– Cependant, reprit Jean Tréjean, il faut que j'y reste.

– Ah mon Dieu, s'écria Fauchelevant!

Jean Tréjean s'approcha du vieillard et lui dit d'une voix grave :

– Père Fauchelevant, je vous ai sauvé la vie.

– C'est moi qui m'en suis souvenu le premier, répondit Fauchelevant.

– Eh bien, vous pouvez faire aujourd'hui pour moi ce que j'ai fait autrefois pour vous.

Fauchelevant prit dans ses vieilles mains ridées et tremblantes les deux robustes mains de Jean Tréjean, et fut quelques secondes comme s'il ne pouvait parler. Enfin il s'écria :

– Oh, ce serait une bénédiction du bon Dieu si je pouvais vous rendre un peu cela! Moi! vous sauver la vie! Monsieur le maire, disposez du vieux bonhomme!

Une joie admirable avait comme transfiguré ce vieillard. Un rayon semblait lui sortir du visage.

– Que voulez-vous que je fasse, reprit-il?

– Je vous expliquerai cela. Vous avez une chambre?

– J'ai une baraque isolée, là, derrière la ruine du vieux couvent, dans un recoin que personne ne voit. Il y a trois chambres.

La baraque était en effet si bien cachée derrière la ruine et si bien disposée pour que personne ne la vît, que Jean Tréjean ne l'avait pas vue.

– Bien, dit Jean Tréjean, maintenant je vous demande deux choses :

– Lesquelles, monsieur le maire?

– Premièrement, vous ne direz à personne ce que vous savez de moi. Deuxièmement, vous ne chercherez pas à en savoir davantage.

– Comme vous voudrez. Je sais que vous ne pouvez rien faire que d'honnête et que vous avez toujours été un

homme du bon Dieu. Et puis d'ailleurs, c'est vous qui m'avez mis ici. Ça vous regarde. Je suis à vous.

– C'est dit. A présent, venez avec moi. Nous allons chercher l'enfant.

– Ah! dit Fauchelevant. Il y a un enfant!

Il n'ajouta pas une parole et suivit Jean Tréjean comme un chien suit son maître.

Moins d'une demi-heure après, Cosette, redevenue rose à la flamme d'un bon feu, dormait dans le lit du vieux jardinier; les deux hommes se chauffaient accoudés sur une table où Fauchelevant avait mis une bouteille de vin et deux verres, et le vieux disait à Jean Tréjean en lui posant la main sur le genou :

– Ah! père Madeleine! vous ne m'avez pas reconnu tout de suite! Vous sauvez la vie aux gens, et après vous les oubliez! Oh! c'est mal! eux ils se souviennent de vous! vous êtes bien ingrat!

Les événements dont nous venons de voir, pour ainsi dire, l'envers, s'étaient accomplis dans les conditions les plus simples.

Lorsque Jean Tréjean, le jour même de la mort de Fantine, s'échappa, après avoir été arrêté par Javert, de la prison municipale de M. sur M., la police supposa que le forçat évadé avait dû se diriger vers Paris qui est le tourbillon où tout se perd, et Javert fut appelé afin d'éclairer les perquisitions. Javert en effet aida puissamment à reprendre Jean Tréjean. Le zèle et l'intelligence de Javert en cette occasion furent remarqués de M. Chabouillet, secrétaire de la préfecture sous le comte Anglès, lequel fit attacher l'inspecteur de police de M. sur M. à la police de Paris. Là Javert se rendit diversement, et, disons-le, quoique le mot semble singulier pour de pareils services, honorablement utile.

Il ne songeait plus à Jean Tréjean, – à ces chiens toujours en chasse le loup d'aujourd'hui fait oublier le loup d'hier, – lorsqu'en décembre 1823 il lut un journal, lui qui ne lisait jamais de journaux, mais Javert, homme monarchique, avait tenu à savoir les détails de l'entrée triomphale du «prince généralissime» à Bayonne. Comme il allait poser le journal, un nom, le nom de Jean Tréjean au bas d'une page appela son attention. Le journal annonçait que le forçat Jean Tréjean était mort, et publiait

le fait en termes si formels que Javert n'en douta pas. Il se borna à dire : c'est là le bon écrou. Puis il jeta le journal, et n'y pensa plus.

Quelque temps après, une note de police fut transmise par la préfecture de Seine-et-Oise à la préfecture de police de Paris sur l'enlèvement d'un enfant, accompli, disait-on, avec des circonstances particulières, dans la commune de Montfermeil. Une petite fille de six ans, disait la note, qui avait été confiée par sa mère à un aubergiste du pays, avait été volée par un inconnu. Cette petite répondait au nom de Cosette et était l'enfant d'une fille nommée Fantine, morte à l'hôpital, on ne savait quand ni où. Cette note passa sous les yeux de Javert, et le rendit rêveur.

Le nom de Fantine lui était bien connu. Il se souvenait que Jean Tréjean l'avait fait éclater de rire, lui Javert, en lui demandant un répit de trois jours pour aller chercher l'enfant de cette créature. Il se rappela que Jean Tréjean avait été arrêté à Paris au moment où il montait dans la voiture de Montfermeil. Quelques indications avaient même fait songer à cette époque que c'était pour la seconde fois qu'il montait dans cette voiture et qu'il avait déjà, la veille, fait une première excursion à Montfermeil. Qu'allait-il faire à Montfermeil? on ne l'avait pu deviner. Javert le comprenait maintenant. La fille de Fantine s'y trouvait. Jean Tréjean l'allait chercher. Or, cette enfant venait d'être volée par un inconnu! Quel pouvait être cet inconnu? Serait-ce Jean Tréjean? mais Jean Tréjean était mort. – Javert, sans rien dire à personne, prit le coucou du cul-de-sac de la Planchette, et fit le voyage de Montfermeil.

Il s'attendait à trouver là une grande lumière; il y

trouva une grande obscurité.

Dans les premiers jours, les Thénardier, dépités, avaient jaser. La disparition de l'Alouette avait fait bruit dans le village. Il y avait eu tout de suite plusieurs leçons de l'histoire qui avait fini par être un vol d'enfant. De là, la note de police. Cependant, la première humeur passée, le Thénardier, avec son admirable instinct, avait très vite compris qu'il n'est jamais utile d'émouvoir monsieur le procureur du roi, et que ses plaintes à propos de l'enlèvement de Cosette, auraient pour premier résultat de fixer sur lui Thénardier et sur beaucoup d'affaires troubles qu'il avait l'étincelante prunelle de la justice. La première chose que les hiboux ne veulent pas, c'est qu'on leur apporte une chandelle. Et d'abord, comment se tirerait-il des quinze cents francs qu'il avait reçus? Il tourna court, mit un bâillon à sa femme, et fit l'étonné quand on lui parlait de l'enfant volé. Il n'y comprenait rien, sans doute il s'était plaint dans le moment de ce qu'on lui «enlevait» si vite cette chère petite, mais c'était son «grand-père» qui était venu la chercher le plus naturellement du monde. Il avait ajouté le grand-père, qui faisait bien. Ce fut sur cette histoire que Javert tomba en arrivant à Montfermeil. Le grand-père faisait évanouir Jean Tréjean.

Javert pourtant fit quelques questions à Thénardier. – Qu'était-ce que ce grand-père et comment s'appelait-il? – Thénardier répondit avec simplicité : – C'est un riche cultivateur. J'ai vu son passeport. Je crois qu'il s'appelle M. Guillaume Lambert.

Javert s'en revint à Paris. – Le Jean Tréjean est bien mort, se dit-il, et je suis une bête.

Il recommençait à oublier toute cette histoire lorsque

dans le courant de mars 1824, il entendit parler d'un personnage bizarre qui habitait sur la paroisse de Saint-Médard et qu'on surnommait «le mendiant qui fait l'aumône». Ce personnage était, disait-on, un rentier dont personne ne savait au juste le nom et qui vivait seul avec une petite fille de six ans, laquelle ne savait rien elle-même, sinon qu'elle venait de Montfermeil. Un vieux mendiant mouchard, ancien bedeau, auquel ce personnage faisait la charité, ajoutait quelques autres détails. – Ce rentier était un être très farouche, – ne sortant jamais que le soir, – ne parlant à personne qu'aux pauvres quelquefois, – et ne se laissant pas approcher. Il portait une horrible vieille redingote jaune qui valait plusieurs millions, étant toute cousue de billets de banque. – Ceci piqua la curiosité de Javert. Afin de voir ce rentier fantastique de très près sans l'effaroucher, il emprunta un jour au bedeau sa défroque et la place où le vieux mouchard s'accroupissait tous les soirs en nasillant des oraisons et en faisant cet affreux sacrilège de donner la prière pour masque à l'espionnage. «L'individu suspect» vint en effet à lui et lui fit l'aumône. En ce moment Javert leva la tête, et la secousse que reçut Jean Tréjean en croyant reconnaître Javert, Javert la reçut en croyant reconnaître Jean Tréjean.

Cependant l'obscurité avait pu le tromper; la mort de Jean Tréjean était officielle; il restait à Javert des doutes, et des doutes graves, et dans le doute, Javert, l'homme du scrupule, ne mettait la main au collet de personne.

Il suivit son homme jusqu'à la mesure 50-52, et fit parler «la principale locataire», ce qui n'était pas malaisé. Il loua une chambre. Le soir même il s'y installa. Il vint écouter à la porte du locataire mystérieux, espérant

entendre le son de sa voix, mais Jean Tréjean aperçut sa chandelle à travers la serrure et déjoua l'espion en gardant le silence.

Le lendemain Jean Tréjean décampait. Mais le bruit de la pièce de cinq francs qu'il avait laissé tomber avait donné l'éveil à la vieille femme qui se hâta de prévenir Javert. A la nuit, lorsque Jean Tréjean sortit, Javert l'attendait derrière les arbres du boulevard avec deux hommes.

Javert avait réclamé main-forte à la préfecture, mais il n'avait pas dit le nom de l'individu qu'il espérait saisir. C'était son secret, et il l'avait gardé pour trois raisons : d'abord, parce que la moindre indiscretion pouvait donner l'éveil à Jean Tréjean; ensuite, parce que mettre la main sur un vieux forçat évadé et réputé mort, sur un condamné que les notes de justice classaient parmi les malfaiteurs de l'espèce la plus dangereuse, c'était un magnifique succès que les anciens de la police ne laisseraient certainement pas à un nouveau venu comme Javert, et qu'il craignait qu'on ne lui prît son galérien; enfin, parce que Javert, étant un artiste avait le goût de l'imprévu. Il haïssait ces succès annoncés qu'on déflore en en parlant longtemps d'avance. Il tenait à élaborer ses chefs-d'œuvre dans l'ombre et à les dévoiler ensuite brusquement.

Javert avait suivi Jean Tréjean d'arbre en arbre, puis de coin de rue en coin de rue, et ne l'avait pas perdu de vue un seul instant. Même dans les moments où Jean Tréjean se croyait le plus en sûreté, l'œil de Javert était sur lui.

Pourquoi Javert n'arrêtait-il pas Jean Tréjean? c'est qu'il doutait encore.

Jean Tréjean tournait le dos et marchait dans l'obscurité.

La tristesse, l'inquiétude, l'anxiété, l'accablement, ce nouveau malheur d'être obligé de s'enfuir la nuit et de chercher un asile au hasard dans Paris pour Cosette et pour lui, la nécessité de régler son pas sur le pas d'un enfant, tout cela, à son insu même, avait changé la démarche de Jean Tréjean et imprimé à son habitude de corps une telle sénilité que Javert lui-même pouvait s'y tromper et s'y trompa. L'impossibilité d'approcher de trop près, son costume de vieux précepteur émigré, la déclaration de Thénardier qui le faisait grand-père, enfin la croyance de sa mort au bagne, ajoutaient encore aux incertitudes qui s'épaississaient dans l'esprit de Javert.

Il eut un moment l'idée de lui demander brusquement ses papiers. Mais si cet homme n'était pas Jean Tréjean, c'était probablement quelque gaillard profondément et savamment mêlé à la trame obscure des méfaits parisiens, quelque chef de bande dangereux, faisant l'aumône pour cacher ses autres talents, vieille rubrique. Il avait des affidés, des complices, des logis en-cas où il allait se réfugier sans doute. Tous ces détours qu'il faisait dans les rues indiquaient bien que ce n'était pas un simple bonhomme. L'arrêter trop vite, c'était «tuer la poule aux oeufs d'or». Où était l'inconvénient d'attendre? Javert était bien sûr qu'il n'échapperait pas.

Il cheminait donc assez perplexe, en se posant cent questions sur ce personnage énigmatique.

Ce ne fut qu'assez tard, rue de Pontoise, que grâce à la vive clarté que jetait un cabaret, il reconnut décidément Jean Tréjean.

Il y a deux êtres qui tressaillent profondément dans

ce monde : la mère qui retrouve son enfant, et le tigre qui retrouve sa proie. Javert eut ce tressaillement profond.

Dès qu'il eut positivement reconnu Jean Tréjean, il s'aperçut qu'ils n'étaient que trois, et il fit demander du renfort au commissaire de police de la rue de Pontoise.

Puis il se mit à jouer. Il eut un moment ravissant et infernal; il laissa aller son homme devant lui, sachant qu'il le tenait, mais désirant reculer le plus possible le moment de l'arrêter, heureux de le sentir pris et de le voir libre, le couvant du regard avec cette volupté de l'araignée qui laisse voler la mouche et du chat qui laisse courir la souris.

Cependant au carrefour Rollin, il se décida. Il attachait les mailles de son filet comme on a vu. Il était sûr du succès; il n'avait plus maintenant qu'à fermer la main.

Il posta donc ses compagnons et alla au corps de garde du Panthéon chercher une escouade afin de rendre l'idée même de la résistance impossible.

Quand il revint au centre de sa toile, il n'y trouva plus la mouche.

On se figure son exaspération.

Il interrogea ses trois vedettes de la rue du Pot-de-fer, de la rue du Puits-qui-parle et du carrefour. Aucun n'avait vu passer l'homme.

Le désappointement de Javert tint un moment du désespoir et de la fureur.

Il est certain que Napoléon fit des fautes dans la guerre de Russie, et que Javert fit des fautes dans cette campagne contre Jean Tréjean. Il eut tort peut-être d'hésiter à le reconnaître. Le premier coup d'œil aurait dû lui suffire. Il eut tort de ne le pas le faire saisir purement et simplement dans la mesure. Il eut tort de guetter trop

longtemps, ce qui finit par donner l'éveil. Il eut tort de ne pas l'arrêter quand il le reconnut positivement rue de Pontoise. Il eut tort surtout de jouer ce jeu formidable et puéril de tenir un pareil homme au bout d'un fil. Il s'estima plus fort qu'il n'était, et crut pouvoir jouer à la souris avec un lion. En même temps, il s'estima trop faible quand il jugea nécessaire d'adjoindre à ses trois acolytes et à lui-même le poste tout entier du Panthéon. Cela fit perdre un temps précieux. Javert fit toutes ces fautes, et n'en était pas moins un des espions les plus savants et les plus corrects qui aient existé. Mais qui est-ce qui est parfait?

Quoi qu'il en soit, il ne perdit pas la tête. Sûr que Jean Tréjean ne pouvait être bien loin, il établit des guets, il organisa des trappes et des embuscades et battit le quartier toute la nuit. La première chose qu'il vit, ce fut le désordre du réverbère dont la corde était coupée. Indice précieux, qui l'égara pourtant en ce qu'il fit dévier toutes ses recherches vers le cul-de-sac des Vignes. Il y a dans ce cul-de-sac des murs assez bas qui donnent sur des jardins dont les enceintes touchent à d'immenses terrains vagues. Jean Tréjean avait dû évidemment s'enfuir par là. Le fait est que s'il eût pénétré un peu plus avant dans le cul-de-sac des Vignes, il l'eût fait probablement, et il était perdu. Javert explora ces jardins et ces terrains comme s'il y eût cherché une aiguille.

Au point du jour, il laissa deux hommes intelligents en observation, et il regagna la préfecture de police, honteux comme un mouchard qu'un voleur aurait pris.

Rien ne ressemble plus à la première porte cochère venue que la porte cochère du numéro 12 de la rue Neuve-S^{te}-Geneviève. Cette porte, habituellement entrouverte de la façon la plus engageante, laisse voir deux choses qui n'ont rien de très funèbre, une cour entourée de murs égayés de vigne et la face d'un portier qui flâne. Au-dessus du mur du fond on aperçoit de grands arbres. Quand un rayon de soleil égaie la cour, quand un verre de vin égaie le portier, il est difficile de passer devant le numéro 12 de la rue S^{te}-Geneviève sans en emporter une idée riante. C'est pourtant un lieu sombre qu'on a entrevu.

Le seuil sourit, le logis prie et pleure.

Si l'on parvient, ce qui n'est pas facile, à franchir le portier, – ce qui même pour presque tous est impossible, car il y a un sésame, ouvre-toi! qu'il faut savoir, – si, le portier franchi, on entre à droite dans un petit vestibule où donne un escalier resserré entre deux murs et si étroit qu'il n'y peut passer qu'une personne à la fois, si l'on ne se laisse pas effrayer par le badigeonnage jaune serin avec soubassement chocolat qui enduit cet escalier, si l'on s'aventure à monter, on dépasse un premier palier, puis un deuxième, et l'on parvient au premier étage dans un corridor où la détrempe jaune et la plinthe chocolat vous suivent. Escalier et corridor sont éclairés par deux

larges fenêtres. Le corridor fait un coude et devient obscur. Si l'on ose doubler ce cap, on arrive après quelques pas devant une porte d'autant plus mystérieuse qu'elle n'est pas fermée. On la pousse, et l'on se trouve dans une petite chambre d'environ six pieds carrés, carrelée, lavée, propre, froide, tendue de papier nankin à fleurettes vertes à quinze sous le rouleau. Un jour blanc et mat vient d'une grande fenêtre à petits carreaux qui est à gauche et qui tient toute la largeur de la chambre. On regarde, on ne voit personne; on écoute, on n'entend ni un pas, ni un souffle humain. La muraille est nue; la chambre est démeublée; pas une chaise.

On regarde encore, et l'on voit au mur en face de la porte un trou quadrangulaire d'environ un pied carré, grillé d'une grille en fer à barreaux entre-croisés, noirs, noueux, solides, lesquels forment des carreaux, j'ai presque dit des mailles, de moins d'un pouce et demi de diagonale. Les petites fleurettes vertes du papier nankin arrivent paisiblement jusqu'à ces barreaux de fer, sans que ce contact funèbre les effarouche et les fasse tourbillonner. En supposant qu'un être vivant fut assez admirablement maigre pour essayer d'entrer ou de sortir par le trou carré, cette grille l'en empêcherait. Elle ne laisse point passer le corps, mais elle laisse passer les yeux, c'est-à-dire l'esprit. Il semble qu'on ait songé à cela, car on l'a doublée d'une lame de fer blanc scellée dans la muraille un peu en arrière et piquée de mille trous plus microscopiques que les trous d'une écumoire. Au bas de cette plaque est percée une ouverture tout à fait pareille à la bouche d'une boîte aux lettres. Un ruban de fil attaché à un mouvement de sonnette pend à droite du trou grillé.

Si l'on agite ce ruban, on entend une voix si près de soi qu'on tressaille :

– Qui est là, dit la voix?

C'est une voix de femme, une voix douce, si douce qu'elle en est lugubre.

Ici encore il y a un mot magique qu'il faut savoir. Si l'on ne le sait pas, la voix se tait, et le mur devient silencieux comme si l'obscurité effarée du sépulcre était de l'autre côté.

Si l'on sait le mot, la voix reprend :

– Entrez à droite.

On remarque alors à sa droite, en face de la fenêtre, une porte vitrée surmontée d'un châssis vitré et peinte en gris. On soulève le loquet, on franchit la porte, et l'on éprouve absolument la même sensation que lorsqu'on entre au spectacle dans une baignoire grillée avant que la grille soit baissée et que le lustre soit allumé. On est en effet dans une espèce de loge de théâtre, à peine éclairée par le jour vague de la porte vitrée, étroite, meublée de deux vieilles chaises et d'un paillason dont la paille s'en va, barrée d'une devanture à hauteur d'appui qui porte une tablette en bois noir. La loge est grillée, seulement ce n'est pas une grille de bois doré comme à l'Opéra, c'est un monstrueux treillis de barres de fer affreusement enchevêtrées, scellées au mur par des scellements énormes qui ressemblent à des poings fermés.

Les premières minutes passées, quand le regard commence à se faire à l'obscurité du lieu, il essaie de franchir la grille, mais il ne va pas plus loin que six pouces au delà. Là il rencontre une barrière de volets noirs, assurés et fortifiés de traverses de bois peintes en jaune pain d'épice. Ces volets sont à jointures, divisés en

longues lames étroites. Ils sont toujours fermés.

Au bout de quelques instants, on entend une voix qui vous parle de derrière ces volets et qui vous dit :

– Je suis là. Que me voulez-vous?

C'est une voix aimée, quelquefois une voix adorée. On ne voit personne. On entend à peine le bruit d'un souffle. Il semble que ce soit une évocation qui vous parle à travers la cloison de la tombe.

Si l'on est dans de certaines conditions voulues, bien rares, l'étroite lame d'un volet s'ouvre en face de vous, et l'évocation devient une apparition. Derrière la grille, derrière le volet, on aperçoit, autant que la grille permet d'apercevoir, une tête dont on ne voit que la bouche et le menton; le reste est couvert d'un voile noir. On entrevoit une guimpe blanche et une forme vague couverte d'un suaire noir. Cette tête vous parle, mais ne vous regarde pas et ne vous sourit jamais.

Le jour qui vient de derrière vous est disposé de telle façon que vous la voyez blanche et qu'elle vous voit noir. Ce jour est un symbole.

Cependant l'œil plonge avidement par cette ouverture qui s'est faite dans ce lieu clos à tous les regards. Une obscurité profonde enveloppe cette forme vêtue de deuil. Les yeux fouillent cette obscurité et cherchent à démêler ce qui est autour de l'apparition. Au bout de très peu de temps on s'aperçoit qu'on ne voit rien. Ce qu'on voit, c'est la nuit, le vide, les ténèbres, une brume de l'hiver mêlée à une vapeur du tombeau, une sorte de paix effrayante, un silence où l'on ne recueille rien, pas même des soupirs, une ombre où l'on ne distingue rien, pas même des fantômes.

Ce qu'on voit, c'est l'intérieur d'un cloître.

C'est l'intérieur de cette maison morne et sévère qu'on appelait le couvent des dames de l'Adoration Perpétuelle. Cette loge où l'on est, c'est le parloir. Cette voix, la première qui vous a parlé, c'est la voix de la tourière qui est toujours assise, immobile et silencieuse, de l'autre côté du mur, près de l'ouverture carrée, défendue par la grille de fer et par la plaque à mille trous comme par une double visière.

Pourtant il y a quelque chose au delà de cette ombre, il y a une lumière; il y a une vie dans cette mort. Quoique ce couvent soit le plus muré de tous, nous allons essayer d'y pénétrer et d'y faire pénétrer le lecteur, et de dire, sans oublier la mesure et le respect, des choses qu'on n'a jamais vues et par conséquent jamais dites.

Ce couvent, qui existe depuis longues années déjà petite rue Neuve Sainte-Geneviève, est une communauté de bénédictines.

Après la règle des carmélites, lesquelles vont pieds nus, portent une pièce d'osier sur la gorge et ne s'asseyent jamais, la règle la plus sévère est celle des bénédictines de l'adoration perpétuelle du Saint Sacrement. Elles sont vêtues de noir avec une guimpe qui, selon la prescription expresse de saint Benoît, monte jusqu'au menton. Une robe de serge à manches larges, un grand voile de laine, la guimpe, qui monte jusqu'au menton, coupée carrément sur la poitrine, le bandeau qui descend jusqu'aux yeux, voilà leur habit. Tout est noir, excepté la guimpe et le bandeau qui sont blancs. Les novices portent le même habit, tout blanc. Les professes ont en outre un rosaire au côté et sur la poitrine un saint sacrement d'environ trois pouces de haut en vermeil ou en cuivre doré. Elles font maigre toute l'année, jeûnent le

carême et beaucoup d'autres jours qui leur sont spéciaux, se relèvent dans leur premier sommeil depuis une heure du matin jusqu'à trois pour lire le bréviaire et chanter matines, couchent dans des draps de serge en toute saison et sur la paille, n'usent point de bains, n'allument jamais de feu, se donnent la discipline tous les vendredis, observent la règle du silence, ne se parlent qu'aux récréations, lesquelles sont très courtes, et portent des chemises de bure pendant six mois, du 14 septembre, qui est l'exaltation de la sainte-croix, jusqu'à Pâques. Ces six mois sont une modération; la règle dit toute l'année; mais cette chemise de bure, insupportable dans les chaleurs de l'été, produisait des fièvres et des spasmes nerveux. Il a fallu en restreindre l'usage. Même avec cet adoucissement, le 14 septembre, quand les religieuses mettent cette chemise, elles ont trois ou quatre jours de fièvre. Obéissance, pauvreté, chasteté, stabilité sous clôture, voilà leurs vœux, fort aggravés par la règle. La prieure est élue pour trois ans par les mères qu'on appelle *mères vocales* parce qu'elles ont voix au chapitre. Une prieure ne peut être réélue que deux fois, ce qui fixe à neuf ans le plus long règne possible d'une prieure. Elles ne voient jamais le prêtre officiant, qui leur est toujours caché par une serge tendue à sept pieds de haut. Au sermon, quand le prédicateur est dans la chapelle, elles baissent leur voile sur leur visage. Elles doivent toujours parler bas, marcher les yeux à terre et la tête inclinée. Un seul homme peut entrer dans le couvent, M. l'archevêque de Paris.

Il y en a bien un autre, qui est le jardinier; mais c'est toujours un vieillard, et afin qu'il soit perpétuellement seul dans le jardin et que les religieuses soient averties de

l'éviter, on lui attache une clochette au genou.

Elles sont soumises à la prieure d'une soumission absolue et passive. C'est la sujétion canonique dans toute son abnégation. Comme à la voix du Christ, ut voci Christi, au geste, au premier signe, ad nutum, ad primum signum, tout de suite, avec bonheur, avec persévérance, avec une certaine obéissance aveugle, prompte, hilariter, perseveranter et caecâ quadam obedientiâ, comme la lime dans la main de l'ouvrier, quasi limam in manibus fabri, ne pouvant lire ni écrire quoi que ce soit sans permission expresse, legere vel scribere non adiscerit sine expressa superioris licentia.

A tour de rôle chacune d'elles fait ce qu'elles appellent la réparation. La réparation, c'est la prière pour tous les péchés, pour toutes les fautes, pour tous les désordres, pour tous les crimes qui se commettent sur la terre. Pendant douze heures consécutives, de quatre heures du soir à quatre heures du matin ou de quatre heures du matin à quatre heures du soir, la sœur qui fait la réparation reste à genoux sur la pierre devant le Saint-Sacrement. Quand la fatigue devient insupportable, elle se prosterne. C'est là tout son soulagement. Dans cette attitude, à plat ventre, la face contre terre, les bras en croix, elle prie pour tous les coupables de l'univers. Ceci est grand jusqu'au sublime.

Comme cet acte s'accomplit devant un poteau au haut duquel brûle un cierge, on dit indistinctement faire la réparation ou être au poteau. Les religieuses préfèrent même, par humilité, cette dernière expression qui contient une idée de supplice et d'abaissement.

Faire la réparation est une fonction où toute l'âme s'absorbe. La sœur au poteau ne se retournerait pas pour

le tonnerre tombant derrière elle.

En outre, il y a toujours une religieuse à genoux devant le Saint-Sacrement. Cette station dure une heure. Elles se relèvent comme des soldats en faction. C'est là l'Adoration Perpétuelle.

Les prieures et les mères portent presque toujours des noms empreints d'une gravité particulière, rappelant, non des saintes et des martyres, mais des moments de la vie de Jésus-Christ, comme la mère Nativité, la mère Conception, la mère Présentation, la mère Passion. Cependant les noms de saintes ne sont pas interdits.

Quand on les voit, on ne voit jamais que leur bouche. Toutes ont les dents jaunes. Jamais une brosse à dents n'est entrée dans le couvent. Se brosser les dents est au haut d'une échelle au bas de laquelle il y a : perdre son âme.

Elles ne disent de rien ma ni mon. Elles n'ont rien à elles et ne doivent tenir à rien. Elles disent de toute chose notre; ainsi : notre voile, notre chapelet; si elles parlaient de leur chemise, elles diraient notre chemise. Quelquefois elles s'attachent à quelque petit objet, à un livre d'heures, à une relique, à une médaille bénie. Dès qu'elles s'aperçoivent qu'elles commencent à tenir à cet objet, elles doivent le donner. Elles se rappellent le mot de sainte Thérèse à laquelle une grande dame, au moment d'entrer dans son ordre, disait : permettez, ma mère, que j'envoie chercher une sainte bible à laquelle je tiens beaucoup. – Ah! vous tenez à quelque chose! En ce cas, n'entrez pas chez nous.

Défense à qui que ce soit de s'enfermer, et d'avoir un chez-soi, une chambre. Elles vivent cellules ouvertes. Quand elles s'abordent, l'une dit : Loué soit et adoré le

Très Saint-Sacrement de l'autel! L'autre répond : A jamais. Même cérémonie quand l'une frappe à la porte de l'autre. A peine la porte a-t-elle été touchée qu'on entend de l'autre côté une voix douce dire précipitamment : à jamais! Comme toutes les pratiques, cela devient machinal par l'habitude, et l'une dit quelquefois à jamais avant que l'autre ait eu le temps de dire, ce qui est assez long d'ailleurs : Loué soit et adoré le Très Saint Sacrement de l'autel! Chez les visitandines, celle qui entre dit : Ave Maria, et celle chez laquelle on entre dit : gratiâ plena. C'est leur bonjour, qui est «plein de grâce» en effet.

A chaque heure du jour trois coups supplémentaires sonnent à la cloche de l'église du couvent. A ce signal prieure, mères vocales, professes, converses, novices, postulantes, interrompent ce qu'elles disent, ce qu'elles font ou ce qu'elles pensent et toutes disent à la fois, s'il est cinq heures, par exemple : – A cinq heures et à toute heure, loué soit et adoré le très Saint Sacrement de l'autel! S'il est huit heures : – A huit heures et à toute heure, etc., et ainsi de suite selon l'heure qu'il est.

Cette coutume, qui a pour but de rompre la pensée et de la ramener toujours à Dieu, existe dans beaucoup de communautés, seulement la formule varie. Ainsi à l'enfant-Jésus on dit : – A l'heure qu'il est et à toute heure que l'amour de Jésus enflamme mon cœur!

Les bénédictines de la rue S^{te}-Geneviève chantent les offices sur une psalmodie grave, plain-chant pur, et toujours à pleine voix, toute la durée de l'office. Partout où il y a un astérisque dans le missel, elles font une pause et disent à voix basse : Jésus-Marie-Joseph. Pour l'office des morts, elles psalmodient le chant si bas que c'est à

peine si des voix de femmes peuvent descendre jusque-là. Il en résulte un effet saisissant et lugubre. Elles avaient fait faire un caveau sous leur maître-autel pour la sépulture de leur communauté. Le gouvernement, comme elles disent, n'a pas permis que ce caveau reçût les cercueils. Elles sortent donc du couvent quand elles sont mortes. Ceci les afflige et les consterne comme une infraction.

Le jeudi elles entendent la grand'messe, vêpres et tous les offices comme le dimanche. Elles observent en outre scrupuleusement toutes les petites fêtes presque inconnues aux gens du monde que l'église prodiguait autrefois en France et prodigue encore en Espagne et en Italie. Leurs stations à la chapelle sont interminables. Quant au nombre et à la durée de leurs prières, nous n'en pouvons donner une meilleure idée qu'en citant le mot naïf de l'une d'elles : – Les prières des postulantes sont effrayantes, les prières des novices encore pires, et les prières des professes encore pires.

Une fois par semaine, on assemble le chapitre; la prieure préside, les mères vocales assistent. Chaque sœur vient à son tour s'agenouiller sur la pierre, et confesser à haute voix, devant toutes, les fautes et les péchés qu'elle a commis dans la semaine. Les mères vocales se consultent après chaque confession, et infligent tout haut les pénitences.

Outre la confession à haute voix, pour laquelle on réserve toutes les fautes un peu graves, elles ont pour les fautes vénielles ce qu'elles appellent la coulpe. Faire sa coulpe, c'est se prosterner à plat ventre durant l'office devant la prieure jusqu'à ce que celle-ci, qu'on ne nomme jamais autrement que notre mère, avertisse la patiente par

un petit coup frappé sur le bois de sa stalle qu'elle peut se relever. On fait sa coulpe pour très peu de chose. Un verre cassé, un voile déchiré, un retard involontaire de quelques secondes à un office, une fausse note à l'église, etc., cela suffit, on fait sa coulpe. La coulpe est toute spontanée; c'est la coupable elle-même (ce mot est ici étymologiquement à sa place) qui se juge et qui se l'inflige. Les jours de fêtes et les dimanches il y a quatre mères chantres qui psalmodient les offices devant un grand lutrin à quatre pupitres. Un jour une mère chanter entonna un psaume qui commençait par Ecce, et au lieu de Ecce dit à haute voix ces trois notes : ut, si, sol; elle subit pour cette distraction une coulpe qui dura tout l'office. Ce qui rendait la faute énorme, c'est que le chapitre avait ri.

Lorsqu'une religieuse est appelée au parloir, fût-ce la prieure, elle baisse son voile de façon, l'on s'en souvient, à ne laisser voir que sa bouche.

La prieure seule peut communiquer avec des étrangers. Les autres ne peuvent voir que leur famille étroite, et très rarement. Si par hasard une personne du dehors se présente pour voir une religieuse qu'elle a connue ou aimée dans le monde, il faut toute une négociation. Si c'est une femme, l'autorisation peut être quelquefois accordée, la religieuse vient et on lui parle à travers les volets, lesquels ne s'ouvrent que pour une mère ou une sœur. Il va sans dire que la permission est toujours refusée aux hommes.

Ces religieuses ne sont point gaies, roses et fraîches comme le sont souvent les filles des autres ordres. Elles sont pâles et graves. De 1825 à 1830 trois sont devenues folles.

On est au moins deux ans postulante, souvent quatre; quatre ans novice. Il est rare que les vœux définitifs puissent être prononcés avant vingt-trois ou vingt-quatre ans. Les bénédictines du St Sacrement n'admettent point de veuves dans leur ordre.

Elles se livrent dans leurs cellules à beaucoup de macérations inconnues dont elles ne doivent jamais parler.

Le jour où une novice fait profession, on l'habille de ses plus beaux atours, on la coiffe de roses blanches, on lustre et on boucle ses cheveux, puis elle se prosterne; on étend sur elle un grand voile noir et l'on chante l'office des morts. Alors les religieuses se divisent en deux files, une file passe près d'elle en disant d'un accent plaintif : notre sœur est morte, et l'autre file répond d'une voix éclatante : vivante en Jésus-Christ!

A l'époque où se passe cette histoire, un pensionnat était joint au couvent. Pensionnat de jeunes filles nobles, la plupart riches, parmi lesquelles on remarquait mesdemoiselles de Sainte-Aulaire et de Bélissen et une anglaise portant l'illustre nom catholique de Talbot. Ces jeunes filles, élevées par ces religieuses entre quatre murs, grandissaient dans l'horreur du monde et du siècle. Une d'elles nous disait un jour : Voir le pavé de la rue me faisait frissonner de la tête aux pieds. Elles étaient vêtues de bleu avec un bonnet blanc et un Saint-Sacrement de vermeil ou de cuivre fixé sur la poitrine. A de certains jours de grande fête, particulièrement à la Sainte-Marthe, on leur accordait comme haute faveur et bonheur suprême, de s'habiller en religieuses et de faire les offices et les pratiques de saint Benoît pendant toute une journée. Dans les premiers temps les religieuses leur prêtaient

leurs vêtements noirs. Cela parut profane, et la prieure le défendit. Ce prêt ne fut permis qu'aux novices. Il est remarquable que ces représentations, tolérées sans doute et encouragées dans le couvent par un secret esprit de prosélytisme, et pour donner à ces enfants quelque avant goût du saint habit, étaient un bonheur réel et une vraie récréation pour les pensionnaires. Elles s'en amusaient tout simplement. C'était nouveau. Cela les changeait. Candides raisons de l'enfance qui ne réussissent pas d'ailleurs à faire comprendre à nous mondains ce bonheur de tenir en main un goupillon et de rester debout des heures entières chantant à quatre devant un lutrin.

Les élèves, aux austérités près, se conformaient à toutes les pratiques du couvent. Il est telle jeune femme qui, entrée dans le monde et après plusieurs années de mariage, n'était pas encore parvenue à se déshabituer de dire en toute hâte chaque fois qu'on frappait à sa porte : à jamais! Comme les religieuses, les pensionnaires ne voyaient leurs parents qu'au parloir. Leurs mères elles-mêmes n'obtenaient pas de les embrasser. Voici jusqu'où allait la sévérité sur ce point : un jour une jeune fille fut visitée par sa mère accompagnée d'une petite sœur de trois ans. La jeune fille pleurait, car elle eût bien voulu embrasser sa sœur. Impossible. Elle supplia du moins qu'il fût permis à l'enfant de passer à travers les barreaux sa petite main pour qu'elle pût la baiser. Ceci fut refusé, presque avec scandale.

Ces jeunes filles n'en ont pas moins rempli de souvenirs charmants les murs funèbres de ce cloître. Il s'est dit là plus que partout ailleurs peut-être de ces mots d'enfants qui ont toujours tant de grâce et qui font rire d'un rire aussi doux que le sourire. C'est entre ces quatre

murs qu'une enfant de cinq ans s'écria un jour : – Ma mère! une grande vient de me dire que je n'ai plus que neuf ans et dix mois à rester ici. Quel bonheur!

C'est là encore qu'eut lieu ce dialogue mémorable :

UNE MERE VOCALE. – Pourquoi pleurez-vous, mon enfant?

L'ENFANT (six ans), sanglotant. – J'ai dit à Alix que je savais mon histoire de France. Elle me dit que je ne la sais pas, et je la sais.

ALIX, la grande (neuf ans). – Non, elle ne la sait pas.

LA MERE. – Comment cela, mon enfant?

ALIX. – Elle m'a dit d'ouvrir le livre au hasard et de lui faire une question qu'il y a dans le livre, et qu'elle répondrait.

– Eh bien?

– Elle n'a pas répondu.

– Voyons. Que lui avez-vous demandé?

– J'ai ouvert le livre au hasard comme elle disait, et je lui ai demandé la première demande que j'ai trouvée.

– Et qu'est-ce que c'était que cette demande?

– C'était : Qu'arriva-t-il ensuite?

Il y avait une grosse tourière qu'on voyait toujours se hâter dans les corridors avec son trousseau de clefs et qui se nommait sœur Agathe. Les grandes grandes, – au-dessus de dix ans, – l'appelaient Agathoclès.

Le réfectoire, grande pièce oblongue et carrée, qui ne recevait de jour que par un cloître à archivolttes de plain-pied avec le jardin, était obscur et humide, et comme disent les enfants, – plein de bêtes. Tous les lieux circonvoisins y fournissaient leur contingent d'insectes. Chacun des quatre coins en avait reçu, dans le langage des pensionnaires, un nom particulier et expressif. Il y

avait le coin des araignées, le coin des chenilles, le coin des cloportes, et le coin des cricris. Le coin des cricris était voisin de la cuisine et fort estimé. On y avait moins froid qu'ailleurs. Du réfectoire les noms avaient passé au pensionnat et servaient à y distinguer comme à l'ancien collège Mazarin, quatre nations. Toute élève était de l'une de ces quatre nations selon le coin du réfectoire où elle s'asseyait aux heures des repas. Un jour M. l'archevêque, faisant la visite pastorale, vit entrer dans la classe où il passait une jolie petite fille toute vermeille avec d'admirables cheveux blonds, il demanda à une autre pensionnaire, charmante brune aux joues fraîches qui était près de lui : – Qu'est-ce que c'est que celle-ci?

– C'est une araignée, monseigneur. – Bah! et cette autre? – C'est un cricri. – Et celle-là? – C'est une chenille. – En vérité, et vous-même? – Je suis un cloporte, monseigneur.

Il y a dans le couvent un livre qui n'a jamais été imprimé qu'à exemplaires uniques, et qu'il est défendu de lire. C'est la règle de saint Benoît. Arcane où nul oeil profane ne doit pénétrer. Nemo regulas, seu constitutiones nostras, externis communicabit. Les pensionnaires parvinrent un jour à dérober ce livre, et se mirent à le lire avidement, lecture souvent interrompue par des terreurs d'être surprises qui leur faisaient refermer le volume précipitamment. Elles ne tirèrent de ce grand danger couru qu'un plaisir médiocre. Quelques pages inintelligibles sur les péchés des jeunes garçons, voilà ce qu'elles eurent de plus « intéressant ».

Elles jouaient dans une allée du jardin, bordée de quelques maigres arbres fruitiers. Malgré l'extrême surveillance et la sévérité des punitions, quand le vent

avait secoué les arbres, elles trouvaient moyen de ramasser furtivement une pomme verte ou un abricot gâté, ou une poire habitée. Maintenant je laisse parler une lettre que j'ai sous les yeux, d'une ancienne pensionnaire, aujourd'hui madame la duchesse de *, une des plus charmantes femmes de Paris. «On les cache comme on peut. Lorsqu'on monte mettre le voile sur le lit en attendant le souper, on les fourre sous son oreiller et le soir on les mange dans son lit, et lorsqu'on ne peut pas, on les mange dans les commodités.»

Une fois, c'était encore à l'époque d'une visite de M. l'archevêque au couvent, une des jeunes filles, mademoiselle de B. gagea qu'elle lui demanderait un jour de congé, énormité dans une communauté si austère. La gageure fut acceptée, mais aucune de celles qui tenaient le pari n'y croyait. Au moment venu, comme l'archevêque passait devant les pensionnaires, mademoiselle de B., à l'inexprimable épouvante de ses compagnes, sortit des rangs, et dit : Monseigneur, un jour de congé. Mademoiselle de B. était fraîche et grande, avec la plus jolie petite mine rose du monde. M. de Quélen sourit et dit : Comment donc, ma chère enfant, un jour de congé! Trois jours, s'il vous plaît. J'accorde trois jours. La prieure n'y pouvait rien, l'archevêque avait parlé. Scandale pour le couvent, mais joie pour le pensionnat. Qu'on juge de l'effet.

Ce cloître si austère n'était pas cependant si bien fermé que la vie des passions du dehors, que le drame, que le roman même, n'y pénétrassent. Pour le prouver, nous nous bornerons à transcrire ici et à indiquer brièvement un fait réel et incontestable, qui d'ailleurs n'a en lui-même aucun rapport et ne tient par aucun fil à

l'histoire que nous racontons. Nous mentionnons ce fait pour compléter dans l'esprit du lecteur la physionomie du couvent.

Vers cette époque donc, il y avait dans le couvent une dame mystérieuse qu'on traitait avec grand respect, et qu'on nommait madame Albertine. C'était une femme d'une trentaine d'années, brune, assez belle, avec de grands yeux noirs. On ne savait rien d'elle sinon qu'elle était folle, et que dans le monde elle passait pour morte. Il y avait sous cette histoire, disait-on, des arrangements de fortune nécessaires pour un grand mariage.

On faisait sur cette femme cent récits. C'était l'éternelle curiosité des pensionnaires. Il y avait dans la chapelle une tribune qu'on appelait l'Oeil-de-Boeuf. C'est de cette tribune qu'on n'a qu'une baie circulaire, un oeil-de-boeuf, que madame Albertine assistait aux offices. Elle y était habituellement seule, parce que de cette tribune, placée au premier étage, on pouvait voir le prédicateur ou l'officiant. Un jour la chaire était occupée par un jeune prêtre de haut rang, M. le duc de Rohan, pair de France, autrefois officier des mousquetaires rouges lorsqu'il était prince de Léon, mort après 1830 cardinal et archevêque de Besançon. C'était la première fois que M. de Rohan prêchait au couvent de la rue Neuve-Sainte-Genève. Madame Albertine assistait ordinairement aux sermons et aux offices dans un calme profond et dans une immobilité complète. Ce jour-là, dès qu'elle aperçut M. de Rohan, elle se dressa à demi, et dit à haute voix dans le silence de la chapelle : tiens! Auguste! Toute la communauté stupéfaite tourna la tête, le prédicateur leva les yeux, mais madame Albertine était retombée dans son immobilité. Un souffle du monde extérieur, une lueur de

vie avait passé un moment sur cette figure éteinte et glacée, puis tout s'était évanoui, et la folle était redevenue statue.

Ces deux mots cependant firent jaser tout ce qui pouvait parler dans le couvent. Que de choses dans ce tiens! Auguste! que de révélations! M. de Rohan s'appelait en effet Auguste. Il était évident que madame Albertine sortait du plus grand monde puisqu'elle connaissait M. de Rohan, qu'elle y était elle-même haut placée puisqu'elle parlait d'un si grand seigneur si familièrement, et qu'elle avait avec lui une relation, de parenté peut-être, mais, à coup sûr bien étroite, puisqu'elle savait son «petit nom».

Deux duchesses très sévères, mesdames de Choiseul et de Sérent, visitaient souvent la communauté où elles pénétraient sans doute en vertu du privilège Magnates mulieres, et faisaient grand'peur au pensionnat. Quand les deux vieilles dames passaient, toutes les pauvres jeunes filles tremblaient et baissaient les yeux.

M. de Rohan était du reste, à son insu, l'objet de l'attention des pensionnaires. Il venait à cette époque d'être fait, en attendant l'épiscopat, grand vicaire de l'archevêque de Paris. C'était une de ses habitudes de venir assez souvent chanter aux offices de la chapelle des bénédictines de la rue Neuve-Sainte-Genève. Aucune des jeunes recluses ne pouvait l'apercevoir, à cause du rideau de serge, mais il avait une voix douce et un peu grêle qu'elles étaient parvenues à reconnaître et à distinguer. Il avait été mousquetaire; et puis on le disait fort coquet, fort bien coiffé avec de beaux cheveux châtons, et qu'il avait une large ceinture noire magnifique, et que sa soutane noire était coupée le plus

élégamment du monde. Il occupait fort toutes ces imaginations de seize ans.

Aucun bruit du dehors ne pénétrait dans le couvent. Cependant il y eut une année où le son d'une flûte y parvint. Ce fut un événement et les pensionnaires d'alors s'en souviennent encore. C'était une flûte dont quelqu'un jouait dans le voisinage. Cette flûte jouait toujours le même air : Ma Zétulbé, viens régner sur mon âme, et on l'entendait deux ou trois fois dans la journée. Les jeunes filles passaient des heures à écouter, les mères vocales étaient bouleversées, les cervelles travaillaient, les punitions pleuvaient. Cela dura plusieurs mois. Les pensionnaires étaient toutes plus ou moins amoureuses du musicien inconnu. Chacune se rêvait Zétulbé. Le bruit de flûte venait du côté de la rue du Pot-de-fer; elles auraient tout donné, tout tenté, tout compromis pour apercevoir, ne fût-ce que le temps d'un éclair, le «jeune homme» qui jouait si délicieusement de cette flûte et qui, sans s'en douter, jouait en même temps de toutes ces âmes. Il y en eut qui s'échappèrent par une porte de service et qui montèrent au troisième sur la rue du Pot-de-fer, afin d'essayer de voir par les jours de souffrance. Une alla jusqu'à passer son bras au-dessus de sa tête par la grille et agita son mouchoir blanc. Deux furent plus hardies encore. Elles trouvèrent moyen de grimper jusque sur un toit et s'y risquèrent et réussirent enfin à voir «le jeune homme». C'était un vieux gentilhomme émigré, aveugle et ruiné, qui jouait de la flûte dans son grenier pour se désennuyer.

Il y avait dans cette enceinte des bénédictines trois bâtiments parfaitement distincts, le grand couvent qu'habitaient les religieuses, le pensionnat où logeaient

les élèves et enfin ce qu'on appelait le petit couvent. C'était un corps de logis avec jardin où demeuraient en commun toutes sortes de vieilles religieuses de divers ordres, restes des cloîtres détruits par la révolution; une réunion de toutes les bigarrures noires, grises et blanches, de toutes les communautés et de toutes les variétés possibles, une sorte de couvent-arlequin.

Dès l'empire, il avait été permis à toutes ces pauvres filles dispersées et dépayrées de venir s'abriter là sous les ailes des bénédictines. Le gouvernement leur payait une petite pension; les dames du saint sacrement les avaient reçues avec empressement. C'était un pêle-mêle bizarre. Chacune suivait sa règle. On permettait quelquefois aux jeunes pensionnaires, comme grande récréation, de leur rendre visite, ce qui fait que ces jeunes mémoires ont gardé entre autres le souvenir de la mère Sainte-Bazile, de la mère Sainte-Scolastique et de la mère Jacob.

Une de ces réfugiées se retrouvait presque chez elle. C'était une religieuse de Sainte-Aure, la seule de son ordre qui eût survécu. L'ancien couvent des dames de Sainte-Aure occupait dès le commencement du dix-huitième siècle précisément cette même maison de la rue Neuve-Sainte-Geneviève qui appartient aujourd'hui aux bénédictines. Cette sainte fille, trop pauvre pour porter le magnifique habit de son ordre, qui était une robe blanche avec le scapulaire écarlate, en avait revêtu pieusement un petit mannequin qu'elle montrait avec complaisance et qu'à sa mort elle a légué à la maison. En 1825, il ne restait de cet ordre qu'une religieuse; aujourd'hui il n'en reste qu'une poupée.

Outre ces dignes mères, quelques vieilles femmes du monde avaient obtenu de la prieure, comme madame

Albertine, la permission de se retirer dans le petit couvent. De ce nombre étaient madame de Beaufort d'Hautpoul et madame la marquise Dufresne. Une autre n'a jamais été connue dans le couvent que par le bruit formidable qu'elle faisait en se mouchant. Les élèves l'appelaient madame Vacarmini.

Vers 1820 ou 1821, madame de Genlis qui rédigeait à cette époque un petit recueil périodique intitulé l'Intrépide, demanda à entrer dame en chambre au couvent de la rue Neuve-Sainte-Geneviève. M. le duc d'Orléans la recommandait. Rumeur dans la ruche; les mères vocales étaient toutes tremblantes. Madame de Genlis avait fait des romans. Mais elle déclara qu'elle était la première à les détester, et puis elle était arrivée à sa phase de dévotion farouche.

Dieu aidant, et le prince aussi, elle entra. Elle s'en alla au bout de six ou huit mois, donnant pour raison que le jardin n'avait pas d'ombre. Les religieuses en furent ravies. Quoique vieille, elle jouait encore de la harpe, et fort bien.

L'église de la maison, construite de manière à séparer, comme une véritable coupure, le grand couvent du pensionnat, était, bien entendu, commune au pensionnat, au grand couvent et au petit couvent. On y admettait même le public par une sorte d'entrée de lazaret ménagée sur la rue. Mais tout était disposé de façon qu'aucune des habitantes du cloître ne pût voir un visage du dehors. Supposez une église dont le chœur serait saisi par une main gigantesque et plié de manière à former, non plus, comme dans les églises ordinaires, un prolongement derrière l'autel, mais une sorte de salle ou de caverne obscure à la droite de l'officiant. Supposez

cette salle fermée par le rideau de sept pieds de haut dont nous avons déjà parlé, entassez dans l'ombre de ce rideau, sur des stalles de bois, les religieuses de chœur à gauche, les pensionnaires à droite, les converses et les novices au fond, et vous aurez quelque idée des bénédictines de l'adoration assistant au service divin. Cette caverne, qu'on appelait le chœur, communiquait avec le cloître par un couloir. L'église prenait jour sur le jardin. Quand les religieuses assistaient à des offices où leur règle leur commandait le silence, le public n'était averti de leur présence que par le choc des miséricordes des stalles se levant ou s'abaissant avec bruit.

Pendant les six années qui séparent 1819 de 1825 la prieure des dames du St Sacrement était madame de Bèze qui en religion s'appelait mère Sainte Marie. Elle avait été réélue. C'était une femme d'une soixantaine d'années, courte, grosse, «chantant comme un pot fêlé», dit la lettre que nous avons déjà citée, du reste excellente, la seule gaie dans tout le couvent, et pour cela adorée.

La sous-prieure était une vieille religieuse espagnole presque aveugle, la mère Saint Bazile.

Les plus comptées parmi les vocales étaient la mère S^{te} Honorine, trésorière, la mère S^{te} Gertrude, première maîtresse des novices, la mère S^t Ange, deuxième maîtresse, la mère Annonciation, sacristaine, la mère St Augustin, infirmière, la seule dans tout le couvent qui fût méchante; puis mère S^{te} Mechtilde (M^{elle} Garçon), toute jeune, ayant une admirable voix; mère des Anges (M^{elle} Dieudé), qui avait été au couvent des Filles-Dieu et au couvent du Trésor entre Gisors et Magny; mère S^t Joseph (M^{elle} de Leuchtembergen), mère S^{te} Adélaïde (M^{elle} Lassu), mère Miséricorde (M^{elle} de Bléchamps, qui ne put

résister aux austérités), mère Compassion (M^{elle} de Torcy, reçue à soixante ans malgré la règle, très riche); mère Providence (M^{elle} de Quélen); mère Présentation (M^{elle} de St Séverin), prieure en cette année 1847 de la maison de la rue du Temple; enfin, mère S^{te} Céligne (la sœur de l'orfèvre Cahier), devenue folle; mère S^{te} Chantal (M^{elle} de Marion), devenue folle.

Il y avait encore parmi les plus jolies une charmante fille de vingt-trois ans, qui était de l'île Bourbon et descendante du chevalier Roze, qui se fût appelée dans le monde mademoiselle Roze et qui là s'appelait mère Assomption.

Celles des sœurs converses que les pensionnaires aimaient le mieux, c'étaient sœur S^{te} Euphrasie, sœur S^{te} Margarita, la sœur S^{te} Marthe, qui était en enfance, et la sœur S^t Michel, dont le long nez les faisait rire.

Toutes ces femmes étaient douces pour tous ces enfants. Les religieuses n'étaient sévères que pour elles-mêmes. On ne faisait de feu qu'au pensionnat, et la nourriture, comparée à celle du couvent y était excellente. Avec cela mille soins. Seulement quand un enfant passait près d'une religieuse et lui parlait, la religieuse ne répondait jamais.

Cette règle du silence avait engendré ceci que dans tout le couvent, la parole était retirée aux créatures humaines et donnée aux objets inanimés. Tantôt c'était la cloche de l'église qui parlait, tantôt le grelot du jardinier. Un timbre très sonore placé à côté de la tourière et qu'on entendait de toute la maison indiquait par des sonneries variées qui étaient une façon de télégraphe acoustique, toutes les actions de la vie matérielle à accomplir et appelait au parloir, si besoin était, telle ou telle habitante

de la maison. Chaque personne et chaque chose avait sa sonnerie. La prieure avait un et un, la sous-prieure un et deux. Six-cinq annonçait la classe, de telle sorte que les élèves ne disaient jamais rentrer en classe, mais aller à six-cinq. Quatre-quatre était le timbre de madame de Genlis. On l'entendait très souvent. C'est le diable à quatre, disaient celles qui n'étaient point charitables. Dix-neuf coups annonçaient un grand événement. C'était l'ouverture de la porte de clôture, effroyable planche de fer hérissée de verrous qui ne tournait sur ses gonds que devant l'archevêque.

Lui et le jardinier exceptés, nous l'avons dit, aucun homme n'entrait dans le couvent. Les pensionnaires en voyaient deux autres; l'un, l'aumônier, l'abbé Durand, vieux et laid, qu'il leur était donné de contempler au chœur à travers une grille; l'autre, le maître de dessin, M. Ansiaux, que la lettre dont on a déjà lu quelques lignes appelle M. Anciot, et qualifie vieux affreux bossu.

On voit que tous les hommes étaient choisis.

Telle était à cette époque, telle est encore aujourd'hui à beaucoup d'égards, cette curieuse et singulière maison.

Après en avoir esquissé la figure morale, il n'est pas inutile d'en indiquer en quelques mots la configuration matérielle. Le lecteur en a déjà quelque idée.

Le couvent de l'adoration perpétuelle du St Sacrement emplit presque entièrement le vaste trapèze qui résulte des intersections de la rue des Postes, de la rue du Pot-de-fer-Saint-Marcel, de la rue Neuve-Sainte-Genève et de la rue du Puits-qui-parle et que ces quatre rues entourent comme ferait un fossé. Le couvent se compose de plusieurs bâtiments et d'un jardin. Le bâtiment principal, pris dans son entier, est une

juxtaposition de constructions hybrides qui, vues à vol d'oiseau, dessinent assez exactement une potence posée sur le sol. Le grand bras de la potence occupe tout le tronçon de la rue du Pot-de-fer compris entre la rue Neuve-Sainte-Genève et la rue des Postes, le petit bras est une haute, grise et sévère façade grillée qui regarde la rue Neuve-Sainte-Genève. La porte cochère n° 12 en marque l'extrémité. Vers le milieu de cette façade la poussière et la cendre blanchissent une vieille porte basse cintrée où les araignées font leur toile et qui ne s'ouvre qu'une heure ou deux le dimanche. C'est l'entrée publique de l'église. Le coude de la potence est occupé par une salle carrée qui sert d'office et que les religieuses appellent la dépense. Dans le grand bras sont les cellules des mères et des sœurs et le noviciat. Dans le petit bras les cuisines, le réfectoire, doublé du cloître, et l'église. Entre la porte n° 12 et le coin de la rue du Puits-qui-parle est le pensionnat aujourd'hui inhabité et qu'on ne voit pas du dehors. Le reste du trapèze forme le jardin qui est beaucoup plus bas que le niveau de la rue des Postes; ce qui fait les murailles bien plus élevées encore au dedans qu'à l'extérieur. Le milieu du jardin est marqué par un rond-point au centre duquel s'élève isolément un grand marronnier. De ce rond point partent, comme du moyeu d'une roue, quatre allées bordées de groseilliers, toutes de longueurs inégales à cause de la forme irrégulière du jardin. Au fond une allée de beaux peupliers va des ruines du vieux couvent qui était à l'angle de la rue du Pot-de-Fer à la maison du petit couvent qui est à l'angle de la rue du Puits-qui-parle. En avant du petit couvent, il y a ce qu'on appelle le « petit jardin ». Qu'on ajoute à cet ensemble une cour, toutes sortes d'angles variés que font

les corps de logis intérieurs, des murailles de prison, pour toute perspective et pour tout voisinage la longue ligne noire du couvent des Spiritains qui borde l'autre côté de la rue des Postes, et l'on pourra se faire une image complète de ce qu'était il y a quelques années et de ce qu'est encore aujourd'hui la maison des bénédictines du quartier St Victor. Cette sainte maison a été bâtie précisément sur l'emplacement d'un jeu de paume fameux du quatorzième au seizième siècle qu'on appelait le tripot des onze mille diables.

Toutes ces rues du reste sont des plus anciennes de Paris. Ces noms du Pot-de-fer et du Puits-qui-parle sont bien vieux, les rues qui les portent sont beaucoup plus vieilles encore. La rue du Pot-de fer s'est appelée la rue du Bon-Quitte, la rue du Puits-qui-parle s'est appelée la rue des Rosiers, car Dieu ouvrait les fleurs avant que l'homme taillât les pierres. Il n'y a pas deux siècles que la rue des Irlandais s'appelait la rue du Cheval vert.

Puisque nous sommes en train de détails sur le couvent de la rue Neuve-Sainte-Genève et que nous avons osé ouvrir une fenêtre sur ce pieux et discret asile, que le lecteur nous permette encore une petite digression, étrangère au fond de ce livre, mais caractéristique et utile en ce qu'elle fait comprendre que le cloître lui-même a ses figures originales.

Il y avait dans le petit couvent une centenaire, qui venait de l'abbaye de Fontevault. Avant la révolution elle avait même été du monde. Elle parlait beaucoup de M. de Miromesnil, garde des sceaux sous Louis XVI, et d'une présidente Duplat qu'elle avait beaucoup connue. C'était son plaisir et sa vanité de ramener ces deux noms à tout propos. Elle disait merveilles de l'abbaye de

Fontevault, que c'était comme une ville et qu'il y avait des rues dans le monastère.

Elle parlait avec un parler picard qui égayait les pensionnaires. Tous les ans, elle renouvelait solennellement ses vœux, et au moment de faire serment, elle disait au prêtre : Monseigneur saint François l'a baillé à monseigneur saint Julien, monseigneur saint Julien l'a baillé à monseigneur saint Eusèbe, monseigneur saint Eusèbe l'a baillé à monseigneur saint Procope; etc., etc., ainsi je vous le baille, mon père. – Et les pensionnaires de rire, non sous cape, mais sous voile; charmants petits rires étouffés qui faisaient froncer le sourcil aux mères vocales.

Une autre fois, la centenaire racontait des histoires. Elle disait que dans sa jeunesse les bernardins ne le cédaient pas aux mousquetaires. C'était un siècle qui parlait, mais c'était le dix-huitième siècle. Elle contait la coutume champenoise et bourguignonne des quatre vins avant la révolution. Quand un grand personnage, un maréchal de France, un prince, un duc et pair traversait une ville de Bourgogne ou de Champagne, le corps de ville venait le haranguer et lui présentait quatre gondes d'argent dans lesquelles on avait versé de quatre vins différents. Sur le premier gobelet on lisait cette inscription : vin de singe, sur le deuxième : vin de lion, sur le troisième : vin de mouton, sur le quatrième : vin de cochon. Ces quatre légendes exprimaient les quatre degrés que descend l'ivrogne : la première ivresse, celle qui égaie, la deuxième, celle qui irrite, la troisième, celle qui hébète, la dernière enfin, celle qui abrute.

Elle avait dans une armoire, sous clef, un objet mystérieux auquel elle tenait fort. La règle de Fontevault

ne le lui défendait pas. Elle ne voulait montrer cet objet à personne. Elle s'enfermait, ce que sa règle lui permettait, et se cachait chaque fois qu'elle voulait le contempler. Si elle entendait marcher dans le corridor elle refermait l'armoire aussi précipitamment qu'elle le pouvait avec ses vieilles mains. Dès qu'on lui parlait de cela, elle se taisait, elle qui parlait si volontiers. Les plus curieuses échouèrent devant son silence et les plus tenaces devant son obstination. C'était aussi là un sujet de commentaires pour tout ce qui était désœuvré ou ennuyé dans le couvent. Que pouvait donc être cette chose si précieuse et si secrète qui était le trésor de la centenaire? Sans doute quelque saint livre? quelque chapelet béni? quelque relique prouvée? On se perdait en conjectures. A la mort de la pauvre vieille, on courut à l'armoire plus vite peut-être qu'il n'eût convenu et on l'ouvrit. On trouva l'objet sous un triple linge comme une patène bénie. C'était un plat de Faenza représentant des amours qui s'envolent poursuivis par des garçons apothicaires armés d'énormes seringues. La poursuite abonde en grimaces et en postures comiques. Un des charmants petits amours est déjà tout embroché. Il se débat, agite ses petites ailes et essaie encore de voler, mais le matassin rit d'un rire satanique. Moralité : l'amour vaincu par la colique. Ce plat, fort curieux d'ailleurs, et qui a peut-être eu l'honneur de donner une idée à Molière, existait encore en septembre 1845. Il était à vendre chez un marchand de bric-à-brac du boulevard Beaumarchais.

Cette bonne vieille ne voulait recevoir aucune visite du dehors, à cause, disait-elle, que le parloir est trop triste.

Le parloir était commun au petit couvent + au grand.

Du reste ce parloir si triste et si austère est un fait tout local qui ne se reproduit pas avec la même sévérité dans d'autres couvents du même ordre. Au couvent de la rue du Temple en particulier, qui est également habité par des bénédictines de l'adoration perpétuelle, les volets noirs sont remplacés par des rideaux bruns, et le parloir lui-même est un salon parqueté dont les fenêtres s'encadrent de bonnes-grâces en mousseline blanche et dont les murailles admettent toutes sortes de cadres, un portrait d'une bénédictine à visage découvert, des fleurs peintes, et jusqu'à une tête de turc.

C'est, pour le dire en passant, dans le jardin du couvent de la rue du Temple que se trouve ce marronnier d'Inde qui passait pour le plus beau et le plus grand de France et qui avait parmi le bon peuple du dix-huitième siècle la renommée d'être le père de tous les marronniers du royaume.

Cet ordre spécial des bénédictines de l'Adoration Perpétuelle, tout à fait distinct des bénédictines qui relèvent de Citeaux, n'est pas très ancien et ne remonte pas à plus de deux cents ans. En 1649, le Saint-Sacrement fut profané deux fois, à quelques jours de distance, dans deux églises de Paris, à Saint-Sulpice et à Saint-Jean en Grève, sacrilège effrayant et rare qui émut toute la ville. M. le prieur-grand-vicaire de Saint-Germain-des-Prés ordonna une procession solennelle de tout son clergé où officia le nonce du pape. Mais l'expiation ne suffit pas à deux dignes femmes, madame Courtin, marquise de Boucs, et la comtesse de Châteauvieux. Cet outrage, fait au «très auguste sacrement de l'autel», quoique passager, resta dans ces deux saintes âmes, et leur parut ne pouvoir être réparé que par une «Adoration Perpétuelle» dans

quelque monastère de filles. Toutes deux, l'une en 1652, l'autre en 1653, firent donation de sommes notables à la mère Catherine de Bar, dite du Saint-Sacrement, religieuse bénédictine, pour fonder, dans ce but pieux, un monastère de l'ordre de Saint-Benoît; la première permission pour cette fondation fut donnée à la mère Catherine de Bar par M. de Metz, abbé de Saint-Germain, «à la charge qu'aucune fille ne pourrait être reçue qu'elle n'apportât trois cents livres de pension, qui font six mille livres au principal». Après l'abbé de Saint-Germain, le roi apporta des lettres patentes, et le tout, charte abbatiale et lettres royales, fut homologué en 1654 à la chambre des comptes et au parlement.

Telle est l'origine et la consécration légale de l'établissement des bénédictines de l'Adoration Perpétuelle du Saint-Sacrement à Paris. Leur premier couvent fut «bâti à neuf» rue Cassette des deniers de mesdames de Boucs et de Châteaueux.

Aujourd'hui, le couvent de la rue Neuve-Sainte-Geneviève dépérit, ce qui fait partie de la mort générale de l'ordre, lequel s'en va comme tous les ordres religieux. Evidemment la vie monastique se transformera car elle ne peut disparaître. Contempler et prier est un besoin de l'humanité.

La maison de la rue Neuve-Sainte-Geneviève se dépeuple rapidement. Depuis vingt-cinq ans le petit couvent a disparu, le pensionnat a disparu. Il n'y a plus ni les vieilles femmes, ni les jeunes filles; les unes sont mortes, les autres s'en sont allées. Volaverunt. La règle de l'Adoration Perpétuelle est d'une telle sévérité qu'elle épouvante; les vocations reculent, l'ordre ne se recrute pas. Il se fait encore çà et là quelques sœurs converses,

mais de religieuses de chœur, point. Il y a vingt ans, les religieuses étaient près de cent, à l'heure qu'il est, elles ne sont plus que vingt-huit. La prieure est jeune, signe que le cercle du choix se restreint. Elle n'a pas quarante ans. A mesure que le nombre diminue, le service de chacune devient plus pénible; le moment approche où elles ne seront plus qu'une vingtaine d'épaules douloureuses et courbées pour porter la lourde règle de saint Benoît. Le fardeau est implacable et reste le même à peu comme à beaucoup. Il pesait, il écrase. Aussi elles meurent. En cette année 1847, deux sont mortes. L'une avait vingt-cinq ans, l'autre vingt-trois. Celle-ci peut dire comme Julia Alpinula : Hic jaceo, vixi annos viginti et tres.

C'est ce qui a fait renoncer à l'éducation des filles les religieuses qui restent.

Nous n'avons pu passer devant cette maison étrange, inconnue, obscure, sans y entrer et sans y faire entrer les esprits qui nous accompagnent et qui nous écoutent raconter l'histoire mélancolique de Jean Tréjean. Nous avons pénétré dans cette communauté toute pleine de ces vieilles pratiques qui semblent si nouvelles aujourd'hui qu'on désapprend le catholicisme, malheureusement sans apprendre autre chose. Nous avons parlé de ce lieu vénérable avec détail, mais avec respect, autant du moins que le respect et le détail sont conciliables. Nous ne louons pas tout, mais nous n'insultons rien. Nous sommes à égale distance de l'hosanna de Joseph de Maistre qui aboutit à sanctifier le bourreau et du ricanement de Voltaire qui va jusqu'à railler le crucifix.

Cette vie claustrale si austère et si morne, dont nous venons d'indiquer quelques linéaments, ce n'est pas la

vie, car ce n'est pas la liberté; ce n'est pas la tombe, car ce n'est pas la plénitude; c'est le lieu étrange d'où l'on aperçoit, comme de la crête d'une haute montagne, l'abîme où nous sommes et l'abîme où nous serons; c'est une frontière étroite et brumeuse placée entre deux mondes, éclairée et obscurcie par les deux à la fois, où le rayon affaibli de la vie se mêle au rayon vague de la mort; c'est la pénombre du tombeau.

Certes nous ne sommes pas de ceux qui souhaitent à leur pays la domination monacale. Les monastères, quand ils abondent chez une nation, sont des nœuds à la circulation, des établissements encombrants, des centres de paresse là où il faut des centres de travail. Les communautés monastiques sont à la grande communauté sociale ce que le gui est au chêne, ce que la verrue est au corps humain; leur prospérité et leur embonpoint sont l'appauvrissement du pays.

Le régime monacal, bon au début des civilisations, est mauvais à la virilité des peuples. Il a fatalement contribué à la diminution de l'Espagne et de l'Italie, ce qui le juge et le condamne. En outre, lorsqu'il se relâche et qu'il entre dans sa période de dérèglement, comme il continue à donner l'exemple, il devient funeste par toutes les raisons qui le faisaient salubre dans sa période de pureté. Cependant, nous le déclarons hautement à ce siècle occupé des choses courtes et difformes de la matière, toutes les fois que notre regard a pénétré par aventure dans un de ces cloîtres vraiment saints et sévères comme le couvent de la rue Neuve Sainte-Geneviève, notre curiosité est tout de suite devenue de la contemplation. Nous n'avons jamais pu considérer sans une espèce de terreur religieuse et tendre, sans une espèce

de pitié pleine d'envie ces créatures dévouées, tremblantes et confiantes, ces âmes humbles et augustes qui sont venues vivre au bord même du mystère, attendant, entre le monde qui est fermé et le ciel qui n'est pas ouvert, tournées vers la clarté qu'on ne voit pas, ayant seulement le bonheur de penser qu'elles savent où elle est, aspirant à l'abîme et à l'inconnu, l'œil fixé sur l'obscurité immobile, agenouillées, éperdues, stupéfaites, frissonnantes, à demi soulevées à de certaines heures par les souffles profonds de l'éternité.

A quoi bon, disent les esprits rapides et irréfléchis? à quoi servent-elles? qu'est-ce qu'elles font?

Hélas! en présence de l'ombre qui nous environne et qui nous attend, nous répondons : il n'y a pas d'œuvre plus sublime que celle que font ces âmes; et nous ajoutons : il n'y a pas de travail plus utile.

Il faut bien ceux qui prient toujours pour ceux qui ne prient jamais.

C'est dans cette maison que Jean Tréjean était, comme avait dit Fauchelevant, «tombé du ciel». Il avait franchi le mur du jardin qui encore aujourd'hui fait l'angle de la rue des Postes. Cet hymne des anges qu'il avait entendu au milieu de la nuit, c'étaient les religieuses chantant matines. Cette salle qu'il avait entrevue dans l'obscurité, c'était la chapelle; ce fantôme qu'il avait vu étendu à terre, c'était la sœur faisant « la réparation »; ce grelot dont le bruit l'avait si étrangement surpris, c'était le grelot du jardinier attaché au genou du père Fauchelevant.

Ce père Fauchelevant était un vieux qui toute sa vie avait été égoïste et qui, à la fin de ses jours, boiteux, infirme, n'ayant plus aucun intérêt au monde, trouvant une généreuse action à faire, se jeta dessus comme ces gens qui, au moment de mourir, rencontrent sous leur main un verre d'un bon vin dont il n'ont jamais goûté et le boivent avidement. On peut ajouter que l'air qu'il respirait depuis plusieurs années déjà dans ce couvent avait détruit la personnalité en lui, et avait fini par lui rendre nécessaire une bonne action quelconque. Le père Fauchelevant ne fit pas une question à Jean Tréjean. La reconnaissance le rendit inventif. Il fut admirable.

Depuis que Fauchelevant était dans le couvent, il n'avait plus entendu parler de M. sur M. et ne savait rien

de ce qui s'était passé. Seulement, à quelques mots qui échappèrent à Jean Tréjean, Fauchelevent crut comprendre que M. Madeleine avait fait faillite par la dureté des temps et qu'il était poursuivi par ses créanciers, ou bien qu'il était compromis dans une affaire politique et qu'il se cachait, ce qui ne déplut pas à Fauchelevent, lequel, comme tous nos paysans du nord, avait un vieux fond bonapartiste. Un fait qu'il ne pouvait s'expliquer, c'était comment M. Madeleine avait pu réussir à escalader les murs.

Jean Tréjean, se sentant découvert et Javert sur sa piste, comprenait qu'il était perdu s'il revenait dans Paris. Une fois qu'il sut où il était, il n'eut plus qu'une pensée, y rester. Or, pour un malheureux dans sa position, ce couvent était à la fois le lieu le plus dangereux et le plus sûr. Le plus dangereux, car, aucun homme ne pouvait y pénétrer, et à plus forte raison, y demeurer. Le plus sûr, car si l'on parvenait à y demeurer, qui viendrait vous chercher là? Mais comment s'y installer? Problème sérieux. Le père Fauchelevent l'aborda de front. En trois jours, le pauvre paysan picard, sans autre échelle que son dévouement, sa bonne volonté, et un peu de cette vieille finesse campagnarde mise cette fois au service d'une action honnête, tourna, gravit et surmonta les rudes escarpements de la règle de saint Benoît. Il dit à Jean Tréjean, qu'il ne connaissait toujours que sous le nom de M. Madeleine : Laissez-moi faire. Il commença par lui recommander de ne point sortir pendant le jour de la baraque qu'il habitait, laquelle avait du moins cet avantage que comme elle était au fond du jardin, dans un pli du mur derrière les arbres et que les religieuses n'en approchaient jamais, Jean Tréjean, que personne n'avait

vu entrer dans le couvent, aurait pu y rester caché six mois sans qu'on s'en doutât. Puis, le vieux jardinier demanda à parler à madame la prieure. Fauchelevent avait réussi dans le couvent. Il était régulier et silencieux et ne sortait que fort rarement et seulement pour les nécessités démontrées du verger et du potager. Tout cela lui était compté, et les mères vocales avaient confiance en lui. Il parla à madame la prieure de ses infirmités, de son grand âge, et qu'il avait un frère point jeune qui, si on le voulait bien, pourrait venir loger avec lui et l'aider, et que ce frère avait une petite fille qui s'élèverait en Dieu dans la maison, qu'autrement, si l'on n'admettait pas son frère et sa nièce, se sentant trop cassé et trop faible pour la besogne, lui Fauchelevent, il serait obligé de s'en aller. On tenait à lui. La prieure et les mères s'assemblèrent en conseil. Bref, un soir, Jean Tréjean, grâce à une petite porte qu'on voit de la rue, qui est au fond de la cour à droite, et qui communique au jardin, sortit avec Cosette pendant que Fauchelevent occupait l'attention du portier; puis rentra presque tout de suite et fut introduit officiellement dans le parloir par le portier qui comme dit le vieux paysan jardinier, n'y vit que du bleu. La prieure, qui était cette excellente madame de Bèze, mère Sainte-Marie, vit Jean Tréjean et Cosette. Une heure après, Jean Tréjean était régulièrement installé, comme aide-jardinier, dans la baraque de Fauchelevent et avait au genou la genouillère de cuir et le grelot.

Cosette fut admise au pensionnat comme élève de charité. La prieure la trouva laide et la prit en amitié. Ceci n'a rien que de très logique. On a beau n'avoir point de miroir au couvent, les femmes ont une conscience pour leur figure, or, les filles qui se sentent jolies se laissant

malaisément faire religieuses, la vocation étant assez volontiers en proportion inverse de la beauté, on espère plus des laides que des belles. De là un goût vif pour les laiderons.

Cosette se croyait tout naturellement la fille de Jean Tréjean. Du reste, ne sachant rien, elle ne pouvait rien dire, et puis, dans tous les cas, elle n'aurait rien dit. Rien ne dresse les enfants au silence comme le malheur. Cosette avait tant souffert qu'elle craignait tout, même de parler, même de respirer. A peine commençait-elle à se rassurer depuis qu'elle était à Jean Tréjean. Elle s'habitua assez vite au couvent. Seulement elle regrettait Catherine, mais elle n'osait pas le dire. Une fois pourtant elle dit à Jean Tréjean : – Père, si j'avais su, je l'aurais « emmenée ».

Le père Fauchelevent fut récompensé de sa bonne action; d'abord il en fut heureux; puis il eut beaucoup moins de besogne, la partageant. Enfin comme il aimait beaucoup le tabac, il trouvait à la présence de M. Madeleine cet avantage qu'il prenait trois fois plus de tabac que par le passé et d'une manière infiniment plus voluptueuse, attendu que M. Madeleine le lui payait.

Jean Tréjean avait pris en entrant le nom d'Ultime Fauchelevent qui était un frère défunt du vieux. Mais les religieuses n'adoptèrent point ce nom d'Ultime, elles l'appelaient l'autre Fauchelevent.

Si ces saintes filles avaient eu quelque chose du regard de Javert, elles auraient pu finir par remarquer que, lorsqu'il y avait quelque course à faire au dehors pour l'entretien du jardin, c'était toujours l'aîné Fauchelevent, le vieux, l'infirme, le bancal, qui sortait, et jamais l'autre; mais les yeux toujours fixés sur Dieu ne savent pas

espionner, elles n'y firent point attention.

Du reste bien en prit à Jean Tréjean de se tenir coi et de ne pas bouger. Javert observa le quartier plus d'un grand mois.

Ce couvent était pour Jean Tréjean comme une île entourée de gouffres. Ces quatre murs étaient désormais le monde pour lui. Il y voyait le ciel assez pour être serein et Cosette assez pour être heureux.

Une vie très douce recommença pour lui.

Il habitait une mesure bâtie en plâtras, qui existait encore en 1845, et qui n'avait pour tout ornement qu'un papier-monnaie royaliste de 93, appliqué à la muraille et dont voici le fac-simile



Cet assignat vendéen avait été cloué au mur par le précédent jardinier, ancien chouan qui était mort dans le couvent et que Fauchelevent avait remplacé.

Jean Tréjean travaillait tout le jour dans le jardin et y était très utile. Il avait commencé par être émondeur et se retrouvait avec bonheur jardinier. On se rappelle qu'il avait toutes sortes de recettes et de secrets de culture. Il

en tira parti. Presque tous les arbres du verger étaient des sauvageons; il les écussonna et leur fit donner d'excellents fruits. Il était parvenu à produire des poires de semis aussi savoureuses que les poires de Saint-Germain; c'est d'une de ses combinaisons qu'est née, à ce qu'il paraît, la mirabelle d'octobre, célèbre aujourd'hui et non moins parfumée que la mirabelle d'été.

Cosette avait permission de venir tous les jours passer une heure près de lui. Comme les sœurs étaient tristes et qu'il était bon, l'enfant le comparait et l'adorait. Quand elle entrait dans la baraque, elle avait un regard de paradis. Jean Tréjean s'épanouissait, et sentait son bonheur s'accroître du bonheur qu'il donnait à Cosette. La joie que nous inspirons à cela de charmant que, loin de s'affaiblir comme tout reflet, elle nous revient plus rayonnante. Aux heures des récréations, Jean Tréjean la regardait de loin jouer et courir, et il distinguait son rire du rire des autres.

Car maintenant Cosette riait.

La figure de Cosette en était même jusqu'à un certain point changée. Le sombre en avait disparu. Le rire, c'est le soleil. Il chasse l'hiver du visage humain.

La récréation finie, quand Cosette rentrait, Jean Tréjean regardait les fenêtres de sa classe et la nuit il se relevait pour regarder les fenêtres de son dortoir.

Du reste, Dieu a ses voies; le couvent contribua, comme Cosette, à maintenir et à compléter dans Jean Tréjean l'œuvre de l'évêque. Il est certain qu'un des côtés de la vertu aboutit à l'orgueil. Il y a là un pont bâti par le diable. Jean Tréjean était peut-être à son insu assez près de ce côté-là et de ce pont-là, lorsque la providence le jeta dans le couvent de l'adoration perpétuelle. Tant qu'il ne

s'était comparé qu'à l'évêque, il s'était trouvé indigne et il avait été humble; mais depuis quelque temps il commençait à se comparer aux hommes, et l'orgueil naissait. Il revenait tout doucement à la haine.

Le couvent l'arrêta sur cette pente.

C'était le deuxième lieu de captivité qu'il voyait. Dans sa jeunesse, dans ce qui avait été pour lui le commencement de la vie, et plus tard, tout récemment encore, il en avait vu un autre, lieu affreux, lieu terrible, et dont les sévérités lui avaient toujours paru être l'iniquité de la justice et le crime de la loi. Aujourd'hui après le bain il voyait le cloître, et songeant qu'il avait fait partie du bain et qu'il était maintenant, pour ainsi dire, spectateur du cloître, il les confrontait dans sa pensée avec anxiété.

Quelquefois il s'accoudait sur sa bêche et descendait lentement dans les spirales obscures de la rêverie.

Il se rappelait ses anciens compagnons; comme ils étaient misérables; ils se levaient dès l'aube et travaillaient jusqu'à la nuit; à peine leur laissait-on le sommeil; ils couchaient sur des lits de camp, où l'on ne leur tolérait que des matelas de deux pouces d'épaisseur, dans des salles qui n'étaient chauffées qu'aux mois les plus rudes de l'année; ils étaient vêtus d'affreuses casaques rouges; on leur permettait, par grâce, un pantalon de toile dans les grandes chaleurs et une roulière de laine sur le dos dans les grands froids; ils ne buvaient de vin et ne mangeaient de viande que lorsqu'ils allaient «à la fatigue». Ils vivaient, baissant les yeux, baissant la voix, les cheveux coupés, sous les coups de bâton, dans la honte.

Puis son esprit retombait sur les êtres qu'il avait

devant les yeux.

Ces êtres vivaient, eux aussi, les cheveux coupés, les yeux baissés, la voix basse, non dans la honte, mais au milieu des railleries du monde, non le dos meurtri par le bâton, mais les épaules zébrées par la discipline. Ils ne mangeaient jamais de viande et ne buvaient jamais de vin; ils restaient souvent jusqu'au soir sans nourriture; ils étaient vêtus, non de vestes rouges, mais de suaires noirs, en laine, pesants l'été, légers l'hiver, sans pouvoir y rien retrancher ni y rien ajouter; et ils portaient six mois de l'année des chemises de serge qui leur donnaient la fièvre; ils habitaient, non des salles chauffées seulement dans les froids rigoureux, mais des cellules où l'on n'allumait jamais de feu; ils couchaient, non sur des matelas épais de deux pouces, mais sur la paille. Enfin on ne leur laissait pas même le sommeil; toutes les nuits, après une journée de labeur, il fallait, dans l'accablement du premier repos, au moment où l'on s'endormait et où l'on se réchauffait à peine, se réveiller, se lever, et s'en aller prier dans une chapelle glacée et sombre, les deux genoux sur la pierre.

A de certains jours, il fallait que chacun d'eux, à tour de rôle, restât douze heures de suite agenouillé sur la dalle ou prosterné la face contre terre et les bras en croix.

Les autres étaient des hommes; ceux-ci étaient des femmes.

Qu'avaient fait ces hommes? Ils avaient volé, violé, pillé, tué, assassiné. C'étaient des bandits, des faussaires, des empoisonneurs, des incendiaires, des meurtriers, des parricides. Qu'avaient fait ces femmes? Elles n'avaient rien fait.

D'un côté le brigandage, la fraude, le dol, la

violence, la lubricité, l'homicide, toutes les espèces du sacrilège, toutes les variétés de l'attentat; de l'autre une seule chose, l'innocence.

L'innocence parfaite, presque enlevée dans une mystérieuse assumption, tenant encore à la terre par la vertu, tenant déjà au ciel par la sainteté.

D'un côté des confidences de crimes qu'on se fait à voix basse; de l'autre la confession des fautes qui se fait à voix haute. Et quels crimes! et quelles fautes!

D'un côté des miasmes, de l'autre un ineffable parfum. D'un côté une peste morale, gardée à vue, parquée sous le canon, et dévorant lentement ses pestiférés; de l'autre un chaste embrasement de toutes les âmes dans le même foyer. Dans le bain les ténèbres, dans le cloître l'ombre; mais une ombre pleine de clartés, et des clartés pleines de rayonnements.

Deux lieux d'esclavage; mais dans le premier la délivrance possible, une limite légale toujours entrevue, et puis l'évasion. Dans le second, la perpétuité. Pour toute espérance, à l'extrémité lointaine de l'avenir, cette lueur de liberté que les hommes appellent la mort.

Dans le premier on n'était enchaîné que par des chaînes; dans l'autre, on était enchaîné par sa foi.

Que se dégageait-il du premier? Une immense malédiction, le grincement de dents, la haine, la méchanceté désespérée, un cri de rage contre la société humaine, un sarcasme à Dieu.

Que sortait-il du second? La bénédiction et l'amour.

Et dans ces deux endroits si semblables et si divers, ces deux espèces d'êtres si différents accomplissaient la même oeuvre, l'expiation.

Jean Tréjean comprenait bien l'expiation des

premiers. L'expiation personnelle, l'expiation pour soi-même. Mais il ne comprenait pas celle des autres, celle de ces créatures sans reproche et sans souillure, et il se demandait avec un tremblement : Expiation de quoi? quelle expiation?

Une voix répondait dans sa conscience : La plus divine des générosités humaines, l'expiation pour autrui.

Il avait sous les yeux le sommet sublime de l'abnégation, la plus haute cime de la vertu possible; l'innocence qui pardonne aux hommes leurs fautes et qui les expie à leur place; la servitude subie, la torture acceptée, le supplice réclamé par les âmes qui n'ont pas péché pour en dispenser les âmes qui ont failli; l'amour de l'humanité s'abîmant dans l'amour de Dieu, mais y demeurant distinct, et suppliant; de doux êtres faibles ayant l'existence de ceux qui sont punis et le sourire de ceux qui sont récompensés.

Et il se rappelait qu'il avait osé se plaindre!

Souvent, au milieu de la nuit, il se relevait pour écouter le chant reconnaissant de ces créatures innocentes et accablées de sévérités, et il se sentait froid dans les veines en songeant que ceux qui étaient châtiés justement n'élevaient la voix vers le ciel que pour blasphémer, et que lui, misérable, il avait montré le poing à Dieu.

Chose frappante et qui le faisait rêver profondément comme un avertissement à voix basse de la providence même : l'escalade, les clôtures franchies, l'ascension difficile et dure, tous ces mêmes efforts qu'il avait faits pour sortir de l'autre lieu d'expiation, il les avait faits pour entrer dans celui-ci. Était-ce un symbole de sa destinée?

Cette maison était une prison aussi, et ressemblait

lugubrement à l'autre demeure dont il s'était enfui, et pourtant il n'avait jamais eu l'idée de rien de pareil.

Il revoyait des grilles, des verrous, des barreaux de fer, pour garder qui? Des anges.

Ces hautes murailles qu'il avait vues autour des tigres, il les revoyait autour des brebis.

C'était un lieu d'expiation, et non de châtement, et pourtant il était plus austère encore, plus morne et plus impitoyable que l'autre. Ces femmes étaient plus durement courbées que les forçats. Un vent froid et rude, ce vent qui avait glacé sa jeunesse, traversait la fosse grillée et cadennassée des vautours; une bise plus âpre et plus douloureuse encore soufflait dans la cage des colombes.

Pourquoi?

Quand il pensait à ces choses, tout ce qui était en lui s'abîmait devant ce mystère de sublimité.

Dans ces méditations l'orgueil s'évanouit. Il fit toutes sortes de retours sur lui-même. Il se sentit chétif et pleura bien des fois. Tout ce qui était entré dans sa vie depuis six mois le ramenait vers les saintes injonctions de l'évêque, Cosette par l'amour, le couvent par l'humilité.

Quelquefois, le soir, au crépuscule, à l'heure où le jardin était désert, on le voyait à genoux au milieu de l'allée qui côtoyait la chapelle, devant la fenêtre où il avait regardé la nuit de son arrivée et où il savait que la sœur qui faisait la réparation était prosternée et en prière. Il priait, ainsi agenouillé devant cette sœur.

Il semblait qu'il n'osait s'agenouiller directement devant Dieu.

Tout ce qui l'entourait, ces enfants poussant des cris joyeux, ces femmes graves et simples, ce jardin paisible,

ces fleurs embaumées, ce cloître silencieux, le pénétraient lentement, et peu à peu son âme se composait de silence comme ce cloître, de parfum comme ces fleurs, de paix comme ce jardin, de simplicité comme ces femmes, de joie comme ces enfants. Et puis il songeait que c'étaient deux maisons de Dieu qui l'avaient successivement recueilli aux deux instants critiques de sa vie, la première lorsque toutes les portes se fermaient et que la société humaine le repoussait, la deuxième au moment où la société humaine se remettait à sa poursuite et où le bagne se rouvrait; et que sans la première il serait retombé dans le crime et sans la seconde dans le supplice.

Tout son cœur se fondait en reconnaissance et il aimait de plus en plus.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi; Cosette grandissait.